This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

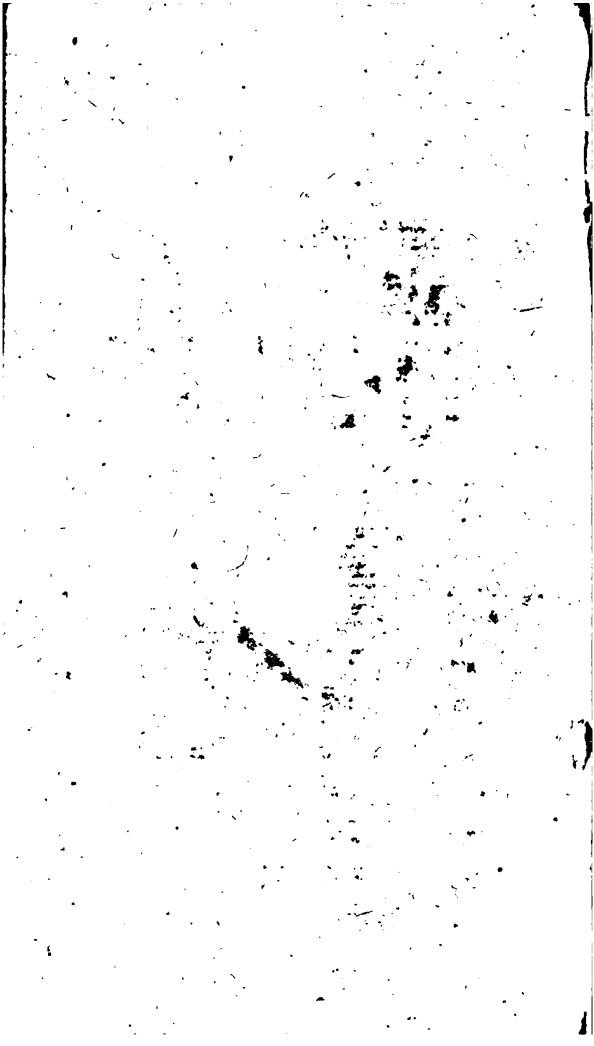
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

E. Lloyd,
Rhagatt.

UNS. 105 e.4



LISVART
DE GRECE.

LISVART
DE GRECE,
ROMAN DE CHEVALERIE;
OU
SUITE
D'AMADIS DE GAULE.

PAR M. DE MAYER.

TOME DEUXIEME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
LIBRARY

LISVART
DE GRECE.

ANGRIOTE, quoique bleſſé, invita les maris au repas d'armes; mais la Dame qui avoit rempli la charge de Chevalier d'honneur, & qui étoit l'épouſe du mari poltron, voulut remplir toutes les conditions; & ſuivie de ſes pucelles, ſervit Angriote à table, après avoir mis la chemiſe enſanglantée ſur ſes habits. — Ces taches de ſang, répondit-elle, ſont d'un Sire brave & loyal, & ne peuvent que m'ho-

norer ; elles ſont plus belles à mes yeux que or & que pierreries —. Pauvre mari, vous l'aviés voulu ! pourquoi vous plaindre, & prouver que vous étiés méchant & poltron ? Vouliés-vous être reſpecté, il falloit en impoſer, & ne découvrir le défaut de la cuiraſſe. Angriote ayant remonté à cheval, la Dame & les pucelles tinrent l'étrier, en l'appelant *Monſeigneur*, titre réſervé aux Chevaliers par les loix de la Chevalerie.

Mais ſa bleſſure étoit plus dangereuſe qu'il n'avoit cru ; il s'affoiblit, & fut obligé de s'aſſeoir ſur la mouſſe. Gradafilée le fit tranſporter dans la cabane du Concierge du vieux château, devant lequel ils ſe trouvoient. Sa maladie le diſpenſa de pénétrer dans le vallon périlleux,

dans le vallon ſans retour, ou le vallon des faux amans, dont l'iſſue étoit non loin du château, & où Lancelot entra dans la ſuite, pour y délivrer tous les infideles qu'une bonne Fée y retenoit captifs. Que d'amans s'oublioient dans le vallon ſans retour! que de maris y recevoient le châtiment de leurs infidélités! Il n'y avoit qu'un homme qui n'eût aimé qu'une femme qui pût rompre l'enchantement de ce vallon. Où le trouver cet homme? On a vu qu'Angriote ne pouvoit y prétendre. — O ſi Liſvart étoit ici, diſoit la tendre Gradafilée —! Liſvart ſeul pouvoit délivrer tant de priſonniers. Lancelot en eut la gloire, en récompenſe de ſa conſtance pour la belle Genievre. On ſait que le tourment des infideles

qui étoient arrêtés dans ce vallon, consistoit à voir leurs maitresses, & à ne pouvoir jamais se réunir à elles, & à périr ainsi, en leur présence, de langueur & d'ennui. Ah, Lancelot ! Lancelot ! quel mal vous avés fait ! vous rendîtes les infideles au monde, qui ont multiplié en trop grande abondance ; ah, Lancelot ! La fée Morgane, sœur du Roi Artus, avoit imaginé ce supplice pour se venger d'un Chevalier qui l'avoit trompée. Pourquoi ce genre de châtiment a-t-il passé de mode ? & pourquoi un volage amant n'a-t-il pas un *alpha* pour être reconnu ? O beau tems de la Chevalerie & des Fées, tout étoit puni, tout étoit récompensé ! Des exemples & des châtimens offroient sans cesse des leçons. Revenez, ô

tems de courtoiſie, de galanterie & d'amour; revenés, vous embelliſſiés d'un brillant vernis d'héroïſme nos foibleſſes & même nos déſordres !

Une vieille accueillit Angriote, & le coucha dans ſon lit. C'étoit la même femme qu'il avoit jadis délivrée des mains du Géant qui la meurtriſſoit. — Je ſavois, lui dit-elle, que ſeriés bleſſé, & avois préparé mes baumes & mes cordiaux —. Elle ferma ſa porte; & quand elle ſe trouva ſeule avec lui, elle découvrit ſon eſtomac; & après l'avoir baiſé avec une joie au-deſſus de ſon âge, elle lui dit: — Beau Chevalier, ne craignés de faire bonnes œuvres; récompenſe en advient tôt ou tard: tenés vous-là —. Elle lava ſa plaie avec du vin

LISVART
DE GRECE.

demain. C'eſt ainſi qu'un malade trompe le Médecin ; le plus ſouvent, au lieu de tâter ſon pouls, il devroit jeter les yeux dans la ruelle, pour y découvrir ſi quelqu'objet caché n'eſt la cauſe du mal.

Toutes les Dames ſe retirerent, en promettant de revenir le lendemain, & Angriote les pria de n'y point manquer ; car je ſerois, diſoit-il, deux fois malade loin de vous. Malade de corps & malade d'eſprit ; n'y a que votre préſence qui puiſſe me reſſuſciter. — N'êtes de nature à être délaiſſé, brave Chevalier.

Les Damoiſelles eurent leur tour. A leur approche, Angriote ſe ſentit rafraîchi ; il ſe crut tranſporté dans un beau parterre, & reſpirer les plus doux parfums. Fraîcheur de roſe & fraîcheur de jeuneſſe

l'environnoient : il humoit ces vapeurs bienfaiſantes, & ſe ſentoit ranimé. — Douce réſurrection, s'écria-t-il, ſuc de fleurs, ſaveur de belle jeuneſſe, haleines embaumées, vous ſemblés paſſer dans mon cœur, & porter dans mes veines les douces ſources de vie, & beau & pur ſang ; y portés amour —. Deux pucelles, nieces de la vieille, furent deſtinées pour le ſervir & pour le panſer. La plus âgée (& elle n'avoit pas dix-huit ans), pour retourner ſon oreiller, ſoulevoit la tête d'Angriote, qui repoſoit ſur un ſein d'albâtre & agité, qu'il ſembloit ternir par ſa chaude haleine, tant ce ſein avoit de blancheur. —Vous avés beau enfler l'oreiller, diſoit-il, ma tête n'y ſauroit trouver repos, vos belles mains y

ont caché un amour qui lutine, ſans treve aucune, ma pauvre tête. Je n'en ſuis marri ; en ſongerai davantage aux deux ſœurs. La cadette, ſuivant le commandement qu'elle en avoit reçu de la vieille, lava la plaie, & y appliqua ſes levres, qui pomperent l'humeur malfaiſante. Angriote, ému par un picotement auſſi doux, béniſſoit ſon mal, qui lui procuroit une ſenſation nouvelle. La plus petite bouche dardoit un trait auſſi léger que celui d'une abeille, & en retiroit un ſang auſſi pur que le ſuc d'un bouton naiſſant. — Prenés tout mon ſang, diſoit-il. — Nenni, répondit la cadette, il eſt trop beau, le devés conſerver, en aurés beſoin —. Mais comme il exprimoit ſa reconnoiſſance, il eut aſſés de force pour attirer à lui la

cadette, & pour l'embraſſer, malgré ſa défenſe. Tout eſt plaie, diſoit-il ; par-tout ai beſoin de ſentir vos levres. Venés les repoſer ſur ma bouche ; car y a grand mal ; le guérirés, & la fermerés. Deſir piquant, le ſavés, ouvre notre bouche, plaiſir la tient cloſe ; ah ! venez la clore par un doux baiſer —. Ce n'étoit pas tout ; ſes mains indociles inquiétoient la cadette ; un pied de jaſmin qui couvroit ſa gorge fut entierement dépouillé. Méchant Chevalier, diſoit-elle, qui me déflorés de telle ſorte, vous en punirai, en vous tenant en longue maladie. — N'aurés telle cruauté, & oncques ne ſauriés me faire autant de mal que m'avés donné plaiſir —. La vieille au Géant ayant rappelé ſes nieces pour leur donner un con-

ſommé néceſſaire au Chevalier, elles parurent un peu dérangées. — Mes nieces, leur dit-elle, faites périlleux métier de panſer plaies des Chevaliers; en viendrés à votre eſcient, mais appréhendés qu'à ſon tour ne vous faſſe plaie incurable. Je m'en remets à votre prudence. Déjà ai lu dans l'avenir que tiendrés une place glorieuſe dans les aventures de la noble famille d'Amadis, auxquels Angriote d'Eſtravaux tient par beau lignage. Ah! Galaor, Galaor, bien ſe voit qu'Angriote a pris de vos leçons! Vous fûtes bleſſé, traité par pucelles gentilles; & ſi j'en crois l'aimable Hiſtorien de vos galantes proueſſes (1), vous avés donné belle émulation à vos couſins & à

(1) M. le Comte de Treſſan.

votre lignée —. La cadette portoit le conſommé, l'aînée la ſerviette & la croûte rôtie qui devoit ſubſtanter le malade. Elles ſourioient en lui préſentant l'écuelle ; l'aînée arrangea ſon bonnet & ſon ruban qui s'étoit dénoué. — Il n'y a nœud qui tienne ſur ma tête, comme n'y a frein qui puiſſe arrêter ma penſée & mes vouloirs —. Il répandoit ſon conſommé ; & l'aînée gardant la croûte, le tenoit, comme Tantale, en appétit, & à diſtance déſolante. — Vous prenés plaiſir à me faire mourir de faim, & vivre d'amour —. Elles ſe laiſſerent gagner ; il fut tranquille, le bouillon fut avalé ſans la moindre commotion. Les deux ſœurs chanterent la Romance des Chevaliers malades. Leur voix étoit un baume

qui ſe répandoit ſur ſa plaie & dans ſon cœur. La nuit, les deux ſœurs couchoient dans une chambre voiſine, l'une veilloit pendant que l'autre dormoit. En vain Angriote avoit conjuré la vieille au Géant de lui donner un ſervant pour les gros ſervices. — Non, avoit-elle répondu, non, n'aurés obligation qu'à mes nieces de votre belle guériſon; ſont accoutumées à garder malades, & à complaire à leurs beſoins & à leurs fantaiſies. — Soit, répliquoit Angriote; mais dans l'occaſion il étoit embarraſſé; car un Chevalier peut exiger de ſes maitreſſes, & d'une jeune garde-malade, des ſervices peu communs; mais qui peut demander à une beauté de dix-huit ans autre choſe qu'un verre & qu'une écuelle? On

m'a dit que pluſieurs, aſſés mal élevés, quoique bien portans, n'avoient honte de recevoir de leurs amies, la cuvette, l'aiguiere & la ſerviette —. Mais Angriote étoit prévenu. Il ignoroit que la vieille avoit appris à ſes nieces que la toux d'Angriote annonceroit le genre de ſes beſoins. Il touſſoit en effet; & un joli pied qui poſoit ſur un tapis, un joli corps drapé par une chemiſe qu'on ſerroit ſur le ſein, & qui n'étoit pas aſſés longue pour couvrir une jambe fine, & un bras blanc & rond, lui préſentoient les uſtenſiles officieux. Croyés-vous qu'il reſtât inhabile? non; car la cadette eut la chemiſe déchirée une fois, & l'aînée..... oh! en pareille circonſtance on ſait bien qu'on maltraite un peu plus l'aînée.

Sa ſanté revenoit d'une maniere brillante ; peu s'en fallut qu'il n'eût retrouvé toutes ſes forces. La vieille au Géant attendoit, pour être ſûre du retour parfait de ſa ſanté, qu'il en eût donné une preuve certaine. Les vieilles Dames & les jeunes ne manquoient point de le viſiter. Les jeunes guettoient l'inſtant de s'aſſurer de ſa convaleſcence. Les maris le maudiſſoient tout bas, & auroient deſiré de le voir enchaîné dans le *vallon ſans retour*. Dans ce vallon, vrai gouffre des infideles.

Pendant qu'il recouvroit ſa ſanté ſous d'auſſi beaux auſpices, Gradafilée s'étoit avancée auprès d'un arc qu'on peut appeler infernal, parce qu'il conduiſoit à une voûte longue & noire, ſeule porte d'un vieux château. Un jeune Chevalier

venoit d'y arriver, & ſe promenoit autour des lions & des tigres qui l'obſervoient & lui diſputoient l'entrée, ou plutôt guettoient l'inſtant de le prendre ſans défenſe. Gradaſilée ayant levé la tête, retrouva la même inſcription qu'elle avoit déjà lue en ſe préſentant devant l'*oſt* ou donjon : N'outre-paſſés cette limite, ô vous qui tenés à Amadis, à Périon, à Eſplandian & à Liſvart; ne trouveriés ici que danger ſans gloire ! — En arrivera tel danger qu'il plaira aux mauvais génies —; elle frappa avec force ſur le poteau. Le Chevalier inconnu l'applaudiſſoit; & voyant en effet tous les dangers qui la menaçoient, il ſe rapprocha d'elle l'épée au poing. Des ſerpens ſifflerent en alongeant & repliant leurs longues queues ;

les lions ſe dreſſerent ſur leurs pattes, en hériſſant leurs crinieres, déjà leur large bouche montroit un gouffre vivant, fermé par des dents meurtrieres. L'écarlate foncée de leurs énormes mâchoires, qui ſembloient fraîchement teintes de ſang, inſpiroient de l'effroi. Leurs rugiſſemens conſternoient les échos. Les tigres couvroient la campagne & rampoient hypocritement autour de Gradafilée ; des ſinges gambadoient, & faiſoient des grimaces de toutes les eſpeces. — Quel lâche Chevalier, dit Gradafilée, a pu confier ſa garde à de tels défenſeurs ? Eh quoi, des animaux — ! Une voix lui répondit : — N'y a ici, dans ce que tu vois, qu'une vraie allégorie. Un Roi injuſte ne peut trouver que des animaux aſſés do-

ciles pour ſervir ſes fantaiſies ; & tels animaux ſont redoutables, car quand le maître l'a voulu, tout eſt dit. Gradafilée, vous régnerés un jour ; ſi vous êtes Princeſſe équitable, n'aurés que Chevaliers & ſujets bien appris à votre ſervice ; ſi vous ne vous gouvernés que par caprices, ayés prévoyance d'élargir vos ménageries, de les répandre dans vos Etats, & de caſerner des animaux de toutes eſpeces. Les verrés ſe tenir ſur leurs pieds au ſon d'un tambour, ſe coucher au même ſon, & marcher au guidon d'un drapeau déployé, ou d'un caſque mal fiché au bout d'une perche. Vivent les animaux — ! Gradafilée fondit ſur le plus vieux des lions, qui paroiſſoit le Général de la bande ; quelqués gauches que fuſſent ſes

mouvemens, le reſte ſuivoit, ſautoit, heurloit, attaquoit, ſe pelotonoit ſans réflexion & ſans ſavoir pourquoi. Le lion aſſailli, préſenta ſes griffes, déjà la cuiraſſe de Gradafilée en portoit l'empreinte ; dans le même tems, les ſerpens l'entouroient & l'étourdiſſoient par leurs ſifflemens ; les tigres déchiroient ſa chauſſure & bleſſoient ſon deſtrier. Des ſerpens ! lui dit la même voix, ſont ici même effet que manifeſtes ſont parmi les humains. Ces écrits enveniment les peuples les uns contre les autres, & les ſerpens ſont ici prêts à envenimer vos plaies. Les tigres reſſemblent à ces faux alliés, qui guettent l'inſtant de s'emparer des dépouilles, & font ſemblant de garder les frontieres, pour avoir le prétexte d'être armés.

Le Chevalier inconnu tenoit les tigres à l'écart, coupoit les queues des ſerpens, & en émouſſoit les dards. Enfin le lion s'abattit; mais en tombant, il fit un bruit ſi terrible, que Gradafilée fut ébranlée, & qu'elle eut la plus grande peine à retirer ſon épée de ſes flancs. L'épée devint comme un morceau de corail, luiſante & claire comme un criſtal rouge. Des caracteres s'y trouvoient tracés, & ſignifioient *amour*, *honneur*, *courage*. Une ſueur froide l'affoiblit: elle ſe ſentit défaillir, & ſe coucha ſur terre. — Veillés ſur moi, dit-elle, Chevalier inconnu, n'en puis plus. — Oui, veille, reprit la voix, veille brave Chevalier: la victoire s'endort, comme tu vois; mais il eſt trop dangereux pour les Chevaliers de

dormir au sein de la victoire, veille toujours —. Les tigres sautèrent sur lui, & l'assaillirent de tous les côtés. Leur troupe s'élançoit sur Gradasilée ; bien lui en prit d'avoir veillé ; il auroit perdu, sans cette précaution, tous les fruits de la victoire. Les tigres s'éloignerent ; & en fuyant, semoient sur leurs pas des feuilles de laurier. Le Chevalier inconnu les ramassoit en les poursuivant ; & plus il poussoit ses avantages, & plus il cueilloit de lauriers. Sa modestie ne lui permit point de s'en parer ; il les amoncela sous la tête de Gradasilée, dont il lui fit un oreiller. Qu'elle étoit belle ! eh, que le sommeil qu'on trouve sur des lauriers est beau ! J'ai vu des guerriers goûter ce sommeil par légers intervalles, qui n'avoient

pas eu la prudence de les conſerver frais. Ils les ont flétris, & ſe ſont retrouvés couchés enſuite avec une inſomnie cauſée par le regret d'avoir jadis repoſé ſur un lit de gloire & de valeur.

Tant qu'il reſte quelque choſe à faire à un vainqueur, il ne peut dormir longtems. Gradafilée le réveilla, & pria le Chevalier inconnu de prendre quelques inſtans de repos. — Je veillerai pour vous. — La même voix s'écria : honneur au chef d'une entrepriſe qui à ſon tour fait veiller pour les ſiens. —

Le tonnerre roula ſur leurs têtes, des feux ſortoient du ſein de la terre, la fumée s'élevoit de chaque racine & de chaque plante. *L'antre ténébreux* brûloit, vomiſſoit des vapeurs noires & humides, & lançoit

un fleuve de laves qui couvroit la campagne. — N'as rien fait encore, ſi ne menes à fin ta glorieuſe entrepriſe, Amadis & Liſvart ſont en danger. — Liſvart ! s'écria Gradafilée, Liſvart, mille morts ne m'épouvanteront, & plus prompte que l'éclair, elle ſe précipita dans l'antre ténébreux. Un cliquetis de lances, de maſſues & d'épées ſe fit entendre. — Mort, s'écrioit-elle, mort & ſang. Le Chevalier inconnu la ſuivoit ; mais comme il ſe ſépara d'elle, il eut le malheur de l'attaquer, croyant attaquer un ennemi. Gradafilée le repouſſa, & l'un ou l'autre auroit mordu la fange croupiſſante, ſi un coup de maſſe donné à faux ſur un caillou, n'avoit fait jaillir une étincelle, à la lueur de laquelle ils s'étoient reconnus.

reconnus. — Une voix s'écria : on ne pourſuit rien de glorieux, ſi on ne ſait ſe combattre ſoi-même. Vous vous êtes combattue, belle Gradafilée, venés ; ce qui en adviendra, cette étincelle tirée du caillou, c'eſt bonne raiſon qui tôt ou tard vient nous éclairer, & nous empêcher de nous détruire à force de nous combattre. — Une énorme barriere de bronze, fermoit l'iſſue du vieux château ; mais j'ai dit que les murs de brique tomboient en pouſſiere ; Gradafilée, au lieu de frapper ſur le bronze, piqua les gonds & les ſépara de la brique. Les portes, ſans équilibre, tomberent, & firent une voûte ſous laquelle le Chevalier inconnu & Gradafilée furent enſevelis. Un marais s'entrouvrit à côté d'eux.

Ils n'avoient plus que le choix du genre de mort. Gradafilée, plutôt que d'attendre le trépas ſans rien tenter pour conſerver la vie, ſe jeta dans le marais, & plongea dans le fond, d'où elle reparut dans un autre coin du marais, tenant un ſaumon qui mourut en reſpirant l'air, & qui vomit une bague de verte émeraude qu'elle mit à ſon doigt. Contente de ſa délivrance, elle replongea, & vint prendre par la main le Chevalier inconnu, qui s'épuiſoit à ſoulever un dernier battant de la porte énorme. Un rayon d'eſpoir le ranimoit, & il croyoit pouvoir s'échaper par ce ſoupirail. Il refuſoit de ſuivre Gradafilée; Elle le prit par les cheveux, l'arracha de ſa place avec violence, & le précipita avec elle dans le fond du

marais. Il avoit fait le signe de croix, & étoit prêt à mourir. Quelle fut sa surprise en revoyant la lumiere ! Il se jeta aux pieds de Gradasilée qui lui pardonna d'avoir hésité à la suivre. — Avés eu peur; avés craint de me suivre ! Vous ai paru cruelle; voyés que c'est nécessité d'avoir la cruauté de sauver ses amis malgré eux. Tout le monde n'a ce courage. —

Comme ils parloient, ils n'apperçevoient point que leurs vêtemens étoient secs; la soif les brûloit; ils cueillirent des pommes pour l'étancher, mais elles avoient tant d'amertume qu'ils furent obligés de les rejeter. — Quoi, s'écrioit Gradasilée, tant d'amertume après tant de peines. — La même voix répondit : — c'est la condition triste

des grands hommes. Amertume ſuit toujours leurs deſtinées; beſoin eſt d'apprendre à la ſavourer, & à ne ſe plaindre; autrement les méchans ſont ſatisfaits. Méchans génies ont planté ces pommiers; un pas de plus, & les verrés ſe perdre ſous terre Un rayon de gloire de plus, & l'amertume ſe change en douceur. —

Ils ſe préſenterent ſur le ſeuil du vieux château. Un Géant en gardoit le paſſage, le bras tendu & armé d'un large ſabre. Gradafilée levoit déjà ſa lance, & cria: vive Amadis, vive Liſvart. Le Chevalier inconnu s'élança ſur lui, & le renverſa; comme il le preſſoit à la gorge avec ſon pied, il le vit ſe changer en ſouris, & entrer dans un trou. Un papier reſta ſur la place:

où il étoit; le Chevalier inconnu lut : avés, Urgiel, rempli ce que reconnoiſſance attendoit de vous; & vous, Gradafilée, avés donné preuve mémorable de grand courage & de rare amitié. Amadis par vous eſt tiré de danger, & Liſvart ſort de captivité. Avés rompu l'enchantement qui le retenoit dans les fers. Ne tardés de vous rendre dans l'île des Serpens.

Mais tout s'étoit métamorphoſé autour d'eux. Le vieux palais brilloit de l'éclat du marbre & du porphire; des riches tapis couvroient le parquet, & des tableaux ornoient les plafonds. Le bronze doré décoroit de riches piédeſtaux, & ſupportoit des gerbes d'or, où brilloient vingt bougies allumées. Une Fée aimable & mo-

deſſe faiſoit les honneurs de ce palais & étoit entourée de petites Fées qui, quoiqu'anciennes, avoient un air de fraîcheur & de jeuneſſe, & ni trop ni trop peu d'agrémens. Tout plaiſoit dans leur perſonne, & rien ne manquoit; on ſoupçonnoit des graces plutôt qu'on ne les voyoit. Le maintien étoit aimable, ſans pouvoir ſe définir. Elles ſouriroient d'une maniere qui flattoit, & qui ne pouvoit ſe comparer à ces ſourires communs qui annoncent moins le réſultat d'une ame ſubitement animée, qu'une expreſſion de joie haſardée & peu prononcée. Il n'y avoit rien à reprendre, rien à regretter à leur parure. On ne deſiroit ni plus d'atours, ni moins d'élégance, point de coquetterie, mais point non plus de ces colets

montés qui affichent mal à propos une livrée de vertu qu'il n'eſt pas bon de porter, quoiqu'on ſoit décente & honnête. Leur démarche étoit franche, naturelle ; l'art ne dirigoit point leurs pas, & dans leur allure abandonnée aux impreſſions de l'ame, elles ſembloient céder à une puiſſance, plutôt que marcher ſans deſſein ; elles parloient ſans chercher ni créer les penſées. Leur bouche exprimoit un objet, ou peignoit un ſentiment, ou démontroit une vérité intéreſſante. Jamais plus de connoiſſances & d'inſtruction ; mais c'étoit une réminiſcence ſi variée, ſi bien amenée, ſi utilement & en même tems ſi agréablement préſentée, qu'un cercle où on auroit trouvé le ſecret juſqu'à préſent trop caché,

de ne dire que ce qui convient, de ſe tenir dans une aimable meſure, où on auroit pu tout entendre, tout dire, ſans bleſſer, où tout ſeroit bien penſé, bien raconté, où en ſortant on remporteroit ſinon une digeſtion déjà faite, de bon diſcours, de bonnes penſées, du moins un mélange doux & flatteur de ſucs nourriſſans & agréables ; qu'un pareil cercle ſeroit précieux ! Il eſt ſi rare de ne pas revenir à vuide ! Combien de fois le cœur n'a été que fatigué auprès de la plus jolie bouche, qui malgré l'émail de ſes belles dents, & l'incarnat de ſes lèvres, n'a dit que de ces choſes qu'un François bien appris appelle des *riens*. Je ſais que toutes les nations n'ont pas comme nous, l'art de créer des *génies*, & que les

riens n'ont pu être inventés que par un peuple charmant, assés riche pour multiplier & classer ses jouissances. On n'a des *nains* que parce qu'on les compare à des géants, & les *riens* sont à nos François, ce que l'Opéra-Comique est à nos Spectacles, où on trouve du joli, du léger, l'attention du moment, & rien de plus. Dans ce sens, n'a pas un Opéra-Comique qui veut.

Gradasilée & Urgiel n'étoient point enchantés, car rien ne les pouvoit lancer hors de l'équilibre ordinaire; mais ils ressembloient à ces plantes portées sur un heureux terrein, qui se trouvent tout-à-coup naturalisées. Cependant une des Fées leur parut négliger les regles de la décence, en découvrant le côté gauche de

ſon ſein, & en paſſant continuellement avec une ſorte de complaiſance ſa main au deſſous du point où ſon ſein ſe terminoit, comme pour indiquer ſon cœur. On le voyoit battre, car ſa peau étoit ſi fine & ſi blanche, qu'on eût cru voir une gaze étendue ſur ſes veines pour en adoucir la teinte & les ramifications.

Gradafilée revenoit cependant ſur ce point, & tant de bonté ſe déceloit dans les regards de la Fée, tant de décence corrigeoit ce beau point de nudité, qu'elle n'oſoit l'accuſer; mais Gradafilée remarqua que le cœur de la Fée battoit avant de parler, & qu'elle ceſſoit de diſcourir auſſi-tôt qu'il ne battoit plus; elle le vit ſe ſerrer, ſe renfermer, ſe replier de telle force qu'elle en eut pitié; elle

lui en demanda la cause. — Un souvenir de notre félonie me poingt de telle cruauté, & voudrois n'avoir plus de cœur, quand se retrace dans ma pensée. — J'ai cent fois éprouvé même effet, reprit Gradasilée. — Et vous, Urgiel, vous vous plaignés. — L'avés deviné. — Fûtes déçu dans vos espérances. — N'en renouvellons le souvenir; les torts d'une femme doivent être effacés de mémoire. — Une Fée se rapprocha de lui, & le baisa au front. Ce baiser magique lui donna un cerveau nouveau; il sentit l'effet qu'on éprouve quand on entend fermer un étui dont la charnière est juste & bien adaptée; il se tut, & il sentit qu'il se tairoit toujours sur les secrets des Dames.

Il regarda la Fée avec reconnoiſſance, & lui dit : — m'avés donné par ce baiſer une belle vertu. — Baiſers de Dames homêtes ſont, n'en doutés, bon Chevalier, ſources de grandes vertus. N'y a de vrais plaiſirs que quand vertus les amenent & les tiennent par la main. — Votre nom, reſpectable Fée. — Elle ne ſe fâcha point de l'épithete, quoique le reſpect ſemble un mot peu ſignifiant pour les jeunes Dames, & elle lui répondit : — Nous n'avons ni nom ni qualité, n'avons beſoin d'enſeignes ni de livrée. Jamais dans le monde, où par malheur nous ne nous montrons que trop rarement, ne ſouffrons l'annonce ni la préſentation. Ne laiſſons au camérier le tems d'ouvrir les deux battans, entrons & ſortons furtivement ; on nous ſoup-

çonne plutôt qu'on ne nous apperçoit : ô jeune Chevalier, fuyés l'annonce, l'orgueil la desire ; mais les vertus prouvent leur noblesse, en dédaignant de montrer leur arbre généalogique. Si le baiser dont je vous ai gratifié, vous a donné une qualité honorable, baillés-moi, en reconnoissance si le voulés, le nom de la nouvelle qualité qu'allés posséder. — Vous nommerai la Fée Discrete. — Soit. — Une autre Fée qui sembloit ne quitter celle dont le sein étoit nu, s'approcha d'Urgiel, & sembloit vouloir faire le rôle du *souffleur* de la comédie ; mais son gros livre fermé par bandes de cuivre & longue fiche de fer, qui n'avoit été ouvert depuis maintes années, s'entrouvrit ; les bandes quitterent les crochets & la fiche

disparut ; Urgiel, sans y jeter les yeux, paroissoit répéter ce qui s'y trouvoit écrit ; la Fée applaudit, & revint se placer auprès de sa sœur, en laissant le livre aux pieds d'Urgiel. Ce volume merveilleux étoit le protocole ou les fastes de la reconnoissance. Il y avoit long-tems qu'aucun humain ne l'avoit ouvert, les pages offroient en vain une place pour s'y inscrire ; l'ingratitude s'y opposoit, & arrêtoit par une fausse honte, la main de celui qui étoit prêt à écrire. Urgiel vit en effet une foule de noms qui en étoient restés aux initiales. Tels sont les hommes ; leur reconnoissance en reste trop souvent à l'initiale. Obligeons-les ; servons-les, car si leur reconnoissance est muette, un bon cœur a des souvenirs, en

dédommagement. Les nations manquent auſſi de reconnoiſſance, ainſi que les Rois, & ſur-tout les Miniſtres. Urgiel s'en apperçut, en ne retrouvant point les noms d'une quantité de rares perſonnages.

Mais ce ſein nu & ce cœur ramenoit Urgiel auprès de la Fée dont Gradaſilée ne s'éloignoit point. Il n'y avoit point de place meilleure. Ce cœur répondoit au leur, tant d'analogie les rapprochoit! nous ſentons, belle Fée, diſoient-ils, bonne amitié pour vous, amitié qui ne finira. — J'ai vu qu'aviés une ame aimante, & qu'amitié ne vous étoit étrangere. Ne m'auriés point trouvée ici, ſi n'étiés ainſi faits. Puis me nommer, car dans le monde m'avés maintes fois ouï appeller; par-tout m'avés ouï prodiguer les

plus belles louanges; m'avés trouvée ſur toutes les levres, depuis l'enfançon juſqu'au vieillard, Oncques perſonne n'a été tant prônée & tant balotée, & oncques nul ne m'a bien connue, peu ont ſenti tout ce que je pouvois valoir, peu m'ont conſervée, & telle garde ne s'eſt opérée entre deux femmes, en un mot, ſuis la Fée *Amitié*; je puis me découvrir à vous qui êtes digne de me connoître, & qui me portés dans votre ſein, malheureuſe Gradaſilée. Avés commencé de me prendre au berceau, dans les douleurs, dans les larmes, m'avés nourrie, & prenés ſoin de moi; votre cœur eſt mon refuge. Heureux celui dans le ſein de qui dépoſerés une partie de moi. Ne ſoyés effrayée de mes larmes; ad-

verſité eſt l'épreuve de l'amitié ; beſoin eſt qu'elle ſoit miſe à tel creuſet, d'où ſort épurée & toute céleſte. Les hommes heureux ont rarement des amis, car tant de diſſipations les occupent ! Ils n'ont le loiſir d'aimer de bonne amitié, de s'arrêter, de ſe tenir à terre ; ils volent & ſautent par-deſſus des eſpaces où ils trouveroient amitié, ou l'occaſion de la connoître. Je les compare, ces hommes heureux, à ces généraux maladroits qui toiſent les ſoldats, & ne font cas que de leur taille giganteſque : combien ſont trompés ! La bravoure ne ſe meſure à la taille. La pomme d'or, cette pomme de bonheur, & voire de diſcorde, qu'un dieu préſenta à la plus belle, n'étoit le plus gros des fruits ; c'eſt le choix qui fait

tout. C'eſt le choix qui engendre amitié. Eh ! que de vertus pour la maintenir ! S'oublier, ſouffrir pour autrui, voilà ſa tâche ; en la recevant, on recevoit beau ſentiment de maternité ; de moitié de notre ſang ſe forme ce bon lait qui nourrit l'amitié. O tendre Gradaſilée, vous irés loin, mais n'êtes au bout de vôtre carriere ; vous, Urgiel, je le vois bien, ſerés déſormais à l'amitié, à la reconnoiſſance, parce qu'amour vous a trompé ; ce partage n'eſt ni moins doux, ni moins précieux. Un jour peut-être, bonne amitié vous donnera ſa main ſur l'autel d'hyménée, & verrés eſtimer, ſerrer & fleurir vos nœuds. — Gradaſilée ſauta au cou de la Fée, & poſa ſa main ſur ſon cœur. Ses careſſes furent longues & vives ; elle pleura de joie,

car l'amitié aime les douces larmes, c'eſt la roſée du ciel qui la rafraîchit. Urgiel n'oſoit prendre les mêmes privautés ; la Fée lui montra ſon ſein. — Il eſt nud, dit-elle, pour tout le monde ; ſi j'avois diſtinctions à faire, j'y mettrois un voile, & alors je reſſemblerois à l'amour, qui ne ſe laiſſe découvrir que par ſes favoris ; mais amitié n'a ni ſexe, ni âge ; jeunes & vieux, garçons & filles, peuvent preſſer mon ſein, ils y trouvent tous même bonheur & même ſentiment. — Urgiel la preſſa, & la tint long-tems embraſſée ; la Fée cependant rougit un peu, & Urgiel craignit de l'avoir bleſſée. — Oui, dit-elle en ſouriant, toutes careſſes trop vives bleſſent amitié, ſans l'offenſer, & quant à la rougeur ſubite qui a couvert mon vi-

ſage, elle eſt l'effet d'un charme dont je ne puis toujours me défendre, quand un Chevalier me careſſe; le ſort ainſi l'a voulu : mais un moment ſuffit, comme vous le voyés; je me défie à la vérité des embraſſemens des Chevaliers, & ne les permets que quand j'ai bien connu leurs penſées. J'ai inſpiré même défiance à mon ſexe, delà vient que jeunes Damoiſelles ſe méfient de l'amitié des Damoiſeaux.

Deux Fées qui étoient inſéparables s'approcherent de Gradafilée & d'Urgiel; l'une parloit avec une telle abondance de cœur, qu'on n'avoit pas le loiſir de parler ſoi-même; ſa ſœur corrigeoit autant qu'il lui étoit poſſible, cette grande volubilité, & elle l'arrêtoit en tirant le pan de ſa robe. Je ne

laiſſerai point mes lecteurs en ſuſpens : l'une étoit la Fée *Sincérité*, & l'autre ſa ſœur *Prudence*. — Je ſuis, dit la premiere, autant deſirée dans le monde que ma ſœur *Amitié*; mais je ne ſais où me placer, & ne trouve gueres de gîte convenable. La cour des Rois ne m'accueille qu'une fois tous les ſiecles, & ai le malheur de ne provigner auprès de lui; nul Courtiſan ne me conte fleurettes, nul Miniſtre ne me regarde, nulle Dame ne m'entend, nulle Princeſſe ne me cherche, il n'y a juſqu'aux valets qui ne m'éconduiſent. Tous en me ſouhaitant, me voudroient voir bien loin. Je les ai vu trembler toutes les fois que j'étois ſur la levre du Souverain, les méchans cœurs, ils craignoient de recevoir le coup de foudre! Je ne

vais à la Cour, bon Chevalier, qu'à mon corps défendant. Les mensonges y ont choisi leur domicile; il n'y a place que pour eux; ils s'y masquent d'étrange maniere, & du soir au matin on ne les reconnoît plus. Aussi vous ne lisés sur leurs fronts bonne cordialité ni espérance d'amitié; vous n'entendés que beaux compliments, mais tant creux, c'est du vent; on vous serre la main, mais c'est du froid; on vous promet, c'est encore du vent. Mensonges enfin semblent avoir établi un commerce avec l'orgueil, pour se tromper à la Cour, du soir au matin, ma sœur. Prudence corrigeoit ma sincérité; je ne disois pas tout, je me taisois; mais le peu que je prononçois étoit vrai, & ce peu blessoit, c'étoit fruit étranger, &

me suis tenue à quartier ; je ne vous dissimulerai cependant que vais quelquefois en bonne fortune dans un boudoir embelli par les graces d'une belle Reine, & que je m'y trouve assise entre ma sœur *Amitié* & ma sœur *Discrétion*. Les tête-à-tête sont longs, & voudrois pour le bonheur de la Souveraine, qu'ils eussent encor plus de durée. Qu'elle seroit dédommagée de ses ennuis ! Je l'ai vue brodant desseins riches & ingénieux auprès de l'amitié : sincérité & confiance étoient de la partie. Dans leur sein elle déposoit ses chagrins, car le trône n'est exempt de soucis, & sur ses bases qui paroissent être inébranlables, serpens en quantité se glissent, & de leurs venins noirs souillent les marches du trône. Tels venins

portent ſouvent amertume juſqu'au cœur. Qu'amitié & ſincérité alors ſont néceſſaires ! Ma ſœur vous dira, aimable Gradafilée, avec quel empreſſement elle accourt auprès du trône ; ce n'eſt pas un plaiſir d'orgueil, amitié n'eſt vaniteuſe ; mais elle ſait qu'une Reine aimable & ſenſible ne ſauroit être une de ces Souveraines deſpotiques & malfaiſantes, car les vertus ſont ſœurs, il eſt impoſſible d'en poſſéder une, ſans tenir au reſte de la famille, & dans cette alliance les peuples ont tout à gagner.

Je ne vous parlerai des mauvais traitemens que j'ai ſans relâche reçus dans les claſſes inférieures. Sincérité eſt une Fée que le peuple même ne veut pas toujours accueillir : vous voyés ce palais ; c'eſt ici que, dans

dans un vaſte éloignement des êtres vivans, nous nous conſolons de toutes ces injuſtices, nous les pardonnons, car nous n'avons beſoin d'autrui pour être contentes. — Ah! reprit Urgiel, les vertus ont aſſés de force pour ſe ſuffire. — Ne ſommes tant ſolitaires que le pourriés penſer; verrés bientôt nos ſalles ſe remplir, & mes ſœurs converſer avec l'un & avec l'autre: n'y rencontrerés jeunes Damoiſeaux; las! à cet âge, raiſon n'eſt encore aſſés mûre; ſont beaux poulins qui vont bondiſſant ſur verdure, & ne ſont domptés que par laſſitude. Beſoin eſt d'attendre ce moment pour les guider. —

La maitreſſe du palais, ou plutôt la mere Fée, ſe nommoit *Vérité*. Je ne vous entretiendrai point de ſes aven-

tures. Sa vie avoit été un combat continuel avec les guerriers, les rois, les magiſtrats, les hiſtoriens. Les ſeuls romanciers l'ont reſpectée, & s'ils ne l'ont point interpellée, ils ne l'ont pas compromiſe ; & parmi ceux qu'elle a toujours diſtingués, on remarque ſur-tout ceux qui ont tranſmis les hauts faits de la Chevalerie, où à l'aide d'une draperie tranſparente & gracieuſe, ils ont montré des vérités allégoriques convenables à tous les états. Qu'il me ſoit permis de me nommer ; j'aurois cent fois renoncé à romancier des fictions, ſi je n'euſſe toujours eu préſent un but d'inſtruction. La vérité bleſſe, quand elle eſt nue. L'allégorie la rend aimable, & ce n'eſt que dans ces motifs que j'ai débité & créé tant d'aimables ro-

manceries. Amadis de Gaule & mon Liſvart de Grece ſont des fous dans l'original ; Amadis intéreſſe ſous la plume du Chevalier (1) qui l'a reproduit, & qui a ſubſtitué à la vieille fable, ſes fictions ingénieuſes. Puiſſe mon Liſvart, cet enfant de mon cœur & de mon imagination, inſpirer le même intérêt.

Laiſſons à part les plaintes que la Fée Vérité fit à Gradafilée & à Urgiel ; ſuivons-la dans les boſquets La recherche la plus noble en caractériſoit les embelliſſemens. La promenade étoit facile, point de labyrinthes, emblêmes trop parlans des détours du cœur humain, point de ſu-

(1) Le Comte de Treſſan.

perbes jets d'eau qui rappellent les idées de contrainte, d'effort & d'art. La Vérité auroit même dédaigné la plus jolie penſée qui eût ſenti l'apprêt & l'étude. L'eau couloit naturellement. La pente ménageoit les effets, & le ſoleil attaquant au haſard les cimes des arbres, produiſoit par intervalles des effets de lumiere qui flattoient. Telles étoient les ſurpriſes que la Fée permettoit à ceux qui s'emparoient de la converſation. Le charlataniſme excede à la longue. Les feux d'artifice laiſſent toujours des traînées de fumée. Ils éblouiſſent l'œil, mais le cœur cherche un feu plus ſolide.

Gradafilée entendit des diſcours qu'elle croyoit étrangers aux vertus, car on s'en fait ſouvent une

ſinguliere image. Les vertus, puiſqu'il faut que je le diſe, ſont ſenſibles, aimables, attachantes, aiment, ſont des heureux; c'eſt le feu qui épure tout, mais qui reçoit tout. O! j'aime à croire que ce portrait n'eſt point idéal. Il me ſemble (& cette idée me plaît juſqu'à l'attendriſſement,) que plus d'une mere, plus d'une épouſe, plus d'une demoiſelle, ſe reconnoiſſent à ces traits, & s'eſtiment en ſe retrouvant. Aimer avec décence & vertu, remplir tous les devoirs d'hymen, répondre à toutes les eſpérances d'une tendre mere, c'eſt-là ce qu'on définit des vertus, & c'eſt elles qu'on aime & qu'on doit adorer. Recevés cet hommage, vous que je ne nomme point, & qui m'inſpirâtes la penſée de les peindre

ſous cette forme. Ce n'eſt point une ſeule que ce *vous* doit annoncer, c'eſt toutes celles qui trouveront une reſſemblance : honneur leur ſoit rendu.

On parloit donc tendrement aux vertus, qui répondoient tendrement. La Fée Vérité en montra quelques-unes qui étoient ſur le point d'engager leur foi. Heureux, s'écria Urgiel, heureux les maris, pour qui fleurit la véritable couronne de roſes ! Les journées ſe paſſeront dans le calme entier de toutes les paſſions. Un ſentiment d'honneur, une bienveillance d'eſtime, une franchiſe décente & un abandon vrai animoient tous les amis que les Fées avoient accueillis. Qui de nous n'a pas rencontré dans les ſociétés, un de ces cercles bien

choisis, qui laissent à l'ame ce repos dont je viens de parler. On sort, pour ainsi dire, raffraîchi & pur.

La Fée Vérité n'avoit point encore tout dit à Gradasilée; mais elle lui avoit inspiré tant de bienveillance, qu'elle résolut de lui cacher les dangers que Lisvart avoit courus, dont Gradasilée l'avoit tiré, en surmontant les obstacles qui l'éloignoient du palais de la Fée, & en s'emparant de l'épée à la lame de corail. — On n'aime point ici Amadis, dit la Fée, ainsi que vous l'avés vu écrit sur le poteau; mais avés tout bravé, & puis vous assurer qu'il regnera paisiblement; vous lui apprendrés à bien gouverner ses sujets: — Lisvart... — Ah! Lisvart est hors de danger; je ne puis vous assurer que le trouviés

dans l'île des Serpens, où il vient d'accomplir une délivrance que ſans ce qu'avés exécuté ici, il n'auroit pu mener à ſa fin. Avés reçu un anneau vomi du flanc d'un poiſſon énorme, gardés-le précieuſement, car l'uſage vous en ſera profitable. L'effet merveilleux de cet anneau eſt de luire juſqu'au fond du cœur. Rien ne vous ſera plus caché, & le ſauriés aiſément ſi Liſvart vous trompoit; ſuffiroit que tournaſſiés la pierre ſur ſon cœur. Poſſédés, puis vous le dire, un tréſor funeſte qui peut vous cauſer mortelles inquiétudes. Une heureuſe ignorance eſt néceſſaire, & le ciel qui a ſi bien enveloppé le cœur humain, a fait œuvre prudente. Il eſt dangereux de tout voir & de ne pouvoir ſe faire illuſion.

Ne vous parle ici en mon honneur, mais expérience m'a contraint de me tenir à quartier, & de n'aborder les humains qu'avec douceur & avec ménagement ; je les ai vus pleurer en perdant leurs erreurs. O ſi nature humaine étoit parfaite, belle vérité reluiroit & n'aurois beſoin de porter ces vêtemens dont ſuis entourée. Me montrerois toute nue, car n'y a rien que de beau & de parfait dans toute ma perſonne. —

Gradafilée devint rêveuſe, dirigea ſon anneau ſur Urgiel, qui la raſſura. Tout étoit pur, tout étoit vrai dans ſon cœur. Elle s'applaudit de cette épreuve, & dit tout bas à la Vérité : vous m'avés procuré un plaiſir nouveau. Qu'il eſt doux de lire dans les cœurs honnêtes ! Que telle jouiſſance nous rapproche de la

premiere divinité ! ne perdrai plus mon tems à épier mes amis, un coup d'anneau ſuffira. Grand merci, belle & bonne Vérité. — Oui, voilà le plaiſir, voilà compenſation, mais connoîtrés la peine. Au reſte pourrés quitter & reprendre votre anneau ; pourrés le prêter à votre ami, ou tel autre, juſqu'à trois fois ; mais un beau jour l'anneau diſparoîtra, & verrés ce qui en adviendra : mais le ſort ne vous ôtera bonnes conſolations. Vous nous retrouverés toujours, & les vertus viendront à votre aide, avec elles vous ne ſerés jamais aſſés foible pour ne pouvoir ſurmonter les obſtacles ; rappellés-nous, Gradaſilée, à votre ſecours ; cures que nous entreprenons ſont longues, il eſt vrai, mais nous guériſſons ; & comme notre

tâche eſt d'opérer avec des remedes qui viennent d'une autre région, le cœur malade reçoit la ſanté, & ce qui mieux vaut, un calme inaltérable, car ſitôt que les paſſions ont produit leur criſe, il n'eſt à appréhender qu'elles reprennent leur empire dans un corps déſſéché par la douleur; ce corps ſemble nous quitter avec elles. Il ne reſte plus que le cœur & l'eſprit qui appellent les vertus, s'en environnent, & ſe dédommagent en telle compagnie de toutes leurs pertes. Pour vous, Urgiel, que reconnoiſſance a fait courir au ſecours du Chevalier Solitaire, recevés ce beau fleuron; vous le porterés ſur votre chef, & déſormais ayés ſoin de vous nommer le Chevalier au *beau fleuron*. N'a pas qui veut

fleuron de bonne renommée, vous verrés toutes les fois que vous ſentirés prêt à dévoyer du droit chemin, le fleuron baiſſer, & les plumes ſe courber ſur votre front une à une. C'eſt ainſi que vous ſerés averti du tort que vous vous férés à vous-méme Quand noire calomnie braſſera ſes complots contre votre perſonne, lors verrés votre beau fleuron s'agiter, & les plumes ſe confondre dans le plus grand déſordre. —

Gradafilée & Urgiel prirent congé de la Fée, & s'éloignerent à regret de ce ſéjour de paix & d'honneur. A peine ils avoient franchi les limites, qu'un coup de tonnerre éclata; une fumée noire couvrit l'eſpace; une pluie abondante ayant abaiſſé la fumée, on n'apperçut plus qu'un champ ſtérile & une

caverne ſur le frontiſpice de laquelle étoit écrit: *craignés, déloyaux Chevaliers, après avoir flori en vertus, de tomber à la fin de votre vie, dans la caverne de honte, dont ici eſt l'iſſue.* En effet, Gradafilée & Urgiel virent des vieillards traînés dans la caverne. Les uns étoient condamnés à l'éternel mépris pour un jour de foibleſſe, ceux-là pour avoir tout ſacrifié à leur ambition, ceux-ci pour n'avoir ſu être capables d'oublier leur reſſentiment. Là tomboient clercs & miniſtres, moines & prélats, rois & ducs, chevaliers ſans nombre. Nul vilain n'y venoit, parce que leur vie laborieuſe & obſcure n'avoit trouvé des occaſions de ſe marquer dans l'opinion d'autrui. Quelques peres, tyrans de leurs familles, quelques

maris brutaux, quelques enfans dénaturés y venoient cependant.

Là n'arrivoient les grands ſcélérats. La juſtice des hommes en faiſoit une juſte punition. On ne voyoit deſcendre dans la caverne de honte que ceux qui étoient coupables de ces crimes de leze-ſociété, que ceux qui n'avoient eu aſſés de vertus pour mériter eſtime, & ceux qui s'étoient oubliés; que ceux-là en un mot que dans nos ſiecles plus modernes, nous nous contentons de montrer au doigt, & qui portent la honte ſur leurs épaules, & l'audace ſur leurs fronts.

Le Chevalier au Beau-Fleuron embraſſa Gradafilée. Non, dit-il, non jamais telle caverne de honte ne ſera ouverte pour nous & pour les nôtres. — Souhaite que

oncques Chevalier de bonne race n'y ſoit précipité ! Mieux vaut la mort que la honte. —

Le deſir de rejoindre promptement le Chevalier Solitaire, les détermina à gagner le plus prochain rivage pour aborder dans l'île des Serpens ; ils envoyerent un meſſager à Angriote auquel, ils tracerent la route, afin qu'il pût les ſuivre auſſitôt que ſa ſanté le permettroit.

Angriote s'étoit dédommagé de ſa maladie par une riante convaleſcence. Les deux jeunes filles ne l'avoient point quitté. J'ai dit qu'une fois il avoit déchiré la chemiſe de la cadette, mais il avoit bien plus maltraité l'aînée. c'étoit pitié ; oncques Chevalier n'eut tant redoutable convaleſcence ; ſes nerfs tendus reſſembloient à autant de groſſes cordes ;

avec leſquelles la ſanté paroiſſoit attachée pour toujours au corps le plus robuſte ; telle impreſſion de force, intimide une jeune Fée, c'eſt un dieu devant lequel la foibleſſe tombe à genoux. Jamais tant de fleurs ne furent perdues, jamais parterre ne fût ſi ſouvent parcouru ; jamais l'œil n'obſerva tant, jamais la main ne prit tant de choſes. Après les fleurs c'étoient les tiges ; rien ne reſtoit ſur pied. Pauvre Fée ! dans quelles mains étiés-vous tombée ! A quoi ſervent les cris, quand on n'a point la force de courir ? En vain refuſiés-vous de prononcer le mot *amour* qu'Angriote ſollicitoit. Il devina ce mot, tel enfermé qu'il fût dans votre cœur, car pour ſoupçonner le volcan, il n'eſt pas néceſſaire de voir en l'air les laves

& la cendre; il ſuffit de ſentir la chaleur ſous ſes pieds, & rien n'étoit ſi chaud que le cœur de la jeune Fée. Je dirai pour ſon excuſe, qu'elle cédoit à une grande puiſſance ; une roſe qu'Angriote trouva imprimée au-deſſous de ſon eſtomac, la confirma dans la penſée que le Chevalier en s'emparant de cette roſe d'honneur, produiroit un rejetton digne du renom de belle Chevalerie. Quand telle penſée remplit la tête d'une jeune Demoiſelle, & quand le projet d'une grande fortune s'en mêle, il n'y a moyen de prolonger une utile défenſe. Ce qu'on a refuſé au manant, on le cede au Chevalier, & ce que celui-ci n'a pas obtenu, eſt offert au plus grand ſire. La jeune Fée n'avoit cependant point formé de ſemblables

arrangemens; elle obéiſſoit à la puiſſance qui la preſſoit, contente de trouver un jour une deſtinée brillante.

Juſques-là Angriote n'avoit connu que des Dames, & avoit reſpecté les Damoiſelles. On a vu de quelle maniere il s'étoit rendu digne des bontés des premieres; mais la jeune Fée paroiſſoit plus aimable qu'elles. Sa jeuneſſe & toutes ſes manieres, la rendoient gentille. Une aimable vivacité la tenoit toujours en mouvement, & les formes de ſes attitudes avoient une gentilleſſe enfantine dont le charme & l'abandon ſont indéfiniſſables. Elle recevoit les careſſes avec les graces d'une belle enfant, & en donnoit à Angriote avec toute la chaleur &

les mignarderies d'un femme exercée & amoureuſe. Le Chevalier n'avoit point de frais à faire, point d'apprêt, jamais ce maintien dont l'amour ne diſpenſe même pas; du doux nom d'*enfant* & de *petite*, il appelloit ſa jolie Fée. Elle accouroit à ſa voix. *Obéir, obéir* paroiſſoit être l'acte le plus chéri de ſa volonté, & en obéiſſant, toute ſa perſonne annonçoit le plus parfait contentement. N'avés-vous pas vu dans un appartement, un enfant joyeux de porter un fardeau qui paſſe ſes forces, ſourire & s'avancer joyeux de ſon embarras qui le fait chanceler; ainſi étoit la jeune Fée. Si je ne craignois de gâter ce tableau, je me permettrois un rapprochement. Ce n'eſt ici certainement, ni l'amour d'une princeſſe

ni celui d'une dame, ni même celui d'une bergere ; c'eſt entre la dame & la bergere qu'on place quelquefois ces jeunes & fines beautés auxquelles on a donné le nom de griſettes, nom un peu trop profané, qui, dans ſa nouveauté, a dû peindre l'image des graces & la modeſtie de leur vêtement. L'abus des jouiſſances gâte tout ; il porte ſon empreinte juſques ſur les noms, après avoir flétri les choſes. La roſe même, oui la roſe, parce qu'elle eſt moins rare que la jonquille ou l'héliotrope, eſt à ſon tour négligée. Quelle fleur cependant, vaut-elle un beau bouton de roſe ? Elle a le ſort de tant de beautés que le caprice a détrônées, & que le caprice ne peut remplacer.

Angriote ne pouvoit s'oublier

plus long-tems dans de ſemblables liens ; & il fit verſer des larmes auſſitôt qu'il eut annoncé ſon départ. — Que ferés-vous, lui dit Angriote ? Je me ſouviendrai de vous, reſterai ici, & paſſerai mes jours à filer trame d'ennui. Je veulx m'appeler *Conſtance*, & verrés, Chevalier, ſi aucune aura mieux mérité que moi ce nom d'amour —.

A ces mots, la vieille au Géant entra dans la chambre, portant ſous ſon bras un rouet, & dans ſa main une quenouille garnie du plus beau lin. — Vous n'aurés, ma fille, autre paſſe-tems en abſence de votre Chevalier : filerés comme tant de Dames de bien, & tant de bonnes meres; mais vous n'êtes maintenant qu'une créature ordinaire, votre quenouille deviendra un objet

de grand renom, & belles Damoiſelles & beaux Sires viendront vous demander un brin de votre fil ; car vous allés filer le parfait amour, & leur montrerés la gentille maniere de préparer, alonger telle douce trame, & comment il faut s'y prendre pour ne la caſſer, & comment on peut la renouer ; & comment de tant de fils on parvient enfin à tramer belle & ample étoffe, ſur laquelle amour ajoute ſans relâche ingénieux emblêmes, galans deſſins, fraîches roſes & vives penſées, figures accomplies, brillantes couleurs, & comment la nuance du ſoir ſe fond dans l'or & dans l'azur du lendemain ; car la couleur du départ n'eſt celle du retour. En amour, il y a un crépuſcule & une aurore ; il y a même toutes les ſaiſons avec

toutes ſes intempéries. Croyés-moi, le ciel & la terre ne ſont que les deux reflets du beau tableau ſur lequel l'homme amoureux repréſente ſcenes variées; car pour les indifférens, la monotonie marque toutes leurs actions; le ciel peint dans ſa beauté les couleurs riantes de l'amour content, la terre enveloppe dans ſes ombres les ſecrets de l'amant, & ne produit des fleurs que pour parer & parfumer les Damoiſelles amoureuſes. La nuit deſcend maintefois dans nos cœurs, ſans y amener le ſommeil. Amour ne s'endort; le tonnerre gronde auſſi dans nos ames, les orages violens qui agitent le monde, ſont une image de ceux qui nous troublent. Oui, le ciel eſt fait pour les amoureux; un amour pur eſt un

enfant du ciel ; on le voit au dédain qu'il témoigne pour tous les biens de la terre ; on le voit toujours tenté de s'élancer vers un monde imaginaire, qu'il embellit à ſon gré ; & quoique la terre ait ſes beautés, il n'en trouve aſſés que quand il tient dans ſes bras une maitreſſe adorée.

Mais tels délicieux momens n'adviennent ſubitement. Amour les a marqués ſur ſa trame, il eſt vrai ; mais que de fils il faut ſaiſir & diſpoſer, que d'efforts avant d'arriver à ces momens ! Il faut filer avec conſtance, avec patience, uſer de délicateſſe & de minutieuſes attentions, avoir ſans ceſſe air & maintien gracieux, careſſer lointaine eſpérance, & obéir. Telle conduite ſera nommée *filer le parfait amour.*

Ne

Ne penſés que ces Chevaliers qui n'ont que la moitié des qualités dont je viens de vous parler en bref, ſoient propres à telle beſogne ; ils prennent, il eſt vrai, la quenouille, filent, mais n'en viennent jamais à bon eſcient : le fil caſſe dans leurs doigts, & les nœuds mal formés gâtent la trame ; ce n'eſt là *filer le parfait amour*. Ces Chevaliers aventureux qui courent de conquêtes en conquêtes, qui ſe payent de ſubites faveurs, & recueillent dans leur route des moiſſons faciles, ceux-là, pour avoir dit *je vous aime*, pour avoir été entreprenans, & avoir forcé des obſtacles artificiels, ne peuvent être comptés parmi ceux qui *filent le parfait amour*. Vous n'y compterés non plus ceux qui n'ont diſcrétion, décence,

ni sageſſe, qui, ſans conter à autrui ce qu'ils ont dit & fait, laiſſent tout deviner, ni ceux qui n'ont choiſi une Dame que parce qu'elle eſt belle, & qui la montrent pour repaître leur vanité. Ce n'eſt là *filer le parfait amour*. Vous ne dirés injures à vieilles coquettes qui auront amoureuſes envies ; mais en les excuſant, vous ne les placerés parmi les bonnes fileuſes (la vieille parloit pour elle). Enfin puis vous donner un modele, Sire Angriote, vous le trouverés en Liſvart ; & ſi vous recherchés derniere perfection, ſuivés la tendre Princeſſe Gradafilée. Oncques Dame, Damoiſelle ou Chevalier n'a ſu & ne ſaura, ſans en excepter le fidele Amadis, tant conſtamment *filer le parfait amour*.

Le Meſſager de Gradaſilée détermina le départ d'Angriote, & le but de ſa route. On a vu que Liſvart & Amadis avoient couru de grands dangers, par les prodiges que Gradaſilée avoit été obligée de multipliet pour rompre les enchantemens. Nous allons remonter au moment où Liſvart, par ſa fuite, laiſſa Amadis & les Chevaliers dans une étrange peine ; nous retrouverons Périon & Gandalin, auxquels la fée Urgande avoit enfin permis, ainſi qu'à Amadis & aux autres Chevaliers, de courir ſur les traces de Liſvart. Nous en venons à Amadis.

Ce Roi s'étoit mis en route avec la belle Oriane & pluſieurs Chevaliers ; il croyoit n'avoir plus rien à redouter de la fée Mélye, qui ne

vivoit plus ; mais celle-ci avoit laiſſé une niece qui protégeoit Armato, Empereur de Conſtantinople, & qui ne pouvoit pardonner à la famille d'Amadis, leur bravoure & leur renommée. Amadis s'étoit attiré pluſieurs ennemis par ſa ſeule vertu. Dans le tems où je tranſporte mes Lecteurs, les Souverains avoient entr'eux cette fraternité d'armes que le bon Artus imagina pour le bonheur du monde. Plût au ciel qu'il exiſtât encore une Cour ſuprême de Chevalerie, à laquelle les Monarques fuſſent obligés de comparoître devant leurs égaux & leurs juges ! Cette eſpece de diette amphyctionique étendoit ſa juriſdiction ſur toutes les matieres royales & féodales. Là, le Roi tyran voyoit trancher la nappe, & étoit, quoiqu'aſſis à la table ronde,

féparé des convives; là, il comptoit autant d'ennemis qu'il comptoit de loyaux Chevaliers ; là, on n'admettoit les Souverains qu'à titre de Chevalerie ; & pour acquérir ce titre, il falloit payer de ſa perſonne, & être digne de figurer parmi ſes Pairs ; là, toutes les actions infâmes étoient citées ; là, les Rois rendoient compte de leur regne ; là, ils recevoient honorable récompenſe ou juſte mépris. O pourquoi cette glorieuſe Chevalerie a-t-elle ainſi déchu ! Il n'en reſte aucune trace. Les Rois dorment ſur leurs trônes ; aucun Souverain ne leur en fait des reproches, aucun Chevalier ne les cite, aucun Hérault d'armes n'inſcrit leurs noms ſur des poteaux dreſſés dans les carrefours, nul ne va frapper ſur leur écu.

L'impunité la plus abſolue les met à l'abri de toute atteinte ; celui au nom duquel la juſtice eſt rendue, eſt diſpenſé d'être juſte ; celui qui fait marcher des armées formidables, eſt diſpenſé de les commander ; on ne le voit plus ni aux aſſauts, ni aux batailles. Jadis les Chevaliers étoient les compagnons d'armes de leurs Rois ; Bayard fut le dernier qui arma ſon Prince, & lui donna la Chevalerie. François I fut le dernier des Rois Chevaliers, comme Bayard fut le dernier des Gentilshommes qui reçurent la Chevalerie. La Cour, les Courtiſans ne remplacent point la table ronde, ni les Preux de Charlemagne. La chanſon de Roland eſt entierement oubliée ; on a vu dans mon Roman en quoi nôtre galanterie moderne

differe de l'ancienne. Nous avons, il eſt vrai, une décence mieux combinée, mais franchiſe, naïveté, émulation, gloire, courage, force, combats, toujours combats, lance au poing ou le pied levé ; voilà ce que la Chevalerie inſpiroit. On avouoit ſa Dame en plein tournois, on perdoit tout ſon ſang pour elle, aujourd'hui tout eſt rapetiſſé, juſqu'à nos magnifiques ſalles qui ſe trouvent métamorphoſées en ruelles & en boudoirs, & où Triſtan & Lancelot n'entrent plus, & où, je le dis à regret, ils ne retrouveroient peut-être ni la belle Genievre, ni la tendre Yſeult. Qu'on me pardonne ces réflexions ; je quitterois la plume, ſi je ne pouvois conſerver ma chere indépendance, & s'il m'étoit défendu de jeter ſur

un tableau de Chevalerie, des jours utiles. Plaire eſt le but des Romanciers ; je veux y joindre l'inſtruction & la morale : on la trouvera même dans les inſtans où je ſemblerai m'abandonner à des détails voluptueux.

Le premier Roi dans la Cour duquel Amadis ſe préſenta, étoit vieux, mais ſon corps courbé par les lauriers encore plus que par l'âge, avoit conſervé toute ſon énergie. Il étoit Miniſtre, Général, Légiſlateur, Guerrier, Hiſtorien & Poëte. Envieux de tous les genres de gloire, ſa vie avoit fourni un aliment continuel à toutes les trompettes de la renommée, qui, durant ſoixante ans, n'avoient ceſſé de faire éclater ſon nom dans toutes les contrées. Créateur de

ſes Etats, il avoit étendu ſes domaines par des conquêtes utiles ; arbitre de la Germanie, il tenoit dans ſa main l'axe d'une balance que ſon épée avoit défendue, & que ſon génie avoit imaginée pour établir un contre-poids néceſſaire. Le code qu'il dicta avoit donné un exemple à l'Univers, & invité toutes les Puiſſances à réformer leurs loix. Les Arts qu'il accueilloit, le célébroient à l'envi, & les Muſes lui promettoient une reconnoiſſance éternelle. Nul faſte ne l'entouroit, nulle garde ne repouſſoit le ſoldat & le ſujet. Acceſſible à tous, il parloit à tous, répondoit à tous, & ne diſtinguoit jamais que le plus brave, le plus ſavant & le plus vertueux. Son armée compoſoit ſon luxe ; quant à ſes plaiſirs.... il ne

connoiſſoit que ceux d'un Roi (1) qui eſt heureux quand il voit ſes Etats maintenus dans une conſtante harmonie. Ses beaux jardins portoient l'empreinte de ſon grand génie, & n'offroient point ces détails minutieux qui entaſſent feuilles ſur feuilles, & ajoutent des labyrinthes ſans fin à des ſentiers ſans néceſſité. Par-tout les pas du grand homme pouvoient s'imprimer, ſans gêner ſon attitude habituelle. Sa table frugale n'invitoit point les Princes à la partager. Quel Souverain donna jamais des leçons auſſi frappantes d'ordre, d'économie & de ſobriété! Son lit n'étoit pas plus ſenſuel: jamais il n'y eut place pour les rêves enfantins, ni pour la volupté.

(1) C'eſt du grand Frédéric II qu'il eſt ici queſtion.

Dormir ou penſer fortement étoient les deux fonctions que ce Roi rempliſſoit ſur ce lit modeſte.

Amadis & ſes Chevaliers furent enchantés de l'aſpect de cette Cour guerriere, & des évolutions d'une armée diſciplinée au dernier point de perfection. Une muraille alignée & ferme, ſe découpoit en un clin d'œil, ſe diviſoit avec une rapidité inimaginable, & ſe réuniſſoit au ſeul coup d'une baguette. On eut dit Mars & ſes ſatellites. Galant comme le génie ſait l'être, ce Roi amuſa Oriane par des fêtes auxquelles il manquoit des acteurs qui puſſent les rendre completes; mais ces graces de terroir ne ſe tranſplantent point : chaque climat a ſes propriétés, & marque ſon influence ſur les caracteres. Il n'eſt pas éton-

nant que de bons guerriers ne ſoient pas toujours d'excellens danſeurs ; ce double avantage ne ſe rencontre que dans ce charmant pays des Gaules, où Galaor & Amadis régnoient. Liſvart ne s'étant point offert à la vue d'Amadis, ce Roi prit la route des Etats de l'Impératrice Pintiquineſtre, où il penſoit que Liſvart pourroit s'être rendu.

Il traverſa la Sarmatie, & fut invité de venir dans la capitale de cet Empire, par un Roi aimable, d'un caractere pacifique, & qui couvre de fleurs les marches du trône ſur lequel il eſt aſſis. Elevé à la dignité royale par une Nation libre, environné d'une Nobleſſe puiſſante & guerriere, il ne s'occupoit qu'à adoucir le ſort des

ſujets, & à reſpecter les prérogatives des nobles ; le reſte de ſes journées étoit employé à des lectures, aux charmes de la ſociété dont il faiſoit l'ornement & dont il banniſſoit une étiquette gênante. L'Etranger recommandable, l'Artiſte, le Savant diſtingué, étoient admis à ſa table, & ſortoient contens de ſes connoiſſances, de ſon eſprit & de ſa politeſſe (1). Les Rois ne ſavent pas aſſés combien ils gagneroient à de ſemblables rapprochemens ; il eſt vrai que tous n'ont pas aſſés de ſupériorité pour tenir une place honorable dans des banquets où ſeroient invités ces perſonnages qui ont, durant toute leur vie, exercé leur penſée & leur ame.

(1) On ſent qu'il eſt ici queſtion du Roi régnant de Pologne Staniſlas Poniatoski II.

Des femmes aimables, des Princeſſes ſavantes, embelliſſoient cette Cour. Des jardins ſembloient reproduire les fictions du Permeſſe, & préſentoient à l'œil ſatisfait, le Pinde, les Muſes; & quand on ſe trouvoit auprès de la Dame de ces beaux lieux, on y voyoit les Graces. Reſpectable Czartorinski, vous qui avés élevé dans vos jardins des monumens aux Poëtes, attendés tout de leur reconnoiſſance! En vous nommant, je ſens bien que je péche contre la chronologie; mais je ſens encore mieux que l'hommage que je vous rends, ne ſera point conteſté. Vous auriés charmé Amadis, s'il vous eût vue; & c'eſt vous qu'il eût cherchée dans vos provinces, après avoir viſité votre Roi.

Tout annonçoit les approches des Etats de l'Impératrice Pintiquineſtre. C'eſt ici que la magie ſembloit être venue au ſecours de ſon rare génie, & que les merveilles ſuccédoient aux merveilles. Nulle Cour n'étaloit tant de magnificence, nulle Reine n'avoit ſi bien récompenſé les grands hommes. Les diamans, l'or, des conceſſions immenſes, des décorations, étoient diſtribuées avec une ſorte de profuſion qui en impoſoit ; un caractere de grandeur ajoutoit un prix à tant de magnificence ; on ſentoit, ſans l'avoir vue, que le cœur, l'ame & la taille de l'Impératrice devoient avoir une empreinte particuliere. Il ſuffiſoit de la voir, de l'entendre, & d'interroger les monumens qu'elle avoit élevés, pour

être perſuadé qu'aucune Souveraine ne pouvoit lui être comparée. Les fêtes ſe mêloient aux vaſtes conceptions, & l'Impératrice qui, le matin, avoit décidé du ſort de la moitié de l'Europe, ſe montroit aux bals, aux ſpectacles, & animoit les danſes par ſa préſence. Jamais un luxe plus brillant & un goût plus recherché; jamais on ne vit, parmi les Courtiſans, tant d'envie de plaire à ſa Souveraine, tant de parure. Un mot de ſa bouche étoit la loi ſuprême; & jamais ce mot n'avoit été funeſte à ſes peuples. Que n'a-t-elle pas fait pour améliorer les deſtinées de ſes ſujets! Elle venoit de faire trembler l'Empereur de Conſtantinople, & fut ſatisfaite de voir Amadis, & de s'aſſurer que les Chevaliers Gaulois

ne viendroient point au ſecours de ſon ennemi. Liſvart lui en avoit déjà fait la promeſſe : c'eſt-là qu'Oriane fut comblée de prévenances ; toutes les fêtes parurent données pour elles : elle préſida aux tournois, aux courſes, & adjugea les prix aux vainqueurs. Mais Liſvart ne parut point ; l'Impératrice lui apprit qu'il n'étoit pas venu (1).

Amadis aborda dans cette belle région des Gaules, principalement connue ſous le nom de France. Quel peuple aimable ! & ſur le trône des François un bon Roi, & une Reine remplie de beauté & de grace, des Chevaliers galans & polis, un mélange de courtoiſie & de gravité,

(1) Cet hommage rendu à Catherine II, Impératrice des deux Ruſſies, aura ſans doute des partiſans.

un ton de légereté qui étoit bien plutôt cette nuance gracieuſe qui diſtingue les François, qu'un défaut. Un maintien noble, ſans apprêt & ſans roideur, une urbanité générale & une franchiſe qu'on ne trouve point ailleurs ; tels ſont les avantages de cette aimable Nation, qui, même dans les grandes criſes de l'État, dans les camps, dans la politique, porte cette gaieté qui cache la moitié de la profondeur de ſes plans, & laiſſe ſoupçonner que le haſard eſt toujours de moitié avec ſes ſuccès. Amadis ſentoit que, dans aucun autre pays, on ne ſavoit ſi bien recevoir les Souverains étrangers. La Cour des deſcendans de Capet étoit l'aſyle des Rois : la plupart y avoient trouvé fraternité, repos & reſpect dans leurs infortunes.

Les fêtes furent brillantes. On prépara un *combat à la foule*. De toutes les provinces accoururent les Chevaliers & les Bannerets; en vain les Papes avoient-ils lancé l'excommunication contre ceux qui aſſiſteroient à ces tournois; le Roi avoit parlé, & chez les Chevaliers François, un mot du Roi eſt un ordre ſuprême. La Reine devoit y aſſiſter, & partager avec Oriane l'honneur de diſpenſer la gloire. Les amphitéâtres avoient été décorés de riches pavois ſur leſquels des fleurs de lys ſans nombre étoient attachées. Les tapis de velours cramoiſi garniſſoient les hauts ſiéges, des drapeaux aux écus de France ſervoient de tente aux riches dais qui ſurmontoient les ſiéges de la Reine, ceux du Roi & des Princes

de ſon ſang. Aucune cour n'avoit le bonheur de compter autant de Princes dans la famille regnante, & qui réuniſſent autant d'agrémens & de ſavoir. L'un d'entr'eux, le premier qu'on doive nommer après le Roi, eſt diſtingué ſur-tout par ſa prudence, par ſa bonté & par ſes rares connoiſſances; ſon frere pourroit être comparé au charmant Galaor des Amadis, ſi toute comparaiſon n'étoit pas toujours inſuffiſante

Que de Dames parées dès l'aurore, avoient paſſé la veille à ouvrer les deviſes, & les nœuds qui devoient annoncer leurs Chevaliers! Que de Chevaliers, en laçant le heaulme, ſe diſoient avec un mouvement de ſatisfaction, *demain ma Dame me verra!* Quelle joie uni-

verſelle dans la Capitale & dans les cités ! Le manant s'enivroit d'avance du plaiſir qu'il auroit à ouir proclamer les vainqueurs ! O charmante nation, folle de gloire, folle d'amour, folle de jeux, qui portés toutes les actions juſques au délire, & à laquelle on ne reproche ni ces noirceurs profondes, ni ces combinaiſons ténébreuſes; qu'il eſt doux de te peindre & de te placer au milieu & aux approches d'un tournois ! C'eſt-là que ton caractere eſt peint dans tes yeux & ſur ton front. Enfant & homme, le François rit comme le premier, & ſent comme le ſecond, ſans perdre rien du caractere aimable de l'enfance & de la candeur. Sa main porte ſon cœur, & dans ſa joie ce cœur ſe découvre à tous les yeux.

Le jour venu, les hérauts d'armes ſe promenerent dans la Capitale, au ſon des inſtrumens, en faiſant *leurs cris*. La foule ſe preſſoit autour d'eux, & courut autour des échaffauds. Là on vit arriver, montés ſur beaux deſtriers, ſuivis d'Ecuyers portant penons, lances & bannieres, & précédés de piqueurs & de varletons couverts de livrées neuves & enrubanées, le ſire de Champagne, petit-fils du célebre comte Thibaud, dont l'air martial ſembloit adouci par l'eſprit & par les graces. Il portoit les couleurs vertes de ſa Dame, qui le tenoit encore en eſpérance du bien dont il étoit deſireux.

Là parut Othon, Prince de Suabe, qui recherchoit la main de la Demoiſelle de Blois, & dont il n'étoit

point avoué ; seulement il lui étoit permis de rompre la premiere lance pour elle.

On y vit Raymond, Comte de Toulouse, accompagné de ses douze Pairs brillans de jeunesse & de parure, & superbement montés ; parmi ces douze, on remarquoit le jeune Dursort, bouillant & aimable, & qui avoit dans ses mouvemens la vivacité qui caractérise les habitans de Gascogne & d'Aquitaine. Il brûloit de courir & de se jeter dans la mêlée.

Les Seigneurs Piémontois & Napolitains vinrent sous la conduite du Comte de Genevois, du célebre Maurienne. La Bohême, la Hongrie, la Suede avoient leurs Souverains ou les fils de leurs maîtres dans Paris, qui ne manquerent

point de ſe préſenter. On remarquoit l'aimable Margrave d'Anſpach Brandebourg, autant par la richeſſe de ſes harnois, que par ſa galanterie & ſes qualités particulieres.

Les Gentilshommes François rempliſſoient la lice. Montmorenci, dont le nom ſemble né avec la monarchie, qui par ſes dignités fut toujours placé près du trône, & mérita par ſes ſervices des diſtinctions brillantes; époux de la veuve de Louis-le-Gros, vit ſes enfans s'avancer avec Mailli, d'Eſtaing & ce Courtenay fils de la fille de Louis-le-Gros, qui avoit quitté le nom de France pour celui de ſa femme. Les ſieurs du Puiſet, ſes Comtes de Dammartin, du Maine, étoient rangés en ordre, & attendoient le combat à la foule. On y vit

vit le Comte Garſele, amant connu de la Princeſſe Idoine ; le beau Comte Gervais qui revenoit de la Croiſade, & le Comte Hugues, dont les amours étoient auſſi tendres qu'ils avoient été jadis malheureux, & qui virent finir leurs peines avec ce tournois.

On ſait que les Dames n'avoient la permiſſion de ſe montrer en public que dans de pareilles fêtes ; elles ſortirent de leurs châtels, & s'étoient rendues à la cour, où l'aimable Reine les avoit invitées. L'éclat des diamans & celui des différentes couleurs de leurs riches habits relevoient la fête ; des beautés, ſans nombre paroiſſoient ſur le devant des amphithéâtres, & preſque toutes avoient ſur le côté gauche une piece de leur Chevalier, ou

ſur la tête une marque de bon & fidele ſervage,

On vit s'avancer le corps de Ville, précédé de ſes maſſiers, caracollant en file ſur de blanches haquenées, les Echevins vêtus de robes rouges. Les Pairs & les chefs de la juſtice du Roi avoient déjà pris places; les carrefours étoient garnis d'échaffauds, où on faiſoit des *largeſſes* au peuples. Les fanfares ayant ceſſé de ſonner, le Roi fit le ſignal au Connétable qui étoit juge du camp, lequel permit aux deux jeunes filles de qualité nommées pour ouvrir le tournois, d'annoncer en beaux *lais* le combat. Elles étoient, l'une fille du Baron de Vezelais, l'autre du ſire d'Autun, jolies, & dans l'âge où la beauté n'eſt pas encore auſſi belle

qu'elle doit l'être un jour. Vêtues de robes de ſatin blanc, les cheveux épars & la tête couronnée de fleurs, elles s'avancerent au milieu de la lice, devant l'échaffaud royal, & chanterent les couplets du tournois; un Guillaume de Fuſtemberg ſervoit d'Ecuyer à la premiere, & le cadet de Châlons conduiſoit l'autre. Les ménestrels exécuterent leurs ſimphonies; enfin les Damoiſelles ayant pris leurs places à côté de la Reine de France & de la belle Oriane, le Connétable rompit le bâton & le jeta dans le champ. Les barrieres furent fermées, & le Roi d'armes cria *laiſſés-les aller.*

Le Comte Thibaud & le Prince de Suabe ſe préſenterent les pre-

miers; ils promenerent leurs regards sur les amphithéâtres, & parurent éblouis de la beauté du spectacle; en effet ils voyoient sous les pavillons brodés d'or & de soie, des meres, des amantes, des épouses ornées des dons de la beauté, & parées avec la plus grande recherche. Les riches banderoles, les penons chamarrés, les bannieres superbement écussonnées, les livrées, le silence, l'intérêt que les assistans prenoient à la scene qui s'ouvroit, le brillant cortége du Roi, & celui plus brillant encore d'une Reine jeune & belle, en imposerent aux deux combattans. Ils eurent bientôt distingué celles pour lesquelles ils alloient se signaler. Le salut de leur lance & l'élévation du

bouclier les eurent bientôt fait reconnoître,

Thibaud assaillit, par la courtoisie du Prince, qui lui rendit le premier coup de civilité ; au second tems ils s'ébranlerent, & enfin on les vit s'éloigner, prendre élan, se passer, s'allonger & déployer leur habileté à manier leurs fiers destriers, qui déjà couverts de sueur & battant des flancs, mais la tête haute, l'œil ardent, souffloient par les naseaux le feu & le courage. Ils se dressoient sur leurs pieds de derriere, & cédoient si bien au mouvement des Chevaliers, qu'on étoit tenté de croire à la fable du centaure. Ils paroissoient n'être qu'un. Les deux combattans firent preuve d'adresse & d'ardeur ; les

lances ne ſe rompirent point, mais l'écu du Prince Othon fut enlevé avec fineſſe, & ſur ſa poitrine il reçut en même tems un coup de lance qui le fit reculer hors de la ligne tracée dans la lice. Le hérault ayant crié *merci*, les combattans ſe ſéparerent, s'embraſſerent, & furent couverts par les applaudiſſemens d'une multitude qui les ſuivoit.

Raymond, Comte de Toulouſe, parut, ayant en tête le Comte de Maurienne. Plus âgés & plus robuſtes, leur combat eut un autre caractere. Tranquiles ſur leurs deſtriers, ils avoient un à-plomb imperturbable. Les coups de lance retentiſſoient ſur leur écu ſans les ébranler; la maſſe cherchoit en vain une place à découvert, & retom-

boit toujours ſur le bouclier. Négligeant de voltiger & de ſe déſarçonner, ils en vouloient venir corps à corps; les lances furent jettées, & l'épée écourtée brilla dans leurs poings. A moitié courbés ſur leurs deſtriers, ils coururent l'un ſur l'autre en attaquant les courroies & les mailles pour les couper. Le Comte de Maurienne fut plus heureux, & dépouilla par ce moyen ſon adverſaire de toute ſon armure. Le hérault cria *merci*; il fallut ſe ſéparer, mais les Gaſcons qui ſuivoient Raymond, ne virent point cette déconvenue avec plaiſir, & murmurerent. Le Roi, pour appaiſer les François, les Gaſcons, les Savoyards & les Allemands, promit de leur accorder après le tournois, *le combat à la foule*. Cette

promeſſe les contenta, & on vit tous ces gentilshommes de belle & bonne extraction, mais moins connus parce qu'ils n'avoient Baronnies, Comtés ni Fiefs, tirer leurs épées qu'ils appelloient leur *gagne-pain*, ſe promettre victoire & récompenſe de leurs Dames.

Montmorenci & Courtenay, les Comtes du Puiſet & de Dammartin, les Neſle & les d'Eſtaing ſe ſignalerent à l'envi, & ſoutinrent l'honneur du nom François. Nulle part on n'avoit montré autant d'adreſſe & de courage. Neſle fut atteint du bout de la lance au défaut de la cuiraſſe, & jetté à terre; auſſi-tôt un cri de douleur parti de l'amphitéâtre annonça combien ſes jours étoient précieux. Neſle couvert de ſang & de pouſſiere,

s'écria, *ſuis content, ma Dame m'a vu.* (1)

Les deux Reines ayant recueilli les ſuffrages des Princes, du Connétable, des Hérault & des Juges, proclamerent les vainqueurs, ou plutôt elles partagerent les prix, & chaque Prince eut une épée, une écharpe, des gants & des pieces honorables qu'ils reçurent des deux Reines, avec un baiſer. On les reconduiſit au ſon des inſtrumens, parmi les acclamations de la populace juſqu'au Palais du Roi, où une table ſomptueuſe étoit ſervie. A peine arrivés, ils furent ſuivant l'uſage, reçus ſur le perron par

(1) On doit penſer que je me ſuis permis des anachroniſmes, & que je ſuis juſtifié par le motif.

les Dames les plus qualifiées, & en entrant dans la salle, ils furent désarmés par elles. Avons-nous maintenant des fêtes qui puissent être aussi brillantes? C'étoient-là les fêtes nationnales; aujourd'hui les nations n'ont plus de jeux publics, plus de cirques, plus de lices; jadis la noblesse s'exerçoit à des luttes glorieuses, & s'efforçoit de mériter la Chevalerie. O Duguesclin, vous commençâtes ainsi votre renommée! Pourquoi nos héros modernes, (car nous en avons,) n'ont-ils pas été jaloux de faire revivre ces exercices honorables, malgré la défense des Papes, & malgré des désastres qui n'étoient point si communs qu'on l'a dit, car les Rois n'entroient pas toujours en lice, & les dangers

ne menaçoient que la pauvre noblesse & les cadets, qui pour acquérir de la gloire & de la fortune, faisoient des merveilles une fois qu'ils avoient tiré leur *gagne-pain* du fourreau.

Le lendemain, assigné pour le combat à la foule, offroit un spectacle aussi noble, mais moins brillant. On ne vit plus des Ecuyers entourant le destrier du grand Seigneur. De pauvres Chevaliers suivis d'un varlet qui portoit leur lance, leur heaulme, leur écu, & qui tenoit l'étrier quand ils montoient, arriverent un à un, deux à deux, troupe à troupe. Leurs yeux étincelloient d'ardeur, & leurs muscles annonçoient la force. On vit un Chevalier d'honneur, la lance haute, établir l'ordre & les contraindre de

ſe contenir juſqu'au premier ſignal. Ils demanderent les *défis*, ce que le Chevalier d'honneur leur accorda. Ces ſortes de combats donnoient au vainqueur le cheval & les armes du vaincu, & flattoient l'ambition des pauvres Chevaliers qui y trouvoient un moyen de s'enrichir, car le vaincu étoit ſouvent priſonnnier, & ne recouvroit ſa liberté qu'en payant une forte rançon. Les regles des tournois étoient les mêmes que les loix de la guerre, & s'obſervoient à la derniere rigueur. On voyoit quelquefois tel pauvre Chevalier, revenir d'un tournois avec trente ou dix priſonniers.

Le ſignal fut à peine donné, que la fumée des chevaux & la pouſſiere du camp eurent bientôt cou-

vert la lice. On n'entendoit que les cris des combattans, les coups confondus de la mêlée, & le bruit des écus des Chevaliers qui se battoient à quartier, seuls à seuls. Les Gascons se distinguoient dans la foule, & déjà une quantité de Chevaliers renversés, étoient meurtris sous les pieds des chevaux; le Chevalier d'honneur couroit de l'un à l'autre, pour suspendre les massacres & les coups. On ne voyoit que des Chevaliers se retirant du combat avec la dépouille & le cheval des vaincus, couverts de sang & de l'écume de leurs chevaux poudreux.

Trois se firent remarquer sur-tout. Le premier étoit le Comte Garsile que j'ai déja annoncé, qui étoit venu à ce tournois, dont le prix devoit être de la part du pere de

la belle Idoine, la main de ſa fille. Il arrivoit ſouvent que les querelles particulieres ſe renvoyoient à un tournois public, & qu'en outre du prix accordé par le Roi dans la Cour duquel on combattoit, il y avoit des prix ſecrets adjugés aux amans par les parens des Damoiſelles. Tel Chevalier ne recevoit la main de ſon amie, qu'après être revenu vainqueur du tournois ; tel autre rompoit les fers de ſa Dame en faiſant le mari priſonnier. Perſonne en un mot ne ſe préſentoit au combat, à moins qu'il ne fût inſpiré par un double motif, *gloire* & *amour*.

La belle Idoine aimoit le Comte, & ſa tendreſſe n'avoit pu échapper aux regards de la Reine de Suavie, qui enfin la ſurprit dans un ſoli-

taire entretien avec le Comte. Hélas ! Il étoit moins puiſſant, moins grand ſire que le Roi ; ſon amour parut offenſant. Idoine n'ayant pu obéir à ſon pere, fut enfermée dans une tour, où elle pleura pendant trois ans ſon cher & infortuné Comte, qui ne perdit ni ſa tendreſſe, ni l'eſpérance. Il revenoit conſtamment ſonner du cor auſſi près de la priſon qu'il pouvoit en approcher. Elle entendoit ce ſon, & ſe trouvoit conſolée. Ils ne pouvoient ni ſe voir, ni ſe parler ; un drap attaché au bout d'un bâton leur tenoit lieu de truchement. Idoine le plaçoit autour des barreaux de ſa fenêtre, & l'agitoit ; le Comte devinoit, à ce ſeul mouvement, tout ce qu'Idoine vouloit lui dire ; ce foible drapeau blanc por-

toit dans ſon cœur les émotions les plus déchirantes. Que n'y liſoit-il pas? Souvent il ſe flattoit qu'il étoit agité par la joie d'Idoine qui l'entendoit, & il ne ſe trompoit pas. La premiere penſée de la Princeſſe étoit de plaiſir de le ſavoir auprès d'elle; mais que celle qui la ſuivoit devoit être cruelle! L'entendre, ne pas le voir, le deſirer & ne pouvoir en être apperçue, ſentir à ſi peu de diſtance un mur affreux qui coupoit l'eſpace entr'eux! Hélas! Souvent le drapeau reſtoit immobile; c'étoit quand la malheureuſe Idoine ſuccomboit à ſon abattement, & que la force & le courage lui manquoient, c'étoit quand elle pleuroit. Alors l'ame de Garſile qui preſſentoit ce tourment, éprouvoit des peines

cruelles, alors ſes yeux ſe couvroient de larmes, & il reſtoit muet; mais ſon ſilence déſeſpéroit Idoine, qui agitant de nouveau le drapeau, ſembloit lui dire, *n'êtes-vous plus auprès de moi?* — Cette penſée le ranimoit; il ſonnoit avec plus de force, le mouvement du drapeau annoncoit le plaiſir & la reconnoiſſance d'Idoine. Tous les jours, l'un & l'autre recommençoient cette tâche. Pour en concevoir le prix, il faut, ô mes Dames, avoir été retenue dans une tour ou dans une priſon, & y avoir été tourmenté par des ſouvenirs malheureux. Qui peut dédommager un triſte & ſolitaire priſonnier? Des murs épais le ſerrent de près, & interceptent l'eſpace. Il n'a plus qu'un nombre déterminé de pas à imprimer dans

une étroite enceinte, où ſes regrets le déchirent. Il faut auſſi, il faut être ſéparé de ſon amie, par une puiſſance inflexible. Le monde eſt alors un déſert; le ſeul point qu'on veuille occuper, c'eſt la place où eſt retenu tout ce qu'on aime. Hélas! l'univers, ſi petit pour les amans heureux, eſt trop grand pour les infortunés.

Le pere de la Princeſſe parut enfin touché de tant de conſtance, & ayant eu des nouvelles du tournois qui ſe préparoit à la Cour de France, il promit de donner la main de ſa fille à celui qui rapporteroit les armures & les chevaux de trois braves Chevaliers. Idoine & Garſile furent inſtruits de cette réſolution; Quelle joie pour eux, ou plutôt quel ſujet d'allarmes pour

la Princeſſe ! elle lui jeta, la veille du tournois, une des manches de ſa chemiſe, pour la porter le jour du combat. Il ramaſſa cette manche précieuſe, comme un gage de bonheur & de victoire.

Il ſe préſenta au combat avec une ardeur inouie, & choiſit les plus redoutables adverſaires. Ils vendoient cherement la victoire ; le ſang du Comte couloit, & le premier combattant ſe défendoit encore ; ſon dépit redoubloit ſon ardeur & ſon obſtination. Vaincre, avoit été ſon envie, mais en voyant la mort ſi prochaine, & la victoire ſi éloignée de lui, il laiſſoit éclater le plus grand déſeſpoir. Déja les lances & les premieres épées avoient été rompues ; le poignard brilloit dans leurs mains ; attachés l'un à

l'autre, cherchant à s'ébranler, à arrêter leur reſpiration en s'étouffant; ils ſembloient avoir de grandes vengeances à ſatisfaire. L'infortuné Comte ne vouloit que mériter ſon amie. Son adverſaire ne vouloit que vaincre, & ce motif ne devoit pas trouver grace devant le Dieu des combats. Garſile le renverſa enfin, & l'obligea de crier *merci* & de ſe rendre priſonnier. Ce n'étoit point aſſés d'une armure & d'un cheval. Il falloit recommencer le combat; bleſſé, affoibli, couvert de ſang, il falloit mourir ou revenir vainqueur. Le repos ne lui étoit point permis; il courut ſur le ſecond adverſaire, qu'il trouva auſſi terrible & auſſi adroit que le premier. — Veille, ſe diſoit-il, veille, Dieu bon, ſur le pauvre Garſile! Tu connois

la droiture de mon intention, las ! j'ai tant enduré de peines & d'angoiſſes. — Chaque coup qu'il portoit & qu'il recevoit, rallumoit ſa fievre & ſon déſeſpoir. Son ſang couloit de ſix bleſſures; enfin un coup de maſſe heureuſement dirigé, meurtrit le bras droit de ſon adverſaire, qui laiſſa échapper ſon épée, & ſe rendit priſonnier. Garſile le renvoya, en gardant ſon armure & ſon cheval.

Appuyé ſur le pommeau de ſon épée, il faiſoit bander ſes plaies par ſon Ecuyer, en attendant le troiſième combattant. — Je ne veux, lui cria-t-il, attaquer à la lance, je n'ai aſſés de force pour perdre le tems de telle maniere. Sus à l'épée; n'en aurés ni plus ni moins mon cheval & mon armure, ſi vous êtes vainqueur;

& en cas que le ciel me favorise, prendrai votre armure & votre cheval en signe de belle victoire, & vous laisserai la liberté si Dieu vous laisse la vie sauve. — Hélas ! il ne fut point aussi heureux qu'il le souhaitoit; le combat se prolongea par l'adresse de son ennemi qui le voyoit s'épuiser, perdre ses forces & prêt à tomber; il le devina, le serra autant qu'il put, & l'atteignit à plusieurs reprises; son fer se fit jour & pénétra bien avant; mais dans le même tems qu'il croyoit donner la mort, il fut frappé & jeté à terre sans connoissance. Son adversaire tomba du même coup. Les juges du camp s'approchèrent pour adjuger le prix. Le poulx de Garsile battoit encore, celui de son rival ne battoit plus. Garsile fut procla-

mé vainqueur. Ces cris retentirent en vain à ſon oreille; il n'entendoit rien; ſon Ecuyer l'enleva & le fit tranſporter hors de la lice. Ce mouvement lui rendit l'uſage de ſes ſens; il demanda s'il avoit vaincu. — Oui, lui dit-on. — Allés mon cher ami, courés, dit-il à ſon Ecuyer demander au pere de la Princeſſe Idoine, le prix que j'ai tant eu de peines à mériter. Apprenés-lui que je vais mourir, & que ce me ſera conſolation douce de paſſer de vie à trépas avec le nom de mari de la belle Idoine; & s'il me reſte un ſouffle aſſés fort pour revenir à la vie, ce miracle n'eſt poſſible que par la vue de ma tendre & piteuſe amie.

Il avoit à peine ceſſé de parler, qu'il ſurvint un meſſager du pere

de la Princeſſe, chargé de paroles conſolantes. — Ne puis plus mourir, répondit Garſile, car on ne meurt pas de joie. Dites au ſire que je n'ai que mon cœur qui ſoit entier; voyés le reſte, & tel état ne me permet autre choſe que de ſouhaiter prompte guériſon. — La guériſon ne fut prompte; Idoine craignit pour ſes jours, & verſa bien des larmes avant de devenir ſon épouſe.

Gerard, plus joyeux que Garſile, venoit diſputer le prix, non qu'il en eût beſoin pour obtenir la main de ſa douce amie, mais pour ſoutenir le renom de vaillance qu'il s'étoit acquis dans la croiſade, où le déſeſpoir de ne pouvoir poſſéder la pucelle Iſabeau l'avoit conduit; un Vavaſſeur en étoit devenu l'époux,

l'époux, & de ce moment elle avoit prié Gérard de ne lui parler de ſon amour, qu'elle n'écouteroit point ſans crime. Il avoit obéi, & s'étoit croiſé. A ſon retour il voulut donner à la reſpectable Iſabeau de nouvelles preuves de ſa foi; il la trouva dans ſon verger, & l'arrêta comme elle ſe diſpoſoit à s'éloigner: vais partir, lui dit-il, ne viens que vous faire mes triſtes & ſombres adieux. Ah! ne ſavés aimer, belle Iſabeau; belle Iſabeau, ne ſavés aimer. — Elle lui repréſentoit vainement ſon devoir & ſa réputation; il répondoit en verſant des larmes: ne ſavés aimer, belle Iſabeau. Elle ne vit pas couler ſes pleurs ſans émotion. — Si je vous écoutois plus longuement, ferois injure au Vavaſſeur; je vais vous quit-

tor, un moment de plus ſeroit trop tard. — Belle Iſabeau, ne ſavés aimer. — Ce refrain, prononcé avec un accent qui portoit juſques au fond de l'ame la douleur & le trouble, produiſit un effet inattendu ſur le cœur d'Iſabeau, qui ſoupira. Gérard entendit ce ſoupir, prit la main d'Iſabeau qu'il ne quitta plus, & qu'elle ne redemandoit plus. Il ne parloit point de reſter, il ne parloit que de ſes adieux; Iſabeau, qui eût été effarouchée de ſes proteſtations, écoutoit ces adieux tels tendres qu'ils fuſſent. Il prit ſur ſa joue humide de larmes, un de ces baiſers de départ qui ſont ſans conſéquence, & qui ont une autre empreinte que ceux de l'arrivée, & ceux du ſéjour; mais Iſabeau laiſſa prendre pluſieurs baiſers,

qui avoient la douceur de tous les baiſers enſemble. Le Vavaſſeur voyoit de ſa fenêtre, une ſcene auſſi intéreſſante; il tomba dans un tel excès de colere qu'il en devint malade, & que cette maladie le conduiſit au tombeau. Il emporta avec lui le ſecret de ſa mort, ne voulant pas donner à ſa moitié qu'il croyoit infidelle, la ſatisfaction de croire qu'il mouroit de jalouſie & d'amour. Il la mépriſoit trop pour lui laiſſer cette penſée. Gérard avoit auſſi tôt épouſé Iſabeau, & étoit venu combattre pour lui plaire & pour mettre à ſes pieds le prix de la victoire. On voit peu de maris guidés comme lui par le deſir d'être agréables à leurs femmes.

Le Comte Hugues avoit des titres moins brillans en amour, car

il n'avoit pas eu de grands obſtacles à ſurmonter. Aimer, être aimé, c'eſt une ſi douce ſituation, quand on trouve des volontés prêtes à céder aux nôtres ! Le Duc Henri de Baviere, Seigneur Suzerain d'Archambauld pere de la jeune Béatrix, avoit demandé la main de la fille à ſon vaſſal. Cette demande, qui avoit été tenue à honneur, jeta le déſeſpoir dans l'ame de Béatrix qui ſe croyoit déjà mere. — Non, fallût-il mourir, ſe diſoit-elle, oncques Chevalier, tant puiſſant ſoit-il, n'aura ma main que le Comte Hugues. — Elle fit part de ſa douleur à un vieux Ecuyer, depuis longues années attaché à la maiſon d'Archambauld, qui dépêcha auſſi-tôt un meſſager auprès du Comte Hugues, avec charge de

lui dire de la part de Béatrix, qu'il étoit attendu le soir dans le verger, sous le pommier où ils avoient cueilli des pommes si douces.

Le Comte devint furieux à cette nouvelle, fit harnacher son destrier, & se prépara à galoper sur la route. Béatrix l'attendoit en effet dans le verger. Du plus loin qu'il l'apperçut, il mit pied à terre, laissa son cheval en garde à son Ecuyer, & courut vers elle. Un mouvement la fit voler dans ses bras, & là, fondant en larmes, & couverte des tendres caresses de son ami, elle le conjura de la sauver de la colere de son pere; elle fit cette priere en regardant le pommier, pour lui rappeller combien les pommes qu'il avoit cueillies coûtoient des regrets à Béatrix,

Hugues lui promit une foi conſtante, la conduiſit à la porte du verger, monta à cheval, & la fit placer en croupe. Il l'enleva de cette maniere, & la conduiſit dans ſa terre, où il lui donna ſa main devant les ſaints autels.

Le Duc Henri menaça Archambauld de toute ſon inimitié; mais il s'excuſa en prouvant que ſa fille l'avoit trompé, & en lui promettant de lui pardonner le plus tard qu'il pourroit. Le Duc parut ſatisfait de cette promeſſe, & ſe retira. Archambauld tint parole, & quelques inſtances que Béatrix fit, il refuſa de la voir & de l'entendre. — Las! diſoit-elle à ſa mere qui n'avoit ceſſé de lui montrer des entrailles maternelles; las! c'eſt poiſon de tenir dans ſes bras un époux dédaigné par ſon pere.

N'y a volupté dans le ſaint mariage que quand la main paternelle a béni la fille & le gendre ; las ! ne vois jamais mon pere, ſens à chaque inſtant que mon époux n'eſt l'unique point de ma joie. Ma mere & mon pere ſont mes deux biens, ſans leſquels ne puis ſentir que moitié de bonheur. O ma bonne mere, baillés-moi telle ſatisfaction.

Le tournois mit un terme à ſes inquiétudes ; le Duc Henri fit dire à Archambauld de promettre le pardon à Béatrix, pourvu que le Comte Hugues en revînt victorieux. Cette promeſſe combla de joie le Comte, qui ſe repaiſſoit d'avance du bonheur de vaincre. Le Duc ſe préſenta au combat à la foule la viſiere fermée, ſans aucune marque qui pût le faire reconnoître, faiſant

appeler à haute voix le Comte Hugues.

Ce Chevalier étoit déjà aux prises avec un des combattans, & répondit qu'il acceptoit le défi, pour l'exécuter après qu'il auroit mis fin à l'attaque qu'il soutenoit. Son adversaire, par un excès de courtoisie, lui dit : Je ne cherchois que la gloire de mériter un prix, trouverai ici maintes occasions pour me dédommager de celle que j'aurois eue, si j'avois, par fortune, eu le bonheur de vous battre ; mais n'ai grief ni rancune contre vous : allés devers ce Chevalier qui est votre ennemi, & qui déjà a tiré l'épée du fourreau ; conservés toutes vos forces pour le pousser de belle maniere. — Va, Chevalier, comme le dites —. Là-dessus ils leverent

l'un & l'autre leur viſiere, & s'embraſſerent; Hugues reconnut Mailli, & lui dit : Tels ſont les Chevaliers François, que bien reconnois leur caractere! Généroſité & honneur, voilà ſur toutes choſes la deviſe qui eſt écrite à jamais dans leur cœur —.

Il ſe tourna vers ſon ennemi, & lui cria : Qui que tu ſois, vends ta vie, car vendrai la mienne à plus haut prix —. Le Duc Henri mit auſſitôt pied à terre, & l'aſſaillit avec ſon épée & ſon poignard. Sa féroce jalouſie doubloit ſes forces, & les cris de rage qui lui échappoient annonçoient ſa barbare intention. — Puiſqu'il ne faut ici que vaincre ou mourir, diſoit le Comte Hugues, n'eſt beſoin de garder nos cottes & nos écus —. Le Duc ne

répondit rien, & frappoit à outrance ; Hugues à ſon tour, piqué de rage & de mépris, fondit ſur lui, & rompit ſans ceſſe la meſure, en même tems qu'il preſſoit toujours. L'œil avoit peine à ſuivre les mouvemens de ſon bras ; le Duc non moins adroit, ni moins ferme, l'attaquoit ſans relâche. Leur ſang découloit, & on voyoit déjà que l'un des deux étoit bleſſé de maniere à ne pouvoir pas prolonger le combat ; ce fut en effet le Duc qui reçut un dernier coup, & tomba. Comme il avoit demandé le ſecret, Hugues permit à l'Ecuyer d'emporter le corps de ſon Maître ; ce ſerviteur lui remit un billet, par lequel Archambauld étoit ſommé de tenir ſa promeſſe à Hugues. Ce billet réconcilia le Comte avec ſon

ennemi, qu'il eût embraſſé ſi l'Ecuyer ne l'avoit ramené.

Ainſi finirent le tournois & le combat à la foule. Les vainqueurs reçurent le prix des mains des deux Reines, & de celles d'un aimable enfant, héritier du trône de ſon pere. Jamais Prince n'a obtenu, durant un regne glorieux, des applaudiſſemens auſſi vifs que ce royal héritier ; il eſt vrai que les François ne reſſemblent point aux autres Nations. Ailleurs, on attend des preuves pour aimer & chanter leurs Princes : ici, un peuple aimable & aimant croit voir dans l'enfant qui régnera un jour, le germe des plus heureuſes qualités, & il applaudit, par anticipation, à des vertus qu'il deſire voir ſur le trône, & qu'il eſpere y voir monter.

L'eſtime eſt trop peu pour lui ; il veut aimer ſon Roi ; & quand il étouffe ce ſentiment ſi naturel, il faut croire que le Souverain a deux fois tort. Mais ne croyés point qu'il haïſſe ; il ſe tait ; ſon ſilence n'eſt que l'expreſſion d'une douleur qui va bientôt ſe calmer : il attend l'occaſion, non de motiver ſon opinion, mais de revenir à ſon amour. Il guette dans ſon Souverain, non une ſuite de ſages projets, mais un ſeul mouvement de bonté, qui ſeul réconcilie le Peuple avec le Monarque. Amadis fut enchanté des louanges qu'on prodiguoit à un enfant. — Il ſait, diſoit le Roi, comment on peut gagner bonne amitié de ſes ſujets, qu'il faſſe tant qu'il n'entende oncques que beaux cris de louange ; la tâche n'eſt diffi-

cile : il ſuffit d'avoir un bon cœur —. Amadis prit congé de cette Cour magnifique & galante, dans laquelle il avoit vu ſe multiplier les preuves de courage, de généroſité & de courtoiſie. La Reine Oriane fut flattée de l'empreſſement que les Chevaliers lui avoient témoigné ; & ſi elle n'eût été entierement attachée à Amadis, elle eût regreté de ne pas régner ſur une Nobleſſe en qui l'obéiſſance & le devoir prenoient un caractere de galanterie, d'amabilité, & ne paroiſſoit être que l'effet d'un empreſſement enjoué & naturel.

Les malheurs d'Amadis commencerent auſſitôt qu'il eut outrepaſſé les limites de France. Il ſe ſentit de nouveau ſous la puiſſance d'une Fée malfaiſante, & il comprit

que Mélye avoit laiſſé des héritiers de ſa haine. Arrivés ſur le rivage de la mer, ils découvrirent, dans le lointain, une île qui étoit verte, & dont la conquête étoit facile. Un Géant reſté ſur le rivage invitoit Amadis & ſa ſuite d'entrer dans un navire orné de banderoles & doré, dans lequel étoient des Muſiciens. C'eſt, lui diſoit-il, pour le grand Amadis que cette victoire eſt réſervée, n'eſt beſoin d'armes ni de ſoldats; quelques Chevaliers ſuffiront, car l'épée d'Amadis vaut une armée —. La flatterie produiſit ſon effet; d'ailleurs, Liſvart qui couroit les aventures, pouvoit être deſcendu dans cette île; elle n'étoit pas non plus éloignée de la Grande-Bretagne, où Amadis ſe rendoit. Il entra dans le navire avec Oriane,

& les Chevaliers qui l'accompagnerent. La traverſée ne fut pas longue. Un vent doux les pouſſa ſur un ſable docile qui bordoit l'île. Des jeunes filles vêtues de blanc, avec des inſtrumens, l'entourerent ſur le port, & le ſuivirent juſqu'au palais qui lui étoit préparé, & où on ſervit un dîner pour lui & pour tous les Chevaliers, pendant lequel les filles chanterent pluſieurs Romances, entr'autres celle d'Amadis ſur la roche pauvre. A ce ſouvenir, des larmes roulerent dans les yeux d'Amadis & d'Oriane ; ils ſe regarderent, & les morceaux tomberent de leurs bouches, leur cœur étoit oppreſſé. Ils reſterent dans cette ſituation pénible pendant quelques inſtans ; mais le ſentiment de leur bonheur préſent vint effacer ces

ſouvenirs de peine : Oriane ſourit à Amadis, qui imprima un baiſer ſur la main de la Reine.

Après le dîner, on offrit à Amadis le ſpectacle d'un ballet bien ordonné, qui figura exactement toutes les parties d'un grand tournois; mais Amadis ne voyoit point le Souverain ni la Souveraine de l'île. — A quel maître obéiſſés-vous donc? — Au meilleur, lui répondit-on. — En quoi remarqués-vous ſa bonté? — Il ne nous ordonne rien; nous exécutons de notre gré, & avons le bonheur de ne ſentir que le beſoin de bien faire. — Le haſard vous gouverne donc? — Il n'y a pas de haſard là où ſe rencontrent bons ſujets, amour de l'ordre & deſir de vivre en paix. — Vous êtes doncques tous des Rois? —

Nenni, nous ſerions trop à plaindre: un ſeul ſuffit ; pour vous le dire au vrai, le trône eſt vacant ; & ſi en êtes dignes, y monterés ; beſoin eſt de remplir les épreuves, qui ne ſont difficiles. Voyés cette montagne, ſuffit d'atteindre au ſommet ſans s'arrêter, ſans reprendre haleine & ſans dévoyer, les yeux couverts d'un bandeau. La ſeconde épreuve eſt choſe encore plus aiſée, faut avoir donné marques certaines de bonté & de ſapience. La troiſieme & derniere n'eſt périlleuſe, mais épineuſe ; faut rendre à une corde nouée, toute ſa longueur, en la dénouant. — En veux faire l'entrepriſe, répondit-Amadis —. Le jour des épreuves fut fixé au lendemain, au ſoleil levant.

Du pied de la montagne juſques

au ſommet, on vit le peuple former une eſpece de muraille en attendant Amadis, qui permit qu'on lui bandât les yeux, & qui s'avança. La montagne étoit eſcarpée & haute, Amadis n'en fut pas rebuté : il ménagea ſa courſe dont il avoit meſuré la durée, & marcha d'un pas égal & ſoutenu, ſans dévoyer & ſans témoigner la moindre crainte. Une voie qui mene à un trône, c'eſt le chemin de l'honneur dans lequel il faut marcher droit. Amadis ne ralentit point ſes pas, monta, monta, & enfin arriva au ſommet ; des Géants l'attendoient avec leurs lances en arrêt ; il déchira ſon bandeau, & ſe mettant en défenſe, les repouſſa avec ſon épée. Inſulté par leurs menaces, il dédaigna de les punir ; & dans cette ſeule action,

il fut ſatisfaire à la ſeconde épreuve en pardonnant, ce qui marquoit ſa bonté, & en devinant qu'il eût été imprudent de punir, ce qui annonçoit ſa *ſapience*. Il ne reſtoit plus que la longue corde à dénouer; Amadis n'en fut pas embarraſſé. Tant de nœuds arrêtent les volontés d'un Monarque! Celui là ne mérite de régner, qui ne ſait en venir à bout. Trancher le nœud eſt choſe haſardeuſe, prudence convient mieux, & réuſſit davantage aux Souverains. L'un après l'autre, Amadis dénouoit chaque nœud, ſans trouver l'entrepriſe trop longue, & ſans ſouhaiter le repos. Un Monarque ne doit ſe repoſer que quand il a rempli ſa longue tâche.

Mais une perfidie devoit expoſer Amadis au plus grand des

périls. Le ſommet de la montagne ſur laquelle il étoit aſſis avec Oriane & ſes Chevaliers, s'affaiſſa ; un grand trou s'ouvrit à la place où le trône devoit s'élever, & il fut précipité lui, Oriane & ſes compagnons, dans une caverne obſcure, d'où ils ne devoient revenir que par l'effet d'un enchantement inoui. On a vu de quelle puiſſance cette révolution merveilleuſe dépendoit. Les proueſſes de Gradafilée & ſes glorieux combats opérerent le ſalut d'Amadis, & celui de Liſvart, qui étoit accouru dans l'île des Serpens.

Pendant qu'une méchante Fée, niece de la défunte Mélye, inſultoit aux Chevaliers captifs, Liſvart abordoit dans l'île des Serpens. Il ſuivoit un ſentier percé dans un

taillis qui le conduiſit dans une plaine, au milieu de laquelle étoit un château entouré de larges foſſés remplis d'eau, où on ne pouvoit arriver que par une chauſſée large d'abord, & très-étroite au bout. Une Demoiſelle ſortit en s'arrachant les cheveux & jetant des cris. — Vengés-moi, Sire Chevalier, dit-elle, vengés-moi d'un traître qui eſt dedans, lequel m'a forcée & déshonorée. — Si vous voulés retourner, dit Liſvart, & me le montrer, ferai pour vous tout ce qui ſera poſſible. — Y allât-il de ma vie, n'y retournerois; il eſt le ſeul qui porte les armes, & ſe montrera bientôt à vous. — Attendés-moi doncques ici. — Nenni; car ſi fortune vous étoit contraire, pourrois me ſauver en me tenant à

l'entrée de la forêt. — Comme il vous plaira.

Le Chevalier Solitaire s'avança, & vit paroître au dessus de la porte une vieille qui lui demanda qui il cherchoit. — Celui qui indignement a déshonoré une Damoiselle. — Entrés, la porte est ouverte. — M'assurés-vous qu'il n'y aura perfidie? Combattra-t-on suivant les loix de la Chevalerie? — Venés, n'aurés à combattre que celui que vous cherchés —. Lisvart entra sans aucune défiance; mais à peine il avoit passé le pont, qu'il tomba dans une cave profonde où il fut enfermé. Le jour ne pénétroit point dans cette voûte épaisse, & il ne recevoit un peu de clarté que de la lueur du pommeau de son épée, qui étoit d'une grosse escarboucle.

A la voûte étoient ſuſpendus des oſſemens & des armures. Une porte de fer, garnie de gros cadenats, ſervoit d'iſſue à cette priſon ſouterraine. Une fenêtre grillée s'ouvroit au milieu de la porte, par le moyen de laquelle la vieille lui dit : Chevalier, rendés-vous mon priſonnier, & m'apprenés votre nom. — Dame, avés uſé envers moi d'une trop grande perfidie, ne vous donnerai ma parôle, & ſaurés encore moins qui je ſuis. — Adoncques mourés de la mort la plus cruelle. — Mourrai ſi le ciel le veult, & ſi ne puis l'empêcher —.

La vieille referma la fenêtre ; le Chevalier Solitaire entra dans une colere ſi grande, que la rage doublant ſes forces, il força la porte de fer, & parvint ſous une autre

voûte où il entendit un ſifflement ſi étrange, qu'il en fut épouvanté. Ce bruit reſſembloit au frottement d'écailles & de coquilles qui ſe heurtent avec force : c'étoit un ſerpent énorme dont la tête étoit auſſi groſſe que celle d'un bœuf, dont les oreilles étoient longues & larges, & qui grinçoit des dents. Le ſerpent commença à s'étendre & à ſe couler vers Liſvart, qui, conſidérant le péril où il ſe trouvoit, prit ſon épée, & lui en donna un ſi grand coup, qu'il lui jeta l'oreille par terre. Le ſerpent s'élança ſur lui, la gueule ouverte, le ſaiſit entre ſes dents, & l'auroit mis en pieces s'il n'eût enfoncé l'épée dans ſon oreille. Le ſerpent ſe débattit impétueuſement, briſoit avec ſa queue les pierres de la caverne. Les

écailles

écailles jailliſſoient avec tant de roideur, qu'on les eût priſes pour des fleches lancées par les plus forts arbalêtriers.

Liſvart s'étoit fait un bouclier de la porte, derriere laquelle il ſe retranchoit. Le ſerpent frappoit ſur tous les harnois des Chevaliers qu'il avoit égorgés, & qu'on avoit ſuſpendus à la voûte; & plus il ſe débattoit, & plus il enfonçoit l'épée dans ſon cerveau. Enfin il tomba mort. Liſvart prit ſon épée à deux mains, & lui mettant le pied contre la tête, fit tant qu'il l'en retira. Il apperçut alors un petit eſcalier taillé dans le roc, fermé par une porte de fer qu'il briſa. Parvenu dans la cour du château, il trouva la vieille & deux Géants, qui furent effrayés en

voyant le Chevalier ſi près d'eux, l'épée au poing & enſanglanté. — Pardieu, dit-il à la Damoiſelle qui l'avoit attiré dans le piege, ne trahirés jamais Chevalier qu'il ne vous en ſouvienne —. Elle ſe ſauva dans une longue galerie, où il fut arrêté par des valets qui, à coups de haches & de leviers, s'oppoſerent à ſon paſſage. Il affronta tous les coups, ſe jeta au milieu d'eux, les renverſa, & pénétra dans une ſalle où il trouva un grand Chevalier armé de toutes pieces. C'étoit le fils de la vieille. Ils ſe chargerent avec la plus grande furie ; mais le Chevalier ſuccomba. Le reſte de ſes gens effrayé demanda pardon à Liſvart, & promit de le ſervir en tout ce qu'il leur commanderoit. Il demandoit les clefs

des prisons pour rendre la liberté aux Chevaliers qu'on avoit trompés par le même artifice. La vieille niece de Mélye ne pouvant soutenir le spectacle du cadavre de son fils, se perça le sein & mourut en l'embrassant. Sa mort détruisit tous les enchantemens de l'île aux Serpens, & la laissa sans Souverain.

Liffart prit un Chevalier de porter la tête du Serpent, & d'offrir de la part du Chevalier Solitaire, la Souveraineté à l'Empereur de Trébisonde, à condition que nulle autre que la Princesse Onolorie, & le fils qu'elle auroit choisi pour son époux, y regneroient, & qu'un obélisque seroit élevé dans un carrefour, en mémoire du plus loyal des amans. — Je n'en connois, se disoit-il, de plus mal-

heureux, ni de plus fidele que moi. Nul autre ne méritera autant l'honneur de placer son nom sur l'obéliſque des loyaux amans. — Et élevant auſſi-tôt la voix : — Sire, dit-il, verrés la Princeſſe Onolorie, lui dirés qu'avés vu le Chevalier Solitaire, & que ne l'avés vu ni content, ni digne d'envie. Allés. — Le Chevalier s'embarqua, & dirigea ſa route vers Trébiſonde où il arriva. L'Empereur Eſplandian qui s'y trouvoit, ne douta point que ſon fils ne fût le même perſonnage que le Chevalier Solitaire. La Fée Alquiſe montra à tous les Chevaliers la tête du monſtre, afin que la renommée du Chevalier Solitaire s'accrût & flattât le cœur d'Onolorie.

Cette Princeſſe conſumée d'en-

nuis, de regrets & d'amour, ſe plut à croire que tel préſent lui venoit de Liſvart. — Ah! Non, ſe diſoit-elle tout bas; un trône, un empire ne ſauroient avoir rien de beau à mes regards, ſi Liſvart ne s'y vient aſſeoir auprès de moi. Je lui cede l'empire du monde, pourvu que je puiſſe retenir l'empire de ſon cœur. — Mais à tant d'amour, elle réuniſſoit encore plus de jalouſie. Sans accuſer, ſans ſe plaindre, elle produiſoit le même effet, car Liſvart erroit de contrées en contrées, cherchant des conſolations qui le fuyoient. Onolorie l'abandonnoit à ſon inquiétude, plutôt que de le rappeler. Cent fois le jour elle le deſiroit; vingt fois elle auroit voulu le trouver ſous ſes regards humides de larmes, & jamais

elle n'avoit la penſée de lui envoyer un meſſager. C'eſt au haſard qu'elle remettoit ſa deſtinée, & duquel elle attendoit une rencontre deſirée; mais l'amour qui ſouvent eſt un enfant du haſard, oublie bientôt celui à qui il doit l'exiſtence, pour ſuivre une marche plus certaine & plus conſtante; c'eſt du moment que ſon choix eſt prononcé, une ombre qui ſuit le corps, & quelques déplacemens que cet objet aimé puiſſe éprouver, il trace toujours un ſillon qui annonce ſa préſence. Je ſais qu'il eſt des femmes qu'on doit deviner, qui gardent le ſilence, & ne s'expliquent ſur des torts imaginaires ou réels, que quand il eſt trop tard, dont l'ame a beſoin d'être tirée de ſa mélancolie, & qui ne ſavent montrer que

la moitié de leur joie & la moitié de leurs penſées.

Tous les Chevaliers honoroient le Chevalier Solitaire ; il n'en étoit pas un qui ne ſe répandît en louanges ; La Princeſſe Gricilerie, malgré ſa préoceupation en faveur de Périon, admiroit les hauts faits du Chevalier. Onolorie ſeule ne diſoit rien, ne prononçoit point ſon nom, & ne paroiſſoit s'y intéreſſer que par l'attention qu'elle mettoit à écouter ce qu'on diſoit de lui ; mais ceux qui auroient eu une entiere connoiſſance de ſa ſituation, & qui l'auroient obſervée, auroient jugé de l'effet que les louanges du Chevalier produiſoient dans ſon cœur, qu'on auroit pu comparer à une éponge ſur laquelle une goutte d'eau ſemble s'effacer, mais qui,

goutte à goutte, s'emplit, & couvre insensiblement un plus grand espace. Le cœur d'Onolorie éprouvoit la même gradation, & s'élevoit de maniere à lui ôter jusqu'à l'usage de la respiration ; elle eût fait pitié à ceux qui l'auroient bien connue ; elle piquoit cependant sa sœur par son peu de démonstrations. On plaignoit Lisvart d'aimer une Princesse qui donnoit d'aussi foibles témoignages, & qui le rendoit malheureux par une jalousie hasardée. O ! Je suis bien éloigné de la blâmer ; du moins elle se gardoit toute entiere ; nulle dissipation, un attachement sans bornes ; ce cœur étoit toujours là. Eh ! Quel Chevalier peut se dire en pensant à sa Dame, *ce cœur est là*. Il en est ; mais le nombre n'est pas

auſſi grand que je le ſouhaiterois.

Urgiel venoit d'arriver à la Cour de Trébiſonde où Gradafilée l'avoit envoyé, pour s'informer ſi Liſvart n'y étoit point retourné, & devoit la rejoindre auſſitôt dans l'île Verte; Gradafilée lui avoit recommandé d'y paroître couvert, & de ne point ſe faire connoître. Il s'annonça ſous le nom du Chevalier au *Beau-Fleuron*. A ce nom, toutes les Dames de la Cour de Trébiſonde témoignerent beaucoup de curioſité, & mirent dans leur parure une recherche qui décela l'intention ſecrete de toucher ce *Beau-Fleuron*. Gricilerie fut auſſi curieuſe que les autres Dames; mais Onolorie parut indifférente à la belle renommée du Chevalier inconnu. Elle crut un moment qu'il pourroit

cacher, ſous un nouveau traveſtiſſement, le Chevalier Solitaire. Elle appela Bridelnie, & lui dit : — Ma bonne Bridelnie, j'ai en penſée que ce Chevalier au Beau-Fleuron qui ne veult quitter ſon armure & ſe découvrir à nous, eſt le même que le Chevalier Solitaire ; ſi c'étoit lui, ne lui pardonnerois ſon traveſtiſſement, & le condamnerois à maintes années de ſouffrances. — L'avés déjà trop rendu malheureux par ſoupçons légers, ne recherchés vérité, puiſque ne voulés que lui faire peines plus grandes. — Nenni, veulx que me tiriez de mortelle incertitude ; vous en prie, & me rendrés ſervice dont aurai bonne reconnoiſſance. — Si j'ai le malheur de deviner ſon ſecret, vous jure de ne vous en parler. — Que vous me tourmentés !

ſi ſentiés tout ce que le mien cœur éprouve, auriés pitié de moi; allés, & ne perdés ni tems, ni pas..... Eh quoi, ſe diſoit-elle toute ſeule, ſeriés ici, & auriés pris pour y venir un maſque décevant! Telle grande que ſoit votre appréhenſion, deviés venir à moi ſans déguiſement, ſans menſonge. Un bon ami qui n'a belle nudité de vérité ſur ſa main, ſur ſon front & ſur ſes levres, n'eſt un Sire bien aimant. Adoncques qu'auriés redouté? vous ſavés que vous êtes aimé; telle connoiſſance ſuffit pour eſpérer amour & merci. Ingrat! auriés été baigné de mes larmes avant qu'euſſiés tout dit pour vous excuſer. Je ne vous aurois répondu, mais aurois pleuré. Vous aurois peut-être pouſſé avec ma main, mais aurois pleuré. Au-

riés retenu mon bras, & aurois pleuré. N'auriés douté de votre pardon, en me voyant pleurer. N'avés été desireux de me procurer cette félicité; courés le monde en vous désespérant, plutôt que de penser à ma peine; vous avés pris au mot une lettre que jalousie m'a fait écrire, courés encore, courés toujours. Ah! quand on aime tant, il n'y a desir ou colere qui vaille, la force manque pour entreprendre courses lointaines; un mieux aimant seroit revenu long-tems y a —.

Gricilerie, à son tour, avoit fait appeler Bridelnie. — Mon amie, avés remarqué ce Chevalier au *Beau-Fleuron*; je n'en ai rencontré jusques à hui, de tant belle maniere; rien ne lui défaut en perfection & en courage; suis sûre

que Périon & lui ne font qu'un. L'ai obſervé de toute mon ame, ai ſuivi ſon allure & les mouvemens de ſa tête, je n'en puis douter, c'eſt Périon. L'ai ouï conter gentils propos à Dames de la Cour, c'eſt Périon. Nul Chevalier ne dit & ne fait choſes tant gracieuſes. — Bridelnie ſe dit tout bas : Adoncques ce n'eſt Liſvart ; Dame Onolorie n'aurés ſujet d'être inquiete, car Liſvart ne met ſon tems à galanterie. — Epiés ce Chevalier, continua Gricilerie, & m'apprenés ſi ce n'eſt lui. — Si le Sire Périon ſe cachoit ſous ce nom, lui en porteriés rancune & voire haine. — Vous vous trompés, en rirois tout bas, & le punirois par ſemblant de l'aimer ſous ce nouveau perſonnage. — Vous dirai vérité à vous ; mais

n'en ai tant promis à la Princeſſe Onolorie : vais me mettre en quête. — Grand merci.

Bridelnie, comme on l'a vu au commencement de ce Roman, avoit un talent ſûr pour en venir à un point inconteſtable de conviction. Elle acoſta le Chevalier au Beau-Fleuron, auquel elle fit des agaceries fines & obligeantes. Urgiel, dont le cœur étoit reſté vuide depuis la perfidie de la Fée, & qui n'éprouvoit pour Gradafilée qu'une bonne amitié, ſentoit mieux que tout autre l'influence puiſſante que le bel âge a ſur notre ame & ſur nos ſens. Il avoit aimé ; & dans ce premier attachement, ſon ame avoit paſſé par toutes les ſituations où une ame aimante puiſſe aller. Il en eſt de ſi douces,

qu'il eſt impoſſible d'en perdre le ſouvenir, & de ne pas deſirer d'y retrouver quelquefois ſon ame. Bridelnie fit luire un de ces rayons d'eſpoir qui ne manquent jamais de produire un effet, qui promettent tout, & qui menent à tout. Ce moyen ingénieux de la plus aimable coquetterie ne compromet point celle qui n'a preſque point parlé, & qu'un ſeul, celui à qui tout eſt promis, a pu deviner. C'étoit dans un jardin que Bridelnie avoit ſi bien commencé ; elle ne quittoit plus l'allée dans laquelle elle ſe trouvoit, & qui, dans ſa pente, aboutiſſoit dans un pavillon entouré d'eau ; elle ſeule en avoit la clef ; mais une planche foible ſervoit de pont. Urgiel paſſa le premier, & ouvrit la porte ; Bridelnie avoit

déjà meſuré ſa chûte. Son pied, gauchement poſé, gliſſa, elle jeta un cri charmant, & tomba dans l'eau; ſes bras ſe débattoient, & ſes jambes, en s'alongeant, la ſoutenoient ſur la ſurface. Elle rioit. Urgiel, en la retirant, lui dit: — Commandés aux élémens, comme ſur les Chevaliers; n'y a grace qui ne ſe rencontre dans tout ce que vous faites: étiés belle & gracieuſe dans l'eau, votre gentil viſage n'a ceſſé de ſourire. — Ne ſais, mais avois preſſentiment que ce n'étoit le plus grand des dangers que j'aie à courir dans cette journée —.

Bridelnie étoit mouillée; heureuſement que dans le pavillon, il y avoit des armoires remplies de linge & de robes. Urgiel alluma auſſitôt un bois de roſe qui étoit

dans la cheminée, & qui répandit une odeur agréable. Bridelnie commanda au Chevalier de s'éloigner; mais la forme ronde du pavillon, qui étoit très-étroit, & le reflet des glaces, ne lui laiſſerent rien perdre. Quelques précautions qu'elle feignît de prendre, ſon mouchoir ſe dérangeoit, & Urgiel qui reſpiroit le parfum de la roſe, ne put s'empêcher d'en appercevoir le bouton, & d'annoncer le deſir de le toucher. Jamais ſes ſens n'avoient été tant émus, tant pouſſés avec une avidité ſi charmante. Ce bouton, qui tenoit à une tige obéiſſante, le rendit enfin maître d'une fleur qui tomba non ſous ſes pas, non loin de lui, mais qu'il ramaſſa pluſieurs fois, qu'il rapprocha de ſon ſein, & ſur laquelle

il recevoit une chaleur toujours nouvelle. Bridelnie attentive, cherchoit dans ſes ſouvenirs l'image de Périon, & ne le retrouvoit point. Le Chevalier au *Beau Fleuron* ne lui reſſembloit en aucune maniere. Les expreſſions étoient différentes, ainſi que le ſentiment. Ce *beau fleuron*, que Périon n'avoit pas, imprimoit un autre caractere à la ſcene enchantée qui ſe paſſoit & ſe renouveloit. O Chevalier au *Beau-Fleuron*, dit-elle, vous avés mis tems & occaſion à profit; m'avés réduite, & n'en paroiſſés marri! Ne puis-je voir de vous ce que cachés avec tant de ſoin, votre beau viſage, & ſi vous avés ſujet de ne vous faire connoître, je vous promets diſcrétion éternelle; mais que vous eſt-il advenu? Votre *beau fleuron* ſe

flétrit, les plumes ſe replient, & votre panache n'a plus ſa fraîcheur. — Je ne crois avoir fait grande faute, ni action de honte ; mais celle qui m'a baillé mon beau fleuron m'a annoncé tel malheur, toutefois que me dévoyerois du droit chemin. Vous êtes belle, aimable, occaſion l'a voulu, & je ne crains que, dans cette rencontre, je ſoie dans la néceſſité de perdre mon beau fleuron. Quant à mon nom, je n'en veulx plus avoir d'autre que celui du Chevalier au Beau-Fleuron. Pour ce qui eſt de mon viſage, c'eſt juſtice que je vous le montre, en me promettant de n'en parler. Vous dois au moins telle récompenſe de fraîche roſe d'amour que j'ai cueillie en ce pavillon —.

Il quitta ſon caſque, & montra

à Bridelnie un visage de jeunesse & les traits de la candeur animés de la premiere seve d'amour ; il tomba à ses pieds, en lui disant : Vous me voyés maintenant, recevés bons témoignages de durable reconnoissance —. Bridelnie vit que ce n'étoit ni Périon, ni Lisvart ; & satisfaite de s'être acquittée en tous les points de sa mission, elle baissa les yeux, pour avoir ce maintien de circonstance qui peint à merveille & l'émotion & l'embarras, & qui sied, ne fût-il qu'un maintien d'emprunt. — Je ne reviendrai seule avec vous à ce pavillon, dit-elle, ma chûte dans l'eau vous a servi, & avés profité d'une chûte dont crains de garder un long souvenir. — Ah ! conservés-le tant précieusement que je vais conserver le vôtre ! Vous

retrouverai, car ne croyés que autre que vous, durant le séjour que je dois faire en cette Cour, puisse me voir à ses genoux —. Il jeta les yeux sur son fleuron, qui avoit repris sa beauté. — Regardés, dit-il, *mon beau fleuron*, je savois bien qu'auprès de vous il n'y avoit danger pour un Chevalier —. Bridelmie sourit, & lut dans ses yeux qu'il étoit prêt à compromettre une seconde fois l'éclat de son beau fleuron. Qu'eût-elle fait? qu'auroit-elle pu dire? Elle se tut, & contempla en silence le Chevalier, qui ne fut pas plus discret qu'il ne devoit l'être; la nuit étoit avancée, ils quitterent le pavillon, dont le Chevalier garda une clef. —Y viendrai demain rêver à la même heure, y viendrai revoir un tant beau séjour. — Vous me la

rendrés quand vous ſerés ſur le point de partir. Mais, qui vous amene ici? — Le deſir de rencontrer le Chevalier Solitaire. — Le connoiſſés donc? — Si je le connois! je lui dois la vie, mes yeux, ma langue, l'uſage de tous mes ſens que j'allois perdre; lui ai voué une amitié de Chevalerie qui ne ſauroit finir. — Si voyiés Dame Onolorie, lui fairiés grand contentement, en lui donnant nouvelles de ſon Chevalier. — Je n'ignore que Dame Onolorie eſt cauſe de ſon martyre & de ſes courſes; hélas! il s'en va cherchant gloire & périls pour mériter, par merveilleux renom, le cœur de ſa Dame. Je la verrai; mais ne veulx être connu, elle ne ſaura de quelle part je ſuis venu ici en meſſage —. Ils ſe trouvoient alors à la porte du château; Bri-

delnie fit une révérence au Chevalier au Beau-Fleuron, & monta à l'appartement de la Princeſſe Onolorie, qui l'attendoit avec impatience. Sa ſœur Gricilerie venoit d'y arriver. — Quelle nouvelle, lui demanderent les Princeſſes ; quel eſt ce Chevalier inconnu? — Ce n'eſt Périon, ce n'eſt Liſvart non plus. — J'en ſuis fâchée, dit Gricilerie. J'en ſuis aiſe, reprit Onolorie, aurois tenu à offenſe & voire à injure ſon traveſtiſſement. — Votre délicateſſe, ma ſœur, eſt jalouſie; vous avés tort, il ne faut être tant prompte à ſe livrer à projets jaloux. Si le pardon eſt la plus belle des facultés de notre ame, il n'eſt, dans la vie, d'occaſions autant fréquentes d'en faire uſage que celles qu'amour offre ſans trêve. Le bon amour

pardonne ; n'oubliés ce dictum, ma ſœur : vais me coucher. — Ah, Bridelnie, dit la dolente Onolorie, aidés-moi à me déshabiller ; ſuis triſte, & n'en puis plus ! Où le trouver ? en quels lieux Liſvart pourra-t-il apprendre que la pauvre Onolorie ſeche & meurt — ? Elle ſe coucha fondante en larmes. Bridelnie tira les rideaux de ſon alcove, éteignit les flambeaux, & ne laiſſa auprès du chevet, derriere le rideau, qu'une lampe foible qui éclairoit ſans fatiguer les paupiéres de la Princeſſe.

L'Empereur de Trébiſonde venoit de recevoir le Meſſager du Chevalier Solitaire, qui lui donnoit la ſouveraineté de l'île nouvellement conquiſe. Il accepta les conditions, & fit avertir, à ſon réveil, la

la Princeſſe Onolorie de venir ſe préſenter à lui en habit de cérémonie, ſuivie de ſes Dames. Il avoit en même tems aſſemblé les Chevaliers de ſa Cour & les étrangers. Le Chevalier au Beau-Fleuron y fut invité. Celui-ci répondit qu'il ſe rendroit à ſon invitation, pourvu que, ſuivant la promeſſe qu'il en avoit faite, il pût garder ſon caſque.

Le lendemain, l'Empereur de Trébiſonde, ſuivi de ſes Grands-Officiers, monta ſur ſon trône. La Princeſſe Onolorie parut accompagnée de ſes Ecuyers & de ſes Dames. L'Empereur fit répéter à haute voix la miſſion qu'il venoit de recevoir du Chevalier Solitaire. Le Chevalier, chargé du meſſage, annonça le don fait à l'Empereur,

de la ſouveraineté de l'île, à condition que la Princeſſe Onolorie y régneroit avec le Sire qu'elle auroit choiſi pour époux, & qu'un obéliſque ſeroit élevé dans un carrefour, en mémoire du plus loyal des amans. — Ma fille, vous avés ouï ce meſſage, je vous laiſſe la maitreſſe de remplir la condition, nommés le Sire qui doit régner dans l'île avec vous. — Je ne veulx le nommer; mais ſi le permettés, écrirai ſon nom ſur des tablettes que vous ne lirés que dans un an; juſques à ce terme, vous ne pouvés le faire connoître. Quant à l'obéliſque, il ne faut manquer de contenter le Chevalier Solitaire. — Le terme d'une année eſt long; mais vous avés de bonnes raiſons d'en agir avec tant de prudence, je vous octroie ce que vous demandés. Pour

ce qui eſt de l'obéliſque, il ſera élevé en peu de jours, & ce ſoir même devant la porte de mon palais, je veux que la repréſentation de ce monument ſoit figurée, & qu'une fête marque le jour où vous commencés d'être miſe au rang des Souverains —. Un Hérault d'armes parut aux fenêtres du palais, & proclama au peuple la Princeſſe Onolorie Reine de l'île des Serpens. Le peuple répondit : Vive la Reine Onolorie !

Un ſuperbe banquet réunit tous les Chevaliers qui, pour imiter le Chevalier au Beau-Fleuron, parurent en cuiraſſe & en caſque, avec la permiſſion de l'Empereur. Tous auſſi avoient mis un fleuron de plumes ſur leur tête ; mais ce panache ſoutenu avec artifice, n'avoit ni la grace, ni la fraîcheur,

ni l'éclat de celui du Chevalier. N'a pas qui veut un beau fleuron de renommée. Une muſique inſtrumentale donna plus de magnificence au banquet, & adoucit le ton martial des Chevaliers qui ſembloient s'être préparés à un rude combat. La ſalle étoit hériſſée de leurs lances poſées contre le mur, derriere leurs fauteuils. Pendant le dîner, on avoit dreſſé les échaffauds pour un tournois, & au bout de la lice, en face des Juges du camp, avoit été placé un obéliſque en bois ; les fanfares annoncerent que l'heure avoit ſonné, & qu'il étoit tems de paroître. L'Empereur ayant demandé qu'on tirât au ſort pour ſavoir lequel des Chevaliers ſeroit le tenant du tournois, le Chevalier au Beau-Fleuron s'avança, & dit : — Tel

honneur m'appartient. Amitié de Chevalerie me lie au Chevalier Solitaire, lui dois éternelle reconnoiſſance, & nul n'a le droit de défendre ſa cauſe; nul ne connoît celui qui mérite d'être inſcrit ſur l'obéliſque comme le plus loyal des amans. Sire, êtes juſte, prononcés —. L'Empereur alla aux opinions, & eut beaucoup de peine à calmer les murmures. Le plus grand nombre des Chevaliers votoit pour le ſcrutin. — Ne le ſouffrirai, reprit le Chevalier au Beau-Fleuron, vais deſcendre, & attendrai de pied ferme au-devant de l'obéliſque celui qui m'aſſaillira, prêt à combattre un ennemi, ou à me meſurer avec un Chevalier généreux dont le courage viendra donner du luſtre à une fête —. Il

deſcendit en effet, & alla prendre ſa place. L'Empereur prononça en ſa faveur, & encouragea les Chevaliers à le faire repentir d'avoir trop préſumé de ſes forces. Les échaffauds étoient remplis de Dames & de vieux Chevaliers. La Princeſſe Onolorie préſidoit au tournois, ayant la couronne royale ſur la tête. Les Hérault jeterent les cris accoutumés, & auſſitôt un Chevalier défia le Chevalier au Beau-Fleuron, qui grava, avec le bout de ſa lance, le nom du Chevalier Solitaire ſur l'obéliſque. — Honneur, s'écria-t-il, gloire de cette belle journée ſoit rapportée au Chevalier vaillant & loyal pour lequel je viens combattre tant d'aſſaillans.

Le premier combattant fut auſſi-

tôt désarmé & jeté à terre. Le Hérault d'armes ayant crié *merci*, le Chevalier l'abandonna. Il fallut voir avec quelle force son beau fleuron se redressoit en passadant devant les Dames, & comme la victoire le déployoit avec fierté. S'il avoit paru flétri & abattu après le tête-à-tête de Bridelnie, c'est que bien des Chevaliers courent grand échec auprès des Dames, & que souvent leur beau fleuron perd avec elles la moitié de ses plumes; mais quand la foiblesse n'a pénétré jusqu'au cœur, ou ne part de-là, ils reprennent bien vîte leur premiere beauté. Jamais Chevalier ne mérita si bien le surnom qu'il portoit. Chaque coup de lance étoit un coup de massue qui faisoit tomber ou qui ébranloit son adversaire.

Reconnoiſſance, amitié, ſe diſoit-il, ont armé mon bras, & ne puis qu'être heureux toute cette journée —. Il le fut en effet. L'Empereur voulant ménager la réputation de ſes Chevaliers, fit terminer le tournois, & proclama le Chevalier au Beau-Fleuron vainqueur, & fidele ami du Chevalier Solitaire. Il le préſenta à la Princeſſe Onolorie, devant laquelle il mit un genou en terre, pour recevoir le prix. La Princeſſe lui donna une brillante aigrette de diamans, & une épée dont le pommeau étoit orné de ſon chiffre, ſur la lame on liſoit : *Onolorie, Princeſſe de Trébiſonde, à l'ami de Liſvart.* Il fut reconduit en pompe au palais, au ſon des inſtrumens ; un bal termina la ſoirée. Le Chevalier en fit l'ouverture avec la

Princeſſe Gricilerie ; car ſa ſœur ne voulut point danſer. — J'ai le cœur trop chargé de peines cuiſantes, ne puis me réjouir quand ſais que mon beau Chevalier endure angoiſſes mortelles —. Le Chevalier remporta encore le prix de la danſe ; mais Bridelnie, qui ne le perdoit point de vue, & qui le voyoit s'enflammer pour les jeunes danſeuſes, s'approcha de lui ; & lui dit, en lui préſentant une clef du pavillon : — Sire, ai trouvé cette clef, crois que autre que vous ne peut l'avoir perdue ; & comme il eſt poſſible que cette perte vous empêchât de vous rendre auſſi vîte que le deſireriés, à l'endroit dont cette clef ouvre ſans doute la porte, & où certes allés être attendu, aurois cru vous cauſer peines vives,

ſi ne vous la rendois ; ne reſſemblés à ces Chevaliers qui perdent, ſans s'en inquiéter, clefs officieuſes, & n'ont douleur de ne pouvoir revenir au lieu où clefs diſcrettes leur ont procuré biens & joies infinis. Telles clefs ne ſont, à dire vrai, que la clef du cœur ; malheureux qui en perd une, il en eſt qu'on ne retrouve de la vie, & qui ne ſont remplacées par d'autres, telles faciles qu'elles ſoient. Gardés, beau Sire, la clef que je vous rends ; feriés mal aviſé de n'en faire un prompt uſage ; tout ce que je vois ici ne vous en tiendroit lieu —. Le Chevalier ſourit ; & l'ayant fixée avec attention, il la trouva auſſi jolie qu'elle l'étoit, c'eſt-à-dire plus que la plupart des Dames qui l'entouroient, & lui répondit : — Dites

vrai, je ne saurois trouver ici clef qui vaille celle que me rendés, & m'est nouvelle plus précieuse que ne pensés, d'apprendre par vous que ne me trouverai seul dans un endroit dont ne veulx perdre le souvenir —. Bridelnie fit une seconde révérence, revint prendre sa place à côté de la Princesse Onolorie, & se moquoit en secret des efforts que les Dames faisoient pour plaire au Chevalier. Elle feignit d'être subitement atteinte d'un grand mal à la tête, occasionné par la chaleur, & demanda la permission d'aller respirer l'air du jardin. La Princesse lui ayant observé qu'il faisoit très-humide; elle répondit qu'elle ne craignoit point le serein, & qu'assurément elle ne seroit point enrhumée. — Si d'aventure, ajouta-t-elle, me trou-

vois mal, irois me coucher. — Vous le permets —. Elle prit l'allée qui menoit au pavillon, & doubla le pas pour y arriver la premiere. Elle alluma toutes les bougies; & pour paſſer le tems de l'attente, elle pinça de la harpe, dont elle jouoit à merveille; d'ailleurs, elle ſavoit les avantages qu'une jeune Dame tire d'un beau bras & d'un ſein d'albâtre, & s'étoit par coquetterie rendue très-habile ſur cet inſtrument. Un joli choix d'airs & de paroles, ajuſtés à ſa voix douce & flexible, & à moitié voilée, lui aſſuroient ce qu'on appelle des jouiſſances à la Cour, où elle l'emportoit ſur les Dames du palais, & la ſervoient ingénieuſement dans l'occaſion où il faut multiplier les charmes du tête-à-tête, en four-

niſſant des repos heureux à un amant qui a beſoin d'un peu de rêverie pour reprendre ſa gaieté, & une préſence d'eſprit ſouvent fatiguée par un trop long exercice, elle chantoit :

Vive l'eſpérance,
Dont le jour ſerein,
Brillant le matin,
A midi s'éteint,
Dans la jouiſſance.

—

Ah! par l'eſpérance,
Tout nous eſt promis,
C'eſt, à mon avis,
Pour ſentir le prix
De la jouiſſance.

—

Hélas! l'eſpérance
Trouble nos amours,
Quand ſa main toujours,
Recule les jours
De la jouiſſance.

Le Chevalier au Beau-Fleuron s'étoit arrêté pour l'entendre, & entra dans le pavillon, en reprenant:

Vive l'eſpérance,
Dont le jour ſerein,
Brillant le matin,
A midi s'éteint,
Dans la jouiſſance.

Que ſon bonheur étoit digne d'envie! qu'il ſentit bien juſqu'où les talens pouvoient étendre leur empire ſur un cœur honnête & ſenſible! que l'enchantement d'amour acquiert alors de forces, de charmes & de durée! Un cœur bien aimant eſt ſans doute un tréſor; on ne recontre pas toujours un cœur qui ſache aimer conſtamment, & qui, comme Onolorie, ne ſoit jamais diſtrait par aucun autre objet; mais quelle félicité,

quand, avec ce cœur, on trouve des talens & des graces ! O bonheur, ô toi qu'on ne poſſede que ſi rarement, c'eſt alors qu'on te voit arrêté dans ta courſe, & que le tems qui fuit ſi rapidement avec toi ſe trouve enchaîné avec toi ſans retour ! Si ma voix pouvoit être entendue, je dirois aux Dames : Soyés contentes de votre beauté, ſoyés ſatisfaites de vos vertus ; mais ſoyés jalouſes des talens qui ſont les aimables enchanteurs de la vie. Souvent ils vous tiennent lieu de beauté ; quelquefois ils rendent excuſables les foibleſſes que vous avés, & rien ne les remplace. Le Chevalier au Beau-Fleuron n'aimoit point Bridelnie ; mais il n'étoit point tenté d'abréger d'auſſi beaux momens, ni d'en perdre le ſouvenir.

Bridelnie revint au palais, & le lendemain elle ne se trouva point enrhumée ; la Princesse en fut étonnée; mais elle avoit beaucoup d'esprit, & elle répondit qu'elle n'étoit point la premiere Demoiselle à qui un tour de jardin, pendant la nuit, n'eût fait grand bien. Onolorie la pria de lui présenter le Chevalier au Beau-Fleuron, de qui elle vouloit enfin avoir des nouvelles de Lisvart. — Ne le chercherai long-tems, dit-elle, car il est dans ce moment chez moi, où il déjeûne avec les Dames de votre palais. — Que vous êtes heureuse, Bridelnie, reprit Gricilerie, de n'être tenue par la gêne d'un rang qui commande le respect en nous éloignant de ceux pour qui nous aimerions sentir bonne amitié, &

établir cette intimité qui allege le poids du tems & l'ennui éternel des grandeurs. Plus d'une Reine & plus d'une Princeſſe ont ſouvent dit comme moi, cent fois le jour: *ſuis laſſe d'être Princeſſe.*

Le Chevalier, introduit par Bridelnie, s'avança reſpectueuſement, en ſe courbant à demi, & levant des yeux contenus par le frein du devoir & de la modeſtie. — Avés-vous rencontré le Chevalier Périon, lui dit Gricilerie? — N'ai eu ce bonheur, belle Princeſſe; mais ai appris ce que renommée dit de lui. — Avés connu le Chevalier Solitaire, lui demanda Onolorie? — Nous nous ſommes jurés fraternité d'armes. — Racontés-moi en quelle compagnie vous l'avés vu? — Seul avec ſon Ecuyer & ſes déplaiſirs. —

Avés ouï ſes plaintes ? — Ne ſe plaignoit ; ains s'écrioit, ô beauté de ma penſée, vous pardonne toutes vos injuſtices — ! Des larmes coulerent, à ces mots, des yeux d'Onolorie. — J'ai doncques commis grande injuſtice, ô Liſvart ! Comment employoit-il ſes journées ? — Comme un franc & loyal Chevalier, à ſoupirer pour ſa Dame, à courir où l'honneur & gloire l'appeloient, & à rapporter toutes ſes victoires à ſa Dame. — Pauvre & cher Liſvart, que je vous ai fait injure ! Ne l'avés vu en compagnie de Dames, ni de Damoiſelles ? — L'ai vu auprès d'elles, garder ſon cœur, fermer les yeux ſur les beautés qui l'attaquoient ; & plein de ſa Dame, dire ſans ceſſe : Beauté de ma penſée, vous pardonne toutes

vos injuſtices ! — Ne ſavés-vous où il a porté ſes pas ? — Avés eu plus fraîches nouvelles que moi, car depuis que je ne l'ai vu, il a fait la conquête de l'île aux Serpens ; vais le cherchant, & ne ſuis venu en cette Cour que pour le rencontrer. — Si aviés le deſſein de le chercher encore.....? — Oui, Princeſſe. — Ah ! dites-lui.... nenni, ne lui dirés rien ; demain vous ferai part de ma réſolution. — Suis diſpoſé à ſuivre vos volontés en tous les points. — A demain, bon Chevalier, viendrés prendre ma réponſe à la même heure.

Le lendemain, le Chevalier fut exact au rendés-vous ; mais Onolorie n'avoit point fixé ſon incertitude, elle reſtoit toujours combattue ; & enfin elle dit au Che-

valier : — Ne lui dirés rien de ma part, ne lui parlerés le premier de moi, donnés-moi votre parole qu'attendrés que le Chevalier Solitaire vous ait montré vif desir d'apprendre nouvelles de moi ; lors lui témoignerés ce qu'avés vu dans cette Cour, lui tairés que m'avés ouï ; que je vous ai parlé de lui, & que m'avés trouvée en grande triſteſſe ; dirés ſeulement que ne ſuis trop contente, & que chacun devine que violent déplaiſir me conſume, mais que ne me plains & ne me confie à ame vivante. — Princeſſe, le Chevalier Solitaire eſt mon frere d'armes, ne pourrois lui mentir, ſi par aventure il me conjuroit de découvrir vérité ; ſi vouloit ſavoir de quelle maniere l'accueilleriés à ſon retour, & ſi

ſon retour eſt deſiré.—Je vous commande de garder mon ſecret ; d'ailleurs, je ne vous ai rien témoigné ſur l'accueil que lui ferois à ſon retour, il doit s'attendre au contraire à rude pénitence pour tant longue abſence. — Adoncques ne l'inviterai à venir ſe montrer à vos yeux. — N'en ayés garde. — Mais lui devrai une réponſe. — Ne répondrés que comme pourroient le faire ceux en qui ne me ſerois confiée ; c'eſt à lui à prendre conſeil de ſon amour.—Vous l'aimés, Princeſſe ? — Plus que ne pouvés le croire. — Souffrés ennuis & vives peines par ſon abſence ? — Dites vrai. — Et ne voulés, ne daignés le rappeler ? — Nenni ; mais l'attends. — Ne peut deviner telle attente. — Il l'auroit dû. — N'avés donc pitié de ſes ſouffrances ?

— En dois douter ; car un tourment n'eſt ſupportable durant longues années. — Vous doutés de ſa foi ? — Nenni ; mais j'ai craintes & appréhenſions. — Adoncques jalouſie a commencé vos chagrins, & fierté mal entendue les prolongera ; amour n'eſt donc plus fort que jalouſie & que fierté ; aimés vos ſouffrances : ce n'eſt là du bon & vrai attachement. — Vous vous trompés, il eſt aimé autant que Chevalier puiſſe l'avoir jamais été ; qu'il vienne tout ſeul, de ſa libre volonté, qu'il vienne recevoir ſon pardon & endurer pénitence méritée. — Ne parlés que de pénitence & de pardon. Ah, Princeſſe, ſi aviés beaucoup d'amour, ne parleriés que de douceurs, de plaiſirs & de contentement ; l'accueilleriés comme

un ami ſauvé d'un naufrage, qu'on aime à réchauffer dans ſon ſein ; je ne lui dirai donc rien, quand il me demandera que fait la Princeſſe ? que dit-elle, parle-t-elle de moi, puis-je revenir ? mon cœur ſaignera, mon ſecret m'échappera, je ne vous en réponds, du moins je lui apprendrai qu'à Trébiſonde il a beaucoup d'amis, qu'il en eſt dont il n'a reçu proteſtations ni nouvelles, mais qui ne l'ont oublié, & qui lui tendront les bras, qui l'attendent. S'il veut que je les nomme, je lui dirai : Non loin du palais de l'Empereur j'ai trouvé vos amis. — Vous me trahiriés ! — Nenni, j'ajouterois la Princeſſe Gricilerie ; quant à vous, je dirois : Sa ſœur Onolorie ne m'a paru gaie, & quand je l'ai entretenue du Chevalier

Solitaire, elle a baiſſé les yeux, & n'a répondu que choſes que ne puis vous raconter : je ne ſais ſi êtes autant aimé que le deſirés ; mais j'en ai vu aſſés pour croire que n'êtes haï, & pour vous expoſer à ſes regards ; lui montrerés la plaie de votre cœur, & les ſillons que la douleur a tracés ſur votre front ; lui dirés : Dame, mes ennuis & mes maux ſont votre ouvrage ; ſi ce n'eſt aſſés, ordonnés de ma mort ; parlés. Voilà, Madame, ce que je vous promets de lui dire. — N'allés plus loin, je vous en conjure, car je vous démentirois ; ne veulx lui donner tel avantage, & douter toute ma vie ſi c'eſt lui qui vient de ſa volonté, ou ſi ne vient que par complaiſante obéiſſance. Je ſerois trop malheureuſe d'avoir un tel penſer —.

Ainſi

Ainſi finit un entretien qui peſoit au Chevalier au Beau-Fleuron, & dans lequel Onolorie déceloit autant d'amour-propre & de jalouſie que d'amour. Sans avoir l'air d'exiger rien, on voit qu'elle ne perdoit rien de ſon empire, & qu'elle doubloit ſon pouvoir par un autre moyen. Une pareille femme ne rend point entierement heureux. Il reſte toujours auprès d'elle un deſir à former; tout n'eſt jamais dit; tout n'eſt jamais accordé, ou bien tout eſt trop vîte repris. Il faut s'aſſervir à la même maniere, aux mêmes formes, garder la même attitude, pour n'être point diſgracié, ou pour ne pas cauſer des chagrins. Cet eſclavage eſt illimité, & quoiqu'il n'ait que le nom d'amour extrême, il eſt plus opi-

niâtre que la plus étroite ſervitude; nulle liberté d'être & de penſer; actions, deſirs, intentions; tout paſſe à chaque inſtant dans un creuſet. Les épreuves ne finiſſent point; le ſoupçon toujours veille, & le pire des tourmens, eſt d'être en préſence d'une femme aimante, déſolée, qui ſe tait, n'accuſe point, ne s'explique jamais, & attend qu'on devine l'inſtant où elle veut qu'on revienne, qu'on s'excuſe, & qu'on ſollicite le pardon d'un tort imaginaire. Avec beaucoup de tendreſſe, on n'a pas encore ce qu'il faut pour être heureuſe, quand on a le cœur & l'eſprit formés de cette maniere. On mêle de trop de peines, les plaiſirs qu'on procure, & comme on n'a pas aſſés de torts pour détacher le bandeau,

l'amant infortuné retenu dans les fers par l'amour & par l'eſtime, ſouffre, ſe déſole, va comme Liſvart, chercher ou donner la mort. On juge mal d'un cœur qu'il faut violenter, & qui ſe tait malgré lui. O que Gradafilée avoit un plus touchant caractere! Avec quelles délices je finirai ſon portrait! L'amour tendre, l'amitié conſtante, un cœur toujours au deſſus des plus grands ſacrifices, un oubli charmant de ſoi-même. Quel modele! quel plaiſir je reſſentirai en le préſentant, & en penſant que ce perſonnage n'eſt peut-être point idéal. Pendant que le Chevalier au Beau-Fleuron dirigeoit ſa route vers l'île des Serpens, où il devoit rejoindre Gradafilée, nous reviendrons à Liſvart.

Le Chevalier Solitaire étoit sorti de l'île des Serpens pour s'embarquer de nouveau, car on ne doit point avoir oublié qu'il devoit courir le monde jusqu'à ce qu'Alquife le reconnût & le rappellât. Après avoir été long-tems battu par une horrible tempête, il fut jetté dans une île très-étendue, sur le rivage de laquelle il vit une nef entrouverte, & les débris d'un naufrage. Des matelots étoient étendus morts sur le sable. L'on avoit entierement effacé les devises des bannieres & des banderoles du vaisseau.

Le Chevalier Solitaire ayant tiré son cheval hors du vaisseau, prit sa lance, son écu & son casque, & monta à travers une haute futaie. Il entendit une voix gémissante. O

Dieu, diſoit-on, ſouffrirés-vous que le meilleur roi & la meilleure reine du monde, meurent aujourd'hui auſſi malheureuſement. — Le Chevalier ayant promené de tous côtés une vue inquiete, apperçut une Dame richement vêtue, qu'un Géant pourſuivoit la hache levée. Le Géant s'arrêta devant le Chevalier. — Brigand féroce, lui dit Liſvart : vous voulés donc l'outrager ? — Oui, & toi auſſi. — Liſvart indigné, coucha ſon bois, l'atteignit à l'eſtomac, & le jetta mort par terre. La Dame s'étoit cachée dans l'épaiſſeur d'un hallier, & étoit diſparue.

Liſvart prit le chemin par où le Géant étoit venu, qui le conduiſit dans une plaine au bout de laquelle s'élevoit une roche taillée

en quatre endroits, qui ſupportoit un château fort, entouré de murs épais, & garnis de tours & de créneaux. Il vit quatre Chevaliers ſans armes, que deux Géants armés de toutes pieces traînoient dans la forteresſe. Il en eut pitié, & trouvant un homme déſarmé au pied du rocher. — Etes-vous un des priſonniers, dit-il? — Non. — Quel eſt le roi de cette île? — Je n'en ſais rien. — Montrés-moi donc le chemin qui mene à ce château. — Peine inutile. La mort ou des fers, voilà le prix que vous recevriés de votre audace. — Que vous importe? Faites ſeulement ce que je vous demande. — Suivés moi. — Il lui montra un ſentier taillé dans le roc: — voilà la voie; il n'y en a pas d'autre.

Le Chevalier Solitaire mit pied

à terre, oublia de prendre sa lance, tant il étoit impatient de connoître ceux qu'on emmmenoit prisonniers. Il étoit presque au sommet, quand la voix de son guide l'obligea de tourner la tête. Ce Géant infidele avoit monté sur son cheval, & fuyoit à force d'éperons. Ce larcin ne le découragea point; il continua de monter, & ne s'arrêta que devant la porte. Il entendit les plaintes des prisonniers, & les gémissemens d'une femme. Un Géant se présenta sur le seuil de la porte, & le brava par des injures; il entra cependant, tenant son épée au poing & se couvrant de son écu. Le Géant qui l'attaqua, fut aussi-tôt terrassé. Un second parut & fut vaincu; un autre armé d'une lourde massue, ne put donner la mort qu'il rece-

voit. Le carnage groſſiſſoit ; les Géants tomberent l'un ſur l'autre, & le ſang ruiſſeloit.

Liſvart pénétra dans une grande ſalle, après avoir tué ceux qui lui en défendoient l'entrée ; il y trouva attachés avec de groſſes cordes ſarquillés, le pere de Gandalin, le frere d'Angriote & pluſieurs Chefiers ; Amadis & Oriane étoient du nombre. Liſvart ne ſe fit point connoître, & ſe jettant aux genoux d'Amadis, il lui témoigna combien la victoire lui devenoit chere ; leurs liens avoient été coupés.

Les Géants s'étant ralliés, le Chevalier Solitaire, ſecondé d'Amadis qui avoit pris l'armure d'un Géant mort, les mit en fuite. Trente furent percés de coups, les autres crierent merci. Amadis vint em-

braſſer le Chevalier Solitaire. — Je vous conjure de m'apprendre qui vous êtes. — Liſvart feignit de n'avoir point entendu. — Obéiſſés, dirent les Chevaliers, au Roi Amadis. — Liſvart tomba une ſeconde fois aux genoux du roi. — Sire, on me nomme le Chevalier Solitaire. — Oriane redoubla ſes inſtances pour en apprendre davantage. — Madame, que ne ferois-je point pour vous! Mais je ſuis forcé de me taire, & j'obéis aux ordres d'une Damoiſelle qui m'a ordonné de reſter inconnu, juſqu'à ce que j'aie achevé un voyage qu'elle m'a fait entreprendre. — Il s'éloigna avec précipitation, dans la crainte d'être preſſé ſur ſon véritable nom, & rencontra en fuyant, le Géant qui lui avoit volé ſon

cheval, & qu'il punit de ſon infidélité. En s'approchant du rivage il apperçut une émeraude brillante, qui étoit au pied d'un buiſſon ; comme il ſe courboit pour la ramaſſer, la bague fut jettée par une commotion ſubite ſur le ſable ; Liſvart accourut, mais un ſaumon élancé du ſein de l'eau, avoit avalé la bague, & étoit diſparu. Il ne trouva que ce billet : Tu dois plus que tu ne penſes à celle à qui cette émeraude appartient ; ſans ſon aide, & le courage avec lequel elle a rompu ailleurs l'enchantement de cette île, Amadis ſeroit priſonnier, & tu ſerois encore dans la caverne de l'île aux Serpens ; tu la rencontreras un jour, & ſaches lui garder belle & durable reconnoiſſance. — Il

rentra avec ſon cheval dans ſa barque, enchanté du ſervice qu'il avoit rendu à Amadis, mais encore plus affligé d'avoir perdu les bonnes graces de ſa Dame Onolorie. Amadis ſe fit reconnoître Souverain de l'île, en laiſſa le gouvernement à un Chevalier, avec ordre de s'enquérir à tous les étrangers, du ſort de Liſvart; il prit la route de ſes Etats.

Il eſt tems maintenant de revenir au Chevalier de la Sphere, à l'aimable & galant Périon, accompagné du jovial Ecuyer Gandalin. Il avoit ſuivi les traces de Liſvart; mais l'incertitude de la route qu'il devoit tenir, l'ayant dégoûté, il étoit revenu à Trébiſonde prendre de nouvelles forces auprès de la Princeſſe Griſilerie, pour recom-

mencer ſa courſe, après l'avoir vue. Son retour fut une joie publique à la Cour de Trébiſonde; les Chevaliers s'empreſſerent d'aller au-devant de lui; la Princeſſe parut ſur le balcon du Palais; il n'y eut pas juſqu'à Gandalin qui ne fût accueilli avec diſtinction. On l'interrogea ſur ſes diverſes aventures. & ſur ſes différens combats. Il ſe mit à rire, & découvrit ſa poitrine en chantant :

Ai couru dans maint ſentier,
Cherchant douces ouvertures,
Amour m'y fit cent bleſſures,
Car mon cœur n'étoit d'acier;
Mais de belles aventures
Oncques ne coupai le fil,
Malheur qui craint les piqûres,
Dites tous ainſi ſoit-il.

Il étoit en effet, ſuivant ſon uſage,

couvert de bleſſures. Son eſtomac ſembloit découpé par les morceaux de taffetas noir, qui étoient appliqués ſur chaque plaie.

Ici Chevalier rétif
M'atteignit avec ſa lance:
Là, de terrible vengeance,
Ai reçu coup trop chétif.
Là... payai rare fortune...
Mais qui n'eût aimé profil
D'aimable & gentille brune?
Dites tous ainſi ſoit-il.

On rioit, & il plaiſantoit à ſon tour les Chevaliers. Ses bleſſures avoient toutes des cauſes ſi plaiſantes. N'aurai, & ne veux avoir, diſoit-il, autres tablettes. N'a pas, qui veut, cicatrices à montrer, pour prouver qu'il eſt revenu du combat.

Le Chevalier de la Sphere avoit

fait demander une entrevue à la Princeſſe Gricilerie, car, ſe voir en préſence d'une Cour, eſt-ce là s'être vus? Alquiſe, à qui il s'étoit adreſſé, & qui étoit ſa confidente, vint trouver la Princeſſe, & lui dit :— Comment traités vous votre Chevalier?— Ah! mon amie, pas ſi bien que je le deſirerois; n'ai pu encore lui parler en particulier; n'ai pu lui montrer beaucoup d'amitié, car, comme vous ſavés, l'Impératrice & ma ſœur ne me quittent guere. — Madame, de bonne foi, combien de torts n'avés-vous pas? Néceſſité eſt mere d'induſtrie, & qui eſt plus induſtrieux que l'amour? N'avés-vous pas un jardin?— Eh bien!— Vos fenêtres n'ouvrent-elles pas ſur le jardin?— Achevés — Vous pouviés vous tenir la nuit à votre

fenêtre, Périon pouvoit entrer dans le jardin, & là, tous deux, que de choſes n'auriés-vous pas dites? — Ah! mon amie, ſans doute, avertiſſés-le; l'attendrai ce ſoir même, qu'il vienne. —

Alquiſe n'eut que le tems de raconter à Périon ce qu'elle avoit fait. Lui baiſer la main, lever au ciel des yeux rayonnans de joie, ſe diſpoſer pour le rendés-vous, tout cela fut fait dans un inſtant. A l'heure aſſignée, il prit ſon épée, ſe couvrit d'un manteau, ſortit ſecrétement de ſon logis, ſe gliſſa dans le jardin, & s'arrêta devant les fenêtres. Gandalin, qui voyoit ces apprêts, ſe mit à ſiffler ſelon ſa coutume.

Dans ténebres de la nuit,
Chevalier hardi moiſſonne

Ce qu'Amour défend ou donne,
Bouton naiſſant, fleur ou fruit ;
Et ſitôt qu'il touche au voile,
Qu'Amour eſt doux, ſe dit-il,
Quand il court en belle étoile !
Dites tous ainſi ſoit-il.

Le Chevalier de la Sphere n'attendit pas long-tems. La fenêtre s'ouvrit ; Gricilerie parut ; les cieux ouverts n'auroient pas plus émerveillé Périon. Une feuille agitée par un leger zéphir eſt moins tremblante qu'il ne l'étoit. Tant de plaiſir excédoit ſes forces. On voit que ſes continuelles infidélités n'avoient point altéré la vivacité de ſon amour. Il en eſt qui comme lui ſont infideles ſans ceſſer d'être conſtans, & reviennent toujours à leur Dame ; on a beau dire, on n'aime qu'une fois, on ne peut

aimer davantage. Les attachemens qui ſuivent & ſe ſuccedent, n'ont ni le charme ni la même durée, & ne laiſſent pas le même ſouvenir. On peut être infidele, quand on l'eſt comme le Chevalier de la Sphere qui ſe repentoit toujours de n'avoir pu réſiſter. La nature l'avoit ainſi formé, & en général, c'eſt elle qu'il faudroit ſouvent condamner.

Les mains appuyées ſur les barreaux, & la tête penchée ſur ſes mains, il garda pendant un long moment le ſilence; enfin faiſant une profonde révérence à la Princeſſe. — Madame, dit-il, je puis bien me nommer le plus heureux Chevalier du monde, recevant de vous une ſi grande faveur; néanmoins, s'il vous plaiſoit encore me per-

mettre de baiſer vos mains, vous rendriés mon bonheur parfait. — Mon ami, répondit la Princeſſe, le cœur eſt à vous, & par ainſi, le reſte ; diſpoſés-en dans tout ce que l'honneur me peut & doit commander. — Elle lui préſenta la main droite, & pendant qu'il la couvroit de baiſers, la Princeſſe cédant à un mouvement paſſionné, paſſa l'autre bras autour du cou de Périon. Il en trembla de joie, & perdit entierement l'uſage de la parole. Revenu de ſon extaſe, il fléchit un genou craignant d'avoir été trop téméraire, Eh ! Ce ſont ceux qu'on n'aime point qui ſont téméraires. — Aimés-moi toute la vie ; ne partés d'ici ſans mon congé, c'eſt toute la peine que veulx vous impoſer, car l'en-

nui que m'a cauſé votre abſence m'a fait cent fois deſirer la mort. Ne vous ai demandé à quoi avés employé vos journées; j'ai appris de la bonne Fée qui m'a nourri, que c'eſt indiſcrétion d'exiger confeſſion plénière de ſon ami. Me diriés choſes déplaiſantes. J'aime mieux tout ignorer, & vous croire conſtant & encore plus fidele. Je me confie à votre foi; n'êtes aſſés déloyal pour me trahir. — Périon, qui ne s'étoit point attendu à cette queſtion, & qui avoit autant de franchiſe que de loyauté, ſentit ſa conſcience. Le rouge monta ſur ſon viſage; s'il eût été interrogé; il auroit tout révélé. Il ſe tut; mais ce qu'il ſouffroit, eſt au-deſſus de l'expreſſion. Tromper une amie auſſi bonne, auſſi confiante; il n'y

a, ſe dit-il, vergogne qui tienne. Dame bien aimée, s'écria-t-il : ſachés que j'ai forfait à la foi que je vous avois jurée ; n'en ai cherché l'occaſion ; mais ne ſais comment occaſion s'eſt maintes fois offerte à moi. Ne fus fidele, mais n'ai ceſſé de vous adorer & de me repentir. — Vous tiens compte, beau Chevalier, de votre franchiſe ; vous pardonne telles infidélités qui n'ont laiſſé traces dans votre cœur ; je n'exige non plus que me promettiés de ne retomber en telle faute à l'avenir. Je vous abandonne à votre conſcience. Ne m'oubliés, & faites effort de conſerver une foi, ſinon auſſi belle que la mienne, qui ſoit du moins digne de mon eſtime & de ma tendreſſe. Je ne reſſemblerai de ma vie à ma ſœur Onolorie, qui

ſe meurt en faiſant mourir ſon cher Liſvart. La nuit eſt trop avancée. Adieu. —

Le Chevalier de la Sphere ſe retira enchanté de cet entretien. Le pardon qu'il avoit obtenu, mettoit ſon amour, en repos. — O beauté de ma vie, ſe diſoit-il, vous ſerés toujours Souveraine dans ce cœur qui s'eſt donné à vous tout entier. — Gandalin ſe mit à ſiffler en le voyant revenir content & plein de joie. Chier Gandalin, j'ai obtenu pardon & oubli de mes méchefs. Je ne veux plus répondre à l'occaſion, tant belle ſoit-elle; à quartier, à quartier: moi! Me rendre encore coupable! Nenni, tendre Princeſſe, nenni, vous m'avés confié votre repos, votre félicité; je n'abuſerai de ce précieux

dépôt. Périon ſe coucha & rêva à ſa Dame. Gandalin ſiffla juſqu'à ce qu'il ſe fût endormi.

Les jours qui ſuivirent, furent auſſi heureux; Périon voyoit la Princeſſe en public, & ſe faiſoit entendre par le mouvement de ſes yeux. A table, il avoit encore des reſſources. Tout eſt emblême; tout ſert d'inſtrument à l'amour. Il ſait ſi bien multiplier les truchemens & les langages! Qu'une femme ne diſe point qu'elle ne peut pas ſe faire entendre, ni entendre; celle-là ne ſait point aimer, & n'a pas même cet eſprit, que l'amour ne manque pas de donner. Les ſoirées combloient de joie Périon & la Princeſſe. Ils ſe parloient en liberté &, pendant long-tems; Gricilerie ne ſe fatiguoit point d'avoir

la tête appuyée ſur des barreaux, & Périon d'être en équilibre ſur des pierres, devant elle. Gandalin faiſoit ſentinelle, & ſe promenoit à une certaine diſtance, pour les avertir des paſſans. Le mot du guet étoit ce couplet :

QUAND le jour devenu ſoir,
Donne à tout ſa couleur griſe,
Amour trotte & ſe déguiſe,
Moitié blanc & moitié noir;
Lors, pour garer Damoiſelle
D'un eſpion trop ſubtil,
Qu'amitié veille pour elle,
Dites tous ainſi ſoit-il.

Auſſi-tôt que Gandalin commençoit, Périon ſe couloit le long du mur, & s'éloignoit avec vîteſſe.

L'arrivée de la Ducheſſe d'Autriche déconcerta ſes projets. Elle avoit été chaſſée de ſon trône par

ſes deux oncles; ſon parti aſſiégeoit Vienne, dans laquelle ils étoient enfermés. La longueur du ſiége les avoit engagés à s'en rapporter à un combat ſingulier. Elle étoit venue chercher à Trébiſonde ſon Chevalier, parce qu'elle avoit appris qu'elle trouveroit dans cette Cour le Chevalier Solitaire ou le Chevalier de la Sphere. Périon étoit préſent à la demande que la Ducheſſe fit de lui à l'Empereur. Gricilerie, touchée du ſort de cette Princeſſe, lui permit de la ſuivre & d'être ſon Chevalier. Le tems preſſoit. Il s'embarqua, ſans avoir pu faire ſes adieux à Gricilerie. Gandalin ſiffloit en regardant la Ducheſſe qui étoit belle, de plus très-ſenſible, & remplie de ces prévenances délicates qui annoncent l'intention

l'intention de plaire. Elle aimoit à ſe livrer d'avance au ſentiment de la reconnoiſſance. C'étoit pour elle un double bonheur de tout devoir à un Chevalier auſſi brave & auſſi beau. Le don des Etats qu'il alloit lui conquérir, n'étoit pas ce qu'elle croyoit avoir de plus précieux à lui offrir; ſon cœur qu'elle lui donnoit déjà, valoit bien mieux. Si ſon ame étoit agitée, la mer n'étoit pas plus tranquille, ou plutôt la mer propice aux vœux de la Ducheſſe, ſembloit oppoſer des obſtacles à leur navigation, pour prolonger le plaiſir qu'elle avoit d'être avec lui tête à-tête dans le même vaiſſeau. Périon ne répondoit pas aſſés bien à ſes avances. Son amour-propre en fut piqué; elle ſaiſit toutes les occaſions qui

s'offroient. Ils jouoient un ſoir aux échecs. L'amour étoit certainement de la partie, car jamais on n'eut tant de diſtractions, ni tant d'impatience; on croit même qu'il pouſſa le bras qui renverſa les flambeaux pour les éteindre. Quelque fidélité que Périon eût jurée à ſa Dame, & quelques regrets qu'il eût à être toujours infidele malgré lui, il ne put s'empêcher d'avoir pitié de la Ducheſſe. Eh, quelle pitié! pourquoi faut-il que je faſſe ſuccéder ſi rapidement à la peinture d'un voyage auſſi doux, & d'une ſi belle nuit, le tableau d'un combat.

Ils étoient arrivés devant Vienne. Périon s'étoit mis à la tête des aſſiégeans, & au moyen d'une ruſe, s'étoit introduit dans la ville, où il avoit occupé les aſſiégés par une

fauſſe attaque, tandis que le reſte des aſſiégeans, profitant du moment, eſcaladoient les murs de la ville. Périon tua de ſa main les deux oncles de la Ducheſſe. La mort des chefs avoit éteint le feu de la rébellion. Tout rentra dans l'ordre. La Ducheſſe remonta ſur le trône. Son intention n'étoit pas de regner ſeule.

Périon ne pouvoit oublier Glicilerie ; il craignoit qu'un plus long ſéjour auprès de la Ducheſſe, ne finît par le rendre entierement infidele. Il ſe repentit, ſuivant ſa coutume, d'avoir été trop heureux. Il partit, & prit pour ſon départ la nuit que la Ducheſſe avoit choiſie pour l'exécution d'un deſſein moins cruel. Elle penſa mourir de douleur à ſon réveil. Qui ſait

même ſi elle n'eût pas ſuccombé ; mais ſes entrailles s'émurent en faveur d'un ingrat qui lui laiſſoit un témoignage inconteſtable de ſon attachement paſſager. Elle ne tarda pas de donner le jour à un fils qui fut nommé Florelus, & qui trouvera une place dans la ſuite de l'hiſtoire des Amadis. Revenons à Gradafilée.

Elle n'avoit point trouvé Liſvart dans l'île aux Serpens, ni dans les îles voiſines ; mais elle étoit contente d'avoir rompu tous les enchantemens qui avoient retenu en captivité Amadis & Liſvart. Sa courſe étoit rallentie par l'attente du retour du Chevalier au Beau-Fleuron. Elle avoit dans ſon émeraude une ſauve-garde pour tous les dangers. Pour connoître

ce qui ſe paſſoit dans le cœur de ceux qui étoient en ſa préſence, il lui ſuffiſoit de préſenter la bague, qui faiſoit l'effet d'un tranſparent à travers lequel elle découvroit les ſecretes penſées. Sa beauté avoit frappé un Géant, Roi d'une île dans laquelle elle étoit deſcendue; ſes inſtances étoiens preſſantes; Gradafilée ayant approché ſon émeraude, avoit vu qu'il couvoit dans ſon cœur des projets de violence, & s'étoit éloignée, en jetant ſur lui des regards de mépris.

Parmi les fêtes qu'on lui donna dans une autre Cour, elle parut ſérieuſe & peu diſpoſée à accueillir les Dames. C'étoit un effet de ſa bague qui lui avoit découvert leurs perfidies; parmi deux cent Dames du plus haut rang, elle

narques peu ſinceres : ſouvent elle les avoit avertis des infidélités de leurs Miniſtres, qui leur proteſtoient envie de bien faire & des efforts pour y parvenir. Que de vilains cœur ſa bague découvrit dans la foule des gens en place ! que d'affreux projets ! quelle dureté de caractere !

Mais rarement elle trouva dans les Rois un deſir vif de voir tout par leurs yeux, & de s'occuper eux-mêmes du bonheur de leurs ſujets. Elle n'en rencontra point auxquels elle pût être tentée de confier ſa bague, pour qu'ils luſſent dans les cœurs de leurs agens. Cette connoiſſance, qui manque aux Souverains, & qu'ils ne veulent point acquérir, leur ſeroit ſi néceſſaire ! Gradafilée auroit conſenti de mettre

ſa bague en dépôt, & de la confier, pendant un nombre d'années, tour-à-tour à chaque Roi. Elle garda pour elle cette émeraude merveilleuſe, dont perſonne n'a hérité ; car, qui n'eſt pas trompé ! qui de nous a jamais bien ſu lire dans les cœurs ! l'Amour même n'a pu en percer tous les replis. Il en reſte qu'il ne ſouleve jamais, & qui lui font ſouvent verſer des larmes.

Gradafilée vit enfin arriver le Chevalier au Beau-Fleuron, qu'elle attendoit avec la plus vive impatience. Elle étoit dans ſon lit ; avant de permettre qu'il fût introduit, elle tourna ſa bague vers ſon cœur, dans lequel elle vit candeur & reſpect. — Entrés, beau Chevalier, dit-elle, vous avés fait un long voyage, vous ne ſavés dans quelles

transes je vous ai attendu —. La bague étoit toujours dirigée sur le même point. — Vous n'avés point rencontré Lisvart. — Qui vous en a tant appris ? — Je le sais. — Il n'a été vu à Trébisonde, où certes il est tendrement desiré. — Lisvart a tant d'amis. — Achevés. — J'ai dit. — Nenni ; avés autre chose à ajouter. La Princesse Onolorie le demande. — Qui vous l'a dit ? — Vous ! — Vous raillés, belle Gradasilée. — Il n'est besoin de rien dissimuler, y perdriés votre tems & vos menteries. Dès demain il faudra nous mettre en quête de Lisvart, & n'aurons trêve que nous n'ayions rencontré ce beau Chevalier : hélas ! il n'y aura repos pour moi qu'auprès de lui. — Devés l'espérer, & compter sur son attachement. — Vous n'avés tant

d'eſpérance dans le cœur, que voulés me le perſuader ; j'y lis clairement. J'ai dans la Princeſſe Onolorie, une rivale qui peut être aimée, & qui l'aime ; mais je ne veux accuſer Liſvart d'ingratitude : il ne peut héſiter ſur le choix, après tout ce que j'ai fait pour lui. Je ne l'ai aimé que pour lui même, j'ai tout délaiſſé pour lui : Onolorie n'a rien entrepris, n'a rien oſé, & je lis dans votre cœur que ſa jalouſie a cauſé les malheurs de Liſvart. Mais vous, qui vous a tant & ſi ſi long-tems retenu dans la Cour de Trébiſonde ? — Y ai été arrêté par devoir. — Dites par plaiſir. Ah ! Urgiel, Urgiel, portés dans votre penſée la jeune Bridelnie — ! Le Chevalier rougit & garda le ſilence ; reprenant enſuite l'uſage de

la parole, il dit : Ne penſés point à mal, Bridelnie eſt une Damoiſelle d'honneur de la Princeſſe. — Etes diſcret, vous en chérirai davantage ; mais ne me dites vrai. — Je ne vous ai connu telle ſcience. Vous ſavés adoncques lire dans notre penſée, deviner ſecrets & choſes paſſées & préſentes ? Si vous liſés dans l'avenir, je vous ferai maintes demandes. — Je n'ai art de divination ; je n'ai que bonne connoiſſance de votre cœur ; & vous ſavés ſi je me ſuis trompée. — Nenni ; à vrai dire, ne m'avés rien raconté de vos courſes, & rien de vos aventures. — Je n'ai rien entrepris de merveilleux : ai paſſé mes journées à regarder cette émeraude. — Vous êtes belle, avés ſur votre viſage air de gaieté, permettés que baiſe votre

main. — Je le veulx bien. — Encore un baiſer. — Je le veulx encore —. Mais ſa bague lui ayant découvert les mouvemens qui ſe paſſoient dans le cœur d'Urgiel, & qui avoient un autre objet qu'un troiſieme baiſer ſur la main, elle ſe courrouça, & le congédia avant qu'il eût parlé. Elle rougiſſoit des mouvemens ſecrets d'Urgiel, & ſe promit de ne point trop diriger à l'avenir ſa bague ſur des Chevaliers jeunes & ardens. A combien de femmes cette bague myſtérieuſe eût été utile, pour échapper à des dangers! & combien de coquettes, au lieu de rougir, comme Gradafilée, auroient contemplé leur ouvrage, & joui ſans interruption du plaiſir de cette ſecrette contemplation! Combien en uſeroient pour arriver à

point, & pour partir avant d'être compromiſes !

Le Chevalier au Beau-Fleuron n'étoit cependant point auſſi coupable qu'on pourroit le croire. Il ſe trouvoit tel qu'un Chevalier qui eſt ſenſible au charme de la beauté, ſe trouve toujours devant elle, toujours prêt à lui préſenter un hommage. La modeſte Gradafilée repouſſoit une idée qui auroit paru flatteuſe à beaucoup de Dames, & en cela ſa vertu la plaçoit hors des loix de la Nature & de l'Amour.

Son embarras fut extrême le lendemain, en revoyant Urgiel : elle n'oſoit preſqu'employer ſa bague ; mais elle fut raſſurée. Le Chevalier au Beau-Fleuron n'attachoit preſque point ſes yeux ſur elle, lui parloit comme un frere parle à ſa

sœur, tenoit un langage d'amitié qui toucha la tendre Gradafilée jusqu'aux larmes. Ils se mirent en marche, & chevaucherent doucement; mais toujours sur ses gardes quand elle vouloit mettre pied à terre, elle s'assuroit, par la bague, de l'effet que sa main pouvoit occasionner dans le cœur d'Urgiel. Quand il étoit tranquille, elle s'abandonnoit à lui; sitôt qu'il s'animoit, elle le quittoit, piquoit son cheval & s'éloignoit. Il couroit après elle, & la bague hâtoit ou ralentissoit le galop. Ce n'est pas qu'elle eût à craindre des violences; Urgiel étoit trop respectueux, & trop loyal; mais elle avoit peur de l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il ne se doutoit point du motif qui la tenoit en garde, & il attribuoit au caprice les inégalités qu'il commençoit à

appercevoir en elle. Son amitié ni ſon eſtime n'en furent point altérées. Combien de fois Gradafilée lut dans ſon cœur des ſentimens ſi purs ! C'eſt alors qu'elle alloit au-devant de lui, qu'elle ſe jetoit preſque dans ſes bras, en lui prodiguant les careſſes de l'amitié, ces épanchemens vrais que la vertu s'eſt réſervée pour ſe dédommager de tous les autres plaiſirs dont elle ſait ſe priver. Alors elle lui diſoit : Soyés mon frere, ſoyés mon ami. — Oui, lui répondoit Urgiel, je ſerai votre bon frere —. Alors, Gradafilée ſe félicitoit de poſſéder l'émeraude qui lui découvroit l'ame d'un ami ſage & vrai. Elle étoit contente, & auroit deſiré ne faire que de ſemblables découvertes. Elle trembloit de celles qu'elle alloit puiſer dans le cœur de Liſvart, &

s'efforçoit de diſſiper ſes preſſentimens.

Nous avons laiſſé Angriote ſur le point de quitter ſes jeunes Fées, l'une deſquelles fut la premiere qui ſut filer le parfait amour, & en donna les premieres leçons aux Chevaliers, aux Damoiſelles & aux Dames. Avant de ramener à cette aimable inſtitutrice, nos Lecteurs, nous les conduirons ſur les pas d'Angriote, à la Cour d'un Comte Bréan, où Gradafilée & le Chevalier au Beau-Fleuron venoient d'arriver, & où on ſe diſpoſoit à tenir Cour d'amour.

Dans cette Cour galante s'étoient rendues les Dames les plus renommées, auxquelles on déféroit l'honneur de préſider au tribunal d'amour. Là, ſe rendirent Damoi-

ſelles & Dames de moins haut parage, des Chevaliers en foule, des Jongleurs & des Meneſtrels. Le Comte Bréan faiſoit crier largeſſes, & donnoit ſes livrées à ſes ſerfs & arriere-vaſſaux.

Angriote avoit été accompagné d'un Jongleur qui, durant la route, chantoit des ſatyres plaiſantes. Il diſoit :

Ai toujours excommunié pauvre ayant vanité,
Vieille qui ſe mire,
Vilain devenu Chevalier,
Jouvencel qui prend le froc,
Richard qui mange ſeul.

Ai excommunié
Pauvre femme qui ne veult filer,
Chevalier poltron,
Vieillard qui veult rire & n'a plus de dents,
Gentilhomme qui empêche Ouvrier de gagner pain,

Damoiſel qui retourne ſon manteau,
Jeune Eenyer qui court les tournois,
Celui-là qui ne fait ſon métier.

Ai excommunié
Chevalier qui n'aime pucelle,
Mari qui enferme jeune épouſe,
Meûnier qui ne ſait prendre à la trémie,
Ivrogne qui répand ſon vin,
Gentilhomme qui ferme ſa porte aux Ménétriers,
Quand ils viennent chez lui chanter,
Roger, Olivier, Roland.

Ai excommunié
Uſurier qui hait l'argent,
Marchand qui prend maille pour denier;
Jongleur qui ne ment,
Plaideur qui n'eſt prêt à faire un faux ſerment.

Ai excommunié
Femme qui pleure quand joli homme la tire à ſoi,
None qui ſort du couvent,
Grand mangeur qui n'a des rentes,
Ménétrier qui refuſe un préſent.

Ai excommunié

Enfin tous ceux qui trompent & qui volent d'une maniere ou d'autre, excepté les femmes folles de leurs corps & leurs amis. Pour ceux-là, que Dieu les maintienne en paix, & que toute leur vie ils portent chapel de roſes & de fleurs (1).

C'eſt ainſi qu'Angriote avoit été égayé ; Gradafilée le reçut avec joie, & lui préſenta le Chevalier au Beau-Fleuron. — M'avés oubliée, avés prolongé votre convaleſcence. Ah, Sire ! n'avés été trop ſage ; n'avés fait le voyage au palais de la bonne fée Vérité, y auriés été étranger. — N'ai menti de ma vie. — Mais à ce palais y auriés rencontré Fées gentilles &

(1) J'ai placé ici ces excommunications, que j'avois miſes dans un conte dont je ne veux plus faire uſage, & qui donnent la connoiſſance des mœurs.

modeſtes, trop fortes de belles vertus, & ſeriés reſté à quartier. — Damoiſelle, puis vous dire que hormis penchant d'amour & galantes convoitiſes, n'ai abjuré vertu de Chevalerie. — Le vois bien; car dans ce moment penſés à votre fée *Parfait-Amour*; mais la laiſſerés filer long-tems avant que retourniés. Las! avés donné lieu à une école qui aura force écoliers, qui exercera à patience pauvres & délaiſſées Damoiſelles, & qui amenera galanterie outre-meſure. — J'aurai fait un beau préſent aux Chevaliers, en leur donnant moyen d'apprendre à filer le parfait amour, & Dames auſſi m'en garderont belle reconnoiſſance. — Crains que les Dames ſoient les ſeules à pratiquer ces leçons; les oubliés déjà

vous-même. — Ne connoiſſés mes intentions ſecretes! — Si voulois, vous dirois que ne penſés à votre fileuſe, & que guettés dans cette Cour occaſion de l'oublier. — Dites vrai, ſinon que je ne veulx l'oublier tout-à-fait, ains me conſoler de ſon abſence. — Ne pourrés appeler fidélité, telle intention. — avés raiſon; mais mon cœur lui reſte. — Nenni; vois votre cœur, n'y a rien qui le retienne. — M'étonnés, Gradafilée; car devinés à demi. N'aime de toute mon ame ma jeune fée Parfait-Amour, il eſt vrai; mais ne l'oublierai de ma vie, & ne lui préférerai dans mon ſouvenir aucune autre Damoiſelle. — Si conſervés la tranquillité dont avés beſoin, ſerés contraint d'être fidele; car votre cœur eſt fatigué.

— Devinés encore ce qui se passe en moi. Avés doncques talent surnaturel ? — Las ! n'ai que celui de vous connoître, & de me rappeler que m'avés servi de fidele compagnon, & que mérités mon estime & ma reconnoissance. Vous me suivrés jusqu'à ce qu'ayons rencontré Lisvart, que j'ai tant de peine à trouver. Ah, Lisvart, que de peines m'avés données ! & peut-être les plus grandes commenceront-elles quand je vous aurai rencontré — !

La Comtesse de Turenne, Présidente de la Cour d'amour, avoit fait proclamer la tenue du tribunal fixée au lendemain ; la Dame Elise de Monfort, qui faisoit les fonctions du Hérault d'armes, annonça qu'Emilie de la Trémouille rempliroit la charge d'Avocat. Devant

la place marquée pour ce tribunal, étoit un champ qu'on avoit nommé *le champ des roſes*. Il étoit couvert ſur les côtés d'allées ſombres, ſéparées par des maſſifs impénétrables au jour, dans leſquels on avoit pratiqué des ſentiers où étoient placés des lits de mouſſe toujours verte & toujours abondante.

Il n'étoit aucune Dame qui ne fût obligée de porter, en venant à la Cour d'amour, un bouquet de cinq roſes fraîches, ou de nommer celui qui l'avoit cueilli. Les Damoiſelles devoient être parées de cinq boutons, ou nommer le Damoiſeau qui les avoit pris. Comme elles arrivoient de loin, il étoit ordinaire de gâter le bouquet; ce n'étoit jamais la faute des tiges, ni celle des Dames qui cheminoient ſeules.

ſeules. On ne perdoit ſa roſe que quand on alloit de compagnie. Les Dames & les Damoiſelles pouvoient rétablir leur bouquet dans ce champ, mais la couleur de celles-ci qu'on nommoit *roſes ſecondes*, n'avoient ni la même fraîcheur, ni la même beauté des premieres, quoiqu'elles euſſent le même parfum & beaucoup d'éclat. Comme il étoit rare de les perdre toutes dans le voyage, la bigarrure paroiſſoit davantage, auſſi-tôt qu'on lioit les premieres roſes qui reſtoient, aux ſecondes. Il en arrivoit autant des boutons.

Quelques Dames adroites avoient eſſayé de ſe mettre en route, ſans bouquet, dans la crainte d'un événement trop commun, & en avoient cueilli un dans le champ; mais cette ruſe avoit été découverte, &

on les avoit exclues d'une Cour où il eſt eſſentiel de porter en ſoi ou des roſes, ou la faculté de les faire reparoître ſur leur tige. Celles qui n'étoient en âge d'en préſenter, n'étoient point admiſes au tribunal. Il falloit en un mot, être dans ce tems de bonheur & de beauté, âge précieux où on mérite pleinement la louange & le blâme, où le plaiſir ſemblable à un enfant fort, eſt trop au-deſſus de celle qui le porte, & qui ſuccombe ſous un poids chéri.

Dans ce champ, venoient ſe promener les Chevaliers qui attendoient l'ouverture du tribunal. Ceux qui ſe trouvoient oiſifs, & qui cherchoient des paſſe-tems agréables, parcouroient les ſentiers, & s'enfonçoient dans les maſſifs où ils

glanoient. Quelquefois ils revenoient chargés de galantes dépouilles ; les uns en faiſoient des guirlandes, & les portoient en baudrier ou en écharpe ; ils leur donnoient le nom de guirlande d'amour. Les Chevaliers qui les avoient fait tomber, ſe moquoient de ceux qui venoient après la moiſſon : mais ces derniers ne perdoient tout-à-fait leurs peines.

Nous avons dit qu'il étoit glorieux de venir au tribunal avec les cinq roſes naturelles. Chaque Dame & Demoiſelle deſiroit raccommoder le bouquet, auſſi-tôt qu'il étoit endommagé ; car, à peine avoient-elles perdue une roſe, qu'elles auroient voulu la reprendre ; mais, quelle Dame a-t-elle jamais pu ramaſſer ſa roſe ! Quelle Demoiſelle a-t elle

retrouvé ſon bouton ! La perte eſt irréparable.

Les Chevaliers glaneurs avoient un rendés-vous commun, une ſalle où chacun étaloit ſa cueillette, & où chacun faiſoit l'éloge de chaque roſe. Il étoit défendu de dire du mal des Dames, & encore moins de leurs roſes perdues. La plûpart des Chevaliers étoient dans l'âge où on les moiſſonne, & tous en connoiſſoient le prix. Chacun montroit ſon tréſor avec délicateſſe, & craignoit de le faner. Fleur de plaiſir, fleur d'amour ſont roſes ; un jour les flétrit ; il ne faut point hâter l'inſtant de leur décadence. Les uns les attachoient avec des rubans qu'on nomme *faveurs*, & le ſallon où toutes ces fleurs étoient étalées, avoit nom *ſalle des faveurs*. Les Chevaliers

qui avoient l'imagination gaie & brillante, ſe permettoient des allégories, quelques-uns faiſoient l'hiſtoire de la naiſſance, du regne & de la chûte de la roſe. Ils entrouvroient avec complaiſance le bouton ſur lequel ils n'apercevoient qu'un nœud à peine teint d'une couleur incertaine & changeante, & comparoient ce petit globe entouré de bandes vertes, au berceau de la beauté, qui permet l'eſpérance. Ils le prenoient au moment où écartant ſon enveloppe, il laiſſe appercevoir ſa vive couleur, & préſente au zéphir une pointe dure & colorée, aſſés forte pour réſiſter aux importunités & aux attaques de tous les zéphirs réunis, aux piqûres des abeilles & aux careſſes des papillons. Beau par

ſon éclat, avare de parfums, & lent à s'épanouir, il paroît avoir cette force de vigueur, qui eſt un nouveau degré de beauté. On l'admire, & on ne s'arrête point; on ſe courbe vers lui, & on eſt long-tems incertain s'il eſt ou s'il n'eſt point tems encore de le cueillir. Enfin une main hardie s'arme du ciſeau, car dès qu'il eſt queſtion de bouton & de roſes, on craint tant d'arriver trop tard! Un jour, oui un jour eſt tout: que dis je, un moment les fait perdre. O vous que le haſard placera auprès d'une belle roſe; hâtés-vous, ne tardés pas; il y a tant d'amateurs, vous reviendriés, elle n'y ſeroit plus, ou bien elle ſeroit épanouie, & l'abeille en auroit déjà exprimé le ſuc. Cette allégorie s'applique ſi

naturellement ! Une jeune beauté semblable à ce bouton qui a pris ſa couleur, a la même force, le même éclat, ſemble tout braver & ne rien craindre, ménage & ſes avantages & ſes moyens; eſt expoſée à des zéphirs & à des papillons, & cede enfin à l'abeille matinale, qui dès l'aurore l'environne, & qui attend le premier rayon du ſoleil pour ſe repoſer ſur ſon ſein. Cette abeille eſt cet amant délicat qui ne perd point de vue la jeune beauté dont il eſt aimé.

La peinture de la roſe venoit enſuite, car on auroit tort de penſer qu'ils ne miſſent un prix qu'aux boutons. L'âge de la roſe eſt celui où la fleur eſt dans toute ſa beauté & dans tout ſon éclat, où elle eſt ouverte avec grace, & où

elle eſt dans le moment d'être cueillie, & peut être conſervée; c'eſt alors qu'elle fait honneur à celui qui s'en pare; c'eſt alors qu'elle orne le front de l'innocence, & que le chapeau de roſes devient le prix de la vertu. C'eſt alors que l'amour fait les belles guirlandes de roſes dont il orne ſon arc & ſes fleches; c'eſt alors qu'il dreſſe avec volupté ſa couche, & qu'il aime à dormir ſur des roſes. Le premier hommage que les fleurs aient reçu, fut ſans doute rendu à la roſe.

Cueillés, cueillés-la, aimables Chevaliers, n'attendés point qu'elle devienne la proie des inſectes, car il y en a dans toutes les claſſes, comme il y a par-tout des roſes, qu'ils pourſuivent juſques dans nos ſallons.

Cueillés, cueillés-la, pendant que vous êtes dans ce bel âge où il ſied de s'enorgueillir de ſes maitreſſes & des moiſſons qu'on a faites, où la roſe dans vos mains ſemble n'avoir point changé de tige, & conſerve ſa fraîcheur; la galanterie en permet l'uſage, mais je ne ſais ſi elle en excuſe la prodigalité; au reſte, la jeuneſſe rend tout pardonnable. Une roſe de plus trouve toujours place ſur un cœur qui n'a point paſſé le doux printems de ſon âge.

Cueillés ſobrement la roſe, ô vous, qui loin de votre printems, avés atteint l'âge brûlant de la vie, & qui avancés dans votre été. Vous n'avés plus ces roſées printannieres qui font renaître les fleurs chaque matin, vos chaleurs ne ſont plus

imprégnées de cette douce humidité qui les rend moins actives & moins vives ; vous ne réparés plus le dommage que vous faites ; la fleur que vous touchés eſt brûlée, celle que vous portés ſe flétrit, la roſe ſous vos mains s'épanouit trop vîte ; ménagés-la, conſervés-la, vous touchés à l'âge où il n'eſt bientôt plus permis de la cueillir !

Non, vous ne la cueillirés plus, vous dont la vieilleſſe a engourdi les membres, & en qui elle a émouſſé la pointe de vos ſens ; vous ne pouvés plus vous courber aſſés ; car elle veut des hommages. C'eſt à genou qu'on la contemple, & c'eſt au pied de ſa tige que l'amour donne volontiers & reçoit des rendés-vous. La jeuneſſe ſeule peut ſe ſoumettre à cet exercice. Vieillards,

renoncés-y ; une roſe dans vos mains change de nom, perd ſon prix & notre eſtime ; & fatiguée par un apprêt étranger, elle devient preſqu'inodore & indigne de nos regards.

Belles roſes, honneur vous ſoit rendu ! Jeunes Chevaliers, cueillés-les ; vous qui n'êtes plus jeunes, ménagés-les ; vieillards reſpectés, & ne touchés !

Vous, Damoiſelles, je ne ſaurois trop vous recommander de conſerver ce bouton de roſe, emblême charmant de votre bel âge ; prolongés-en la durée, & ne le hâtés point d'éclore, la vie n'a pas de plus beaux momens que ceux qu'elle donne au bouton. L'eſpérance s'aſſied auprès de lui, & déploie, à tous ceux qui en approchent, ſes

illuſions, ſes charmes & les preſtiges du plus brillant avenir. Quel bonheur d'être belle déjà, & d'offrir encore l'eſpérance de l'être davantage ! de plaire & de laiſſer eſpérer qu'on ſera chaque jour plus aimable encore ; d'aimer & de voir qu'on peut donner plus d'amour encore ! On eſt content des graces qu'on adore, on dit demain il en naîtra de nouvelles ; les talens ont auſſi leur aimable enfance & leur fraîcheur ; ils ne ſont point encore dans leur force, & on attend des prodiges. Si je parlois de l'amour, je vous dirois : Aimables Damoiſelles, il eſt cent fois plus fidele au bouton qu'à la roſe ! C'eſt pour le bouton qu'il ſe multiplie, ſe varie à l'infini, & paroît tout ce qu'il eſt ; il ne fut jamais volage ni

infidele au bouton ; il desire, il attend, il sollicite. Ah ! défendés ce bouton, jeunes Damoiselles, refusés-lui la permission d'y porter un doigt léger ; rien n'efface la marque de son doigt, & on distingue bientôt, parmi de jeunes Damoiselles, celles que le doigt de l'amour a effleurées. Restés long-tems à cet heureux point de l'espérance, où l'amour, les plaisirs, sont encore dans leur berceau. C'est assés que ce berceau ne soit point éloigné de vous, & que votre main puisse, quand il en sera tems, éveiller l'amour & les plaisirs.

O vous qui êtes déjà devenues *roses*, & qui l'étiés par votre éclat & par votre fraîcheur, vous savés qu'il est des nuances & des degrés ! La rose naissante n'est pas la rose

épanouie, & celle-ci eſt encore loin de la roſe flétrie ; il y a des intervalles pour chaque époque de la trop courte vie des roſes; ſaiſiſſés-les bien, marqués-les avec ſoin, arrêtés-vous, arrêtés-vous.

Choiſiſſés, ſi vous le pouvés, le lieu & l'emploi. Telle main galante vous ménagera, ne vous expoſera point au grand jour, jouira avec volupté de vos couleurs & de vos parfums, & prolongera votre éclat & votre fraîcheur.

Tel autre, à force de vous reſpirer, de vous tenir, de vous quitter & de vous reprendre, vous épanouira preſqu'auſſitôt ; & au lieu de compter deux beaux jours, vous n'aurés qu'un beau matin. Si vous pouviés choiſir, vous ne vous expoſeriés pas à une chûte auſſi

prompte. Ces jouiſſances ſont vives, mais elles ſont trop courtes ; la délicateſſe y met un charme indéfiniſſable, & elle ne précipite rien. On vit par elle plus long-tems ; la ſenſibilité eſt exercée ſans être épuiſée. Les larcins qu'elle permet ſont ſi légers, qu'ils ne laiſſent point de traces. O mes Dames, je préférerois un Chevalier délicat à un Chevalier ardent, je craindrois de paſſer trop bruſquement de la roſe brillante à l'état de la roſe épanouie !

Je ne me piquerois non plus de parer le ſein des Reines. Ce mélange de fleurs & de pierreries me déplairoit. Le feu du diamant éblouit, & fait perdre aux roſes un hommage mérité ; elles veulent être excluſives, elles le ſont ; car une roſe

eſt belle, ſans art, de ſa beauté ; tout autre éclat l'efface & la fait diſparoître. O vous qui aimés les roſes, laiſſés-les dans leur éclat naturel ; ne ſouffrés qu'on les aſſocie avec une parure étrangere ; j'aime mieux trouver ſur deux joues fraîches, deux roſes naiſſantes, que le vermillon le mieux apprêté ! Eh ! pourquoi les Reines veulent-elles être comparées à la roſe, ſans cependant être jalouſes de mériter cet honneur, en conſervant leur teint auſſi frais qu'elles ? Accoutumées à un encens trop fort, elles ne voient pas avec quelle rapidité ce parfum ternit les roſes de leur teint, comme il abrege le regne de leur beauté.

Je n'ai rien dit, mes Dames, de la perte des roſes, ajouta le Chevalier qui avoit ſi bien diſſerté,

parce que je ne peux trop balancer ſa perte avec le gain. Je crois que la perte de la premiere roſe n'eſt point auſſi irréparable qu'on le prétend, & je fus toujours prêt à me contenter des *ſecondes*. Il eſt peu de Chevaliers ici qui ne répondiſſent comme moi. N'a pas qui veut la *premiere*. Souvent elle fut ravie à l'inexpérience, à la jeuneſſe, à un moment d'égarement; on la perdit plutôt qu'on ne la donna. Toutes les femmes, ſi elles l'oſoient, ſeroient de mon avis; mais elles connoiſſent mieux le prix des *ſecondes*: elles en ſont plus avares, & elles les cedent avec connoiſſance de cauſe. C'eſt amour qui les diſpenſe, ce n'eſt ignorance ni erreur; elles les donnent, ſavent les redemander ou les reprendre, les

conſerver dans leur fraîcheur autant qu'il eſt poſſible, & s'en ſervent avec adreſſe pour nous attirer, nous rappeler & nous enchaîner. Que ne fait pas une Dame aimable & ingénieuſe, par le moyen des *ſecondes roſes !*

On applaudit au Chevalier ; mais les avis furent partagés, & je penſe que c'étoit le parti le plus ſage. Il plaiſanta les Dames qui étoient venues à la Cour d'amour ſans un bouquet. Malheur à vous, mes Dames, qui n'avés plus une fleur à préſenter ! les bouquets d'emprunt n'ont pas le même prix ; vous avés tort de craindre de les endommager dans la route ; on ſait que tel eſt l'effet des voyages ! Belle qui va par monts & par vaux avec ſon Chevalier, court ce dommage. Ne

partés avec votre ami, Dame qui craignés les caquets; mais si vous avés fait le premier pas, allés, & ne regardés en arriere; car de ce premier pas la trace ne peut être effacée.

Là-dessus il étala, comme les autres Chevaliers, sa guirlande moitié roses, moitié boutons. Les Chevaliers qui les avoient détachées de leur tige, les reconnurent; car un amant qui n'est point blasé, & qui a senti son bonheur, ne prend point une rose pour l'autre, & ne se trompe point sur la nature du parfum. On a tort quand on soutient que l'une ressemble à l'autre: non, chacune a sa qualité, & il en est de même des Dames & des Damoiselles. La discrétion dont les Chevaliers se piquoient, ne leur permit point de rien réclamer.

Les Dames & les Damoiſelles n'oſerent les demander ; car aucune n'a jamais eu aſſés de hardieſſe pour en parler tout haut ; chacune ment, & aſſure avoir toujours ſa roſe.

Ce badinage étoit un dédommagement pour les Chevaliers glaneurs ; car ils n'étoient point aſſés généreux de rendre des roſes pour rien. Quelques-uns, après les avoir rendues, les faiſoient encore perdre, & les mettoient à prix une ſeconde fois ; mais tout étoit ſi bien ordonné dans ce beau champ, tant de galanterie animoit les Chevaliers, qu'il étoit rare que les roſes perdues ne fuſſent replacées ſur le bouquet avec aſſés d'adreſſe pour tromper ceux qui n'étoient pas fins connoiſſeurs, & même ceux qui l'étoient ;

car il faut être bien froid & bien méchant, pour obſerver de ſi près le dégât imperceptible fait à une roſe. Soyons cent fois trompés, plutôt que de ne pas eſtimer la beauté qui a perdu ſa roſe !

Qui prit un grand plaiſir à cette fête ? Ce fut Gradafilée, qui, placée ſur le paſſage des Dames, dirigeoit tour-à-tour l'émeraude ſur chacune, & ſur Angriote, & ſur le Chevalier au Beau-Fleuron, qui ne s'étoient point éloignés d'elle. Hélas ! il en étoit peu qui euſſent gardé leur bouton & leur roſe ! Gradafilée faiſoit part à Angriote & au Chevalier de ſa découverte. Ils étoient trompés par la modeſtie de leur maintien, par la fraîcheur de leur teint. Gradafilée tournoit la bague, & répondoit : *Roſe perdue,*

roſe arrangée, *roſe repriſe*; *bouton perdu*, *bouton refait*. Elle leur rendoit leur révérence avec un ſouris ; & promenant tantôt ſa bague ſur Angriote, & tantôt ſur le Chevalier, elle rioit des mouvemens qui ſe paſſoient dans leur cœur au mot de *roſe perdue* ou de *bouton refait*. Il ſembloit qu'ils étoient prêts à répéter le même larcin ; ils trouvoient ces Dames, à qui la roſe manquoit, beaucoup plus aimables que le petit nombre de celles qui l'avoient gardée, & ils avoient raiſon. Elles ſont en effet plus aimables, plus animées & plus empreſſées de courir après les plaiſirs ou de les inſpirer.

Avant de prendre place ſur les bancs, elles ſe placerent ſur la même ligne pour être témoins d'un

combat ridicule donné entre vilains, par lequel le tribunal d'amour commençoit toujours ſon aſſiſe. Deux *haraſſes* furent dreſſées à chaque bout de la lice, pour réfugier les vilains qui n'avoient, ſuivant la coutume, que le bâton pour armes offenſives. La haraſſe avoit deux ouvertures par leſquelles les deux champions s'obſervoient : cette arme étoit très-lourde à ſoulever ; & une fois placée, ils ne pouvoient gueres la rapprocher ſans être, comme on l'a appelé depuis, *haraſſés*. Il étoit défendu de relancer ſon adverſaire auſſitôt qu'il étoit derriere le retranchement, il falloit le ſurprendre durant la courſe, ou renverſer & briſer cette eſpece de rempart. Une corne ſervit de fanfare. Un Bailli, monté ſur un courteau,

tenoit lieu du Juge du camp. On ſonna le duel : les vilains parurent auſſitôt, ſe mirent en préſence le bâton levé ; enſuite ils tournerent en ſe frappant. L'adreſſe avec laquelle ils paroient, étoit ſinguliere. Quand ils étoient fatigués, ils ſe retranchoient derriere la *haraſſe*, & faiſoient trêve. Le plus intrépide profitoit de ce moment pour attaquer ſon adverſaire. Celui qui s'étoit caché, s'élançoit auſſitôt qu'il pouvoit le faire avec avantage, & prenoit ſon champion à l'improviſte. Quelques adroits qu'ils fuſſent, ils ne relançoient point tous les coups ; & tantôt le bras, tantôt les épaules, tantôt les reins, étoient meurtris. Le ſang commença à couler abondamment du nez d'un champion

champion qui avoit été atteint d'un coup de bâton, dont il avoit été en même tems aveuglé. Son adversaire venoit de recevoir un coup qui l'avoit blessé à la jambe, & il se défendoit en boitant. Le Bailli ayant reçu l'ordre de la Présidente de la Cour d'amour, jeta sa baguette dans la lice, & chaque champion se retira derriere sa haraſſe, dans laquelle l'un & l'autre furent portés devant les Dames, qui leur jeterent des pieces d'or. Le prix du duel fut partagé entr'eux. Ce n'étoit ni une couronne, ni un anneau, ni des éperons; deux sangliers furent le prix de la victoire. Tel fut le prélude de l'audience de la Cour d'amour.

Aussitôt que la Vicomtesse de Turenne, qui présidoit, & les

Dames, eurent pris place, l'Huiſſier, qui étoit la jeune Comteſſe de Brehan, appela un Damoiſeau qu'une Dame avoit accuſé ; car c'étoit-là, comme je l'ai dit, que les griefs des Chevaliers étoient relevés, & qu'on recevoit ſentence de blâme, ou renvoi honorable. — Gentil Damoiſeau, lui dit-elle, laiſſés votre épée hors de la barriere, vous n'avés beſoin ici que de courtoiſie & d'envie de plaire. — Je ne ſuis aſſés haï du ciel pour n'avoir telle envie ; tant que je vivrai, je porterai aux Dames honneur, amour & reſpect —.

Entré dans le parquet, il ouït les chefs de l'accuſation prononcés contre lui. Une Dame l'avoit dénoncé comme grievement coupable de n'avoir pas voulu deviner ſa belle penſée. Une Damoiſelle

du palais le réclamoit à ſon tour, en récompenſe du ſervage qu'elle lui avoit voué.

Le Damoiſeau ne comprit point que ſa cauſe étoit une de celles que la Cour avoit réſervées pour égayer l'aſſemblée ; il demanda un Avocat, qu'on lui accorda, avec la faculté de le prendre parmi ſes Juges. Il choiſit la Dame ſecrette de ſon affection, s'approcha d'elle, mit un genou en terre, & lui préſenta ſon gant. La Dame le prit en rougiſſant, deſcendit de ſon ſiege, & ſe plaça à côté du Damoiſeau à l'autre bout du cirque ; elle ſourit, en prenant la parole. — Je ne veulx excuſer en tout le Damoiſeau ; la Dame qui ſe plaint d'avoir enduré un piquant refus, & d'avoir perdu ſes avances, a raiſon de ſe plaindre.

Amour doit être récompenſé : le Damoiſeau a tort ; quand on eſt jeune, rien ne coûte ; un Gentilhomme doit aux Dames doux plaiſirs, tendres courtoiſies ; voire plus, doit auſſi hommages journaliers. La Dame ne demandoit autre choſe.

Mais regardés-le, mes Dames ; ſa jeuneſſe, ſon aimable ignorance, réclament pardon. Le reſpect qu'il porte aux Dames ne lui a permis de deviner la Dame ; il y a plus perdu que gagné : ce n'eſt à nous à le complimenter de cette retenue ; car trop de reſpect eſt ce qui, le plus ſouvent, nous tourmente d'étrange maniere ; mais gardons-nous de l'en punir.

Le Damoiſeau ayant fait un ſigne à ſon Avocat, la jeune Comteſſe

prêta l'oreille, & l'écouta attentivement. Elle reprit ainſi : — Le Damoiſeau avoit une autre excuſe : il avoit juré foi & ſervage ; il a voulu ſe garder tout entier, puiſque tout entier il s'étoit promis. Amour avoit fait haro ſur ſon cœur : il a reſpecté le décret de l'Amour, honneur à lui, & à ſa Dame ou Damoiſelle —.

L'aſſemblée ſe mit à rire ; l'Avocat ſe tournant alors vers le Damoiſeau, dit : — Beau Damoiſeau, retenés cette leçon ; trop de timidité nuit auprès des Dames : tel qui refuſe l'occaſion, ne la retrouve plus. — Mes Dames, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à la Cour, je plains la Dame d'avoir reçu un pareil refus, & n'empêche que la Cour ne lui adjuge tels dédommagemens

qu'elle trouvera convenables, pourvu toutefois, & je me permets cette distinction au nom de la Dame du Damoiseau, que son corps ne soit condamné à aucun service à l'endroit de la partie plaignante.

Pour ce qui est de la réclamation de la Damoiselle du palais, si je ne savois que c'est ici une cause de plaisanterie, je conclurois à ce qu'elle fût déclarée non-recevable; depuis quand souffririons-nous que nos femmes de service ambitionnassent faveurs de Gentilshommes? S'il est des Chevaliers assés peu délicats pour les admettre dans leurs couches, ils ont forfait à notre endroit, & méritent peine. Si aucuns ont eu besoin poignant de nature, tant pis pour la suivante; elle est d'ailleurs trop payée de ce qu'elle a

donné, par ce qu'elle a reçu.

On battit des mains ; le Damoiſeau ſe jeta aux pieds de la Comteſſe. — La Cour, lui dit la Préſidente, vous permet de baiſer votre Avocat à la joue —. Il fut préſenté à chacune de ſes Juges, & leur baiſa à toutes la main. Il n'en étoit pas une qui ne ſerrât la ſienne, tant candeur & jeuneſſe ont de pouvoir ſur les Dames ! Il alloit ſe retirer, en attendant que ſes Juges allaſſent aux opinions. Un Payſan prit la parole, & dit : Un moment, reſpectables Dames — ; on ſe tut, & on écouta. — J'aurai dit en peu de mots. Ce Damoiſeau qu'ici ſon Avocate vous repréſente comme un mouton, eſt vrai larron d'honneur ; il a forcée une Payſanne à laquelle j'étois fiancé : prononcés.

La Dame alloit de nouveau défendre l'accusé ; mais une Paysanne belle & vive comme l'amour, jeune comme les graces, cachant sous un large chapeau gris les plus beaux yeux du monde, fendoit la presse, en criant : — Ecoutés-moi, belles & généreuses Dames — ; c'étoit en effet la Paysanne du Damoiseau. — Rien ne m'a ravi ce tant beau Damoisel ; ains c'est moi qui, de bonne affection, lui ai tout donné, & moult j'eusse été courroucée, si n'avoit osé tout prendre, j'aurois craint d'être tenue à mépris. Dames, savés bien qu'on ne nous ravit rien ; celle qui se défend le mieux, celle qui consent à moitié, celle qui se plaint du *cas*, toutes l'ont bien voulu. Moi, mes Dames, je vous dirai : Si c'est mal, l'ai voulu ; si

c'eſt bien, l'ai encore voulu.

La Cour ordonna ſilence. La Vicomteſſe de Turenne prononça ainſi la ſentence. Rien n'eſt grave dans votre cas, beau Damoiſeau; avés fait ce qu'avés dû à l'égard de la Damoiſelle du palais; n'avés pas ſu ce que deviés accorder à la Dame plaignante; avés fait tout ce qu'occaſion a voulu à l'endroit de la Payſanne; la Cour vous abſout, & vous enjoint d'être moins reſpectueux, moins timide envers les Dames, & vous ordonne de prendre des leçons de courtoiſie de nous toutes. Le devoir d'un Chevalier, après la Religion & l'honneur, eſt de chercher à plaire, de nous rendre heureuſes en tout bien, & d'être diſcret. Allés, beau Damoiſeau, commencés votre cours de cour-

toiſie auprès d'une d'entre nous : puiſſe votre Dame vous pardonner l'aventure de la Payſanne —.

Là, comparurent les Chevaliers qui avoient été cités ; car il étoit ſans exemple qu'on y eût prononcé un ſeul jugement par contumace. Aucun Chevalier n'avoit jamais refuſé de comparoître à l'ajournement des Dames. Il s'y défendoit avec reſpect, n'accuſoit jamais, promettoit de mieux faire, & juroit de ſubir ſans murmure la ſentence. Jamais ce tribunal n'avoit verſé de ſang, jamais de long exil ; quelquefois (c'étoient les plus grandes peines) il étoit ordonné de remporter vingt gages de bataille en l'honneur de chaque Dame outragée, & de courir les aventures pendant un nombre d'années. Quel-

quefois on y faiſoit des ligues contre les Chevaliers félons ; car aucune mauvaiſe action ne reſtoit impunie. Les Chevaliers juroient de ne faire ni paix ni treve à ceux qui avoient encouru l'indignation des Dames, ou forfait à la noble Chevalerie.

O tribunal charmant & auguſte qu'il étoit réſervé aux François d'imaginer ! ô fable ingénieuſe, digne des plus aimables fictions que la Grece ait inventé, que d'entrepriſes brillantes n'étiés-vous point capable d'inſpirer ! Amour & beauté, honneur & courage ! Motifs puiſſans & doux, vous auriés fait la gloire & les délices d'une Nation formée pour les grandes choſes !

On ne cita à cette aſſemblée ni tyrans, ni malfaiteurs ; on propoſa d'abroger la loi trop dure contre

les adulteres ; mais on en renvoya la déciſion à une autre ſéance. Sur la liſte des Chevaliers qui s'étoient ſignalés en amour, ou par galanterie ou par fidélité, la Préſidente fit écrire les noms ſuivans :

La Princeſſe Gradafilée, pour fidélité à toute épreuve.

Liſvart, ou le Chevalier Solitaire, pour conſtance & malheur.

Galanterie aimable.

Le Sire Angriote, avant & après ſa maladie.

Le Chevalier au Beau-Fleuron, à la Cour de Trébiſonde.

Périon, ou le Chevalier de la Sphere, par-tout.

Modele des vrais & loyaux Amans.

Gradafilée & Liſvart.

La Princeſſe Onolorie, ſi elle pouvoit ſe défendre de jalouſie.

La Princeſſe Gricilerie, ſi elle étoit un peu plus jalouſe.

La Fée *Parfait-Amour*, ſi elle avoit ſu mieux ſe défendre.

Mais, ajouta la Préſidente, Damoiſelles & Chevaliers, allés prendre leçons de la Fée Parfait-Amour.

Chevaliers aventureux & Dames.

La liſte fut remplie; les Dames qui avoient traverſé le champ des roſes, s'y virent inſcrites; mais ſans note ni indication.

On cria trois fois Amadis, Amadis, Amadis, ſuivant l'uſage; car Amadis des Gaules étoit le pere d'une galante & nombreuſe famille qui avoit produit une foule d'amans & de vrais Chevaliers, & à qui la

Cour d'amour devoit peut-être ſon exiſtence & ſa conſidération (1).

Il étoit encore d'uſage de raconter une hiſtoriette avant de ſe ſéparer ; le ſujet ne devoit point prêter à rire aux dépens des Chevaliers, mais à ceux des manans & vilains, & devoit être à la gloire des femmes. La Préſidente chargea la Dame qui s'étoit ſi bien acquittée du rôle d'Avocat, d'imaginer un conte plaiſant. Celle-ci accepta la tâche, rêva un moment, & commença ainſi :

La Dame qui fit battre ſon mari (2).

---

(1) Je ſais cependant qu'un Poëte a donné, dans un de ſes Fabliaux, Dieu lui-même, pour Chef de la Cour d'amour.

(2) Le même Conte ſe trouve dans le tome premier de la traduction des Fabliaux, par M. Legrand.

Oyés, mes Dames, malices peu communes qu'Amour, en cachette, ourdit, quand il en a le vouloir. Un Clerc devint amoureux d'une Dame, femme d'un manant d'Orléans, l'épouse répondit à ses tendres aveux; une fois d'accord, point ne se contraignirent: c'étoit chaque jour visites, promenades, rencontres, tête-à-tête. Tel bon croyant que fût le mari, le soupçon entra dans sa cervelle tant & si avant, qu'un espion fut mis aux trousses de sa moitié.

Un beau jour, l'espion entendit: Demain mon mari entreprend un voyage; Dieu! comme mettrons le tems à profit! pourrai vous donner entrée jusques à mon appartement, par la porte du verger —. Le discours fut rendu de point en

point au mari, qui voulut ruſer, alla trouver ſa moitié. — Adieu, dit-il, m'en vais, & ne reviendrai que quand la foire du bourg voiſin ſera finie —. Sa moitié ne s'amuſa à pleurer. Le vilain n'étoit mari aimable, & bien-aiſe étoit-elle de ne cacher la joie que lui cauſoit ſon départ. Le vilain monta à cheval, mais ne s'éloigna : il attendit la nuit, & vint ſe mettre en guette à la porte du verger, pour ſurprendre le Clerc & ſa moitié.

La Dame n'attendoit pas avec moins d'impatience la nuit & l'heure du rendés-vous. Elle ouvrit la porte du verger, & prit ſon mari pour ſon amant, qu'elle croyoit accabler de careſſes. Le manant recevoir ces faveurs ſans oſer parler, & ſe couvroit de ſon capuchon &

de ſon manteau. Toujours quelque choſe nous avertit du danger. La moitié ne-trouva tant de précaution naturelle ; ſi finement elle s'y prit, qu'elle reconnut ſon vilain. Elle ſe félicita de telle découverte, & feignant de parler à ſon ami : Que me faites joie de n'avoir failli au rendés-vous ! me tarde de me trouver tête-à-tête & ſans gêne avec vous ; beſoin eſt qu'attendiés que n'y ait plus autour de moi ni ſervantes ni garçons, vais vous mettre en lieu où ne ſerés vu, & où irai vous chercher.

Qui fut pris au piege ? ce fut le manant. Sa moitié l'enferma ſous ſa clef dans un appartement éloigné. Libre, pour le coup, de toute appréhenſion, elle retourna à la porte du verger, où le jeune Clerc l'at-

tendoit. Dieu ſait comme il fut accueilli ! baiſers coûtoient trop peu pour les compter. La moitié les ſavouroit avec une ardeur que lui donnoit ſans doute la penſée de la belle vengeance qu'elle tiroit de ſon manant. Elle laiſſa un moment ſon ami rêver à ſon bonheur, pour mener à fin l'aventure du mari. — Avés ouï parler, dit-elle à ſes domeſtiques, d'un jeune Clerc qui viént rôder autour du verger, & qui me ſuit ſans me donner treve aucune; ai voulu m'en défaire par un tour dont veulx qu'en garde une longue mémoire; l'ai amené dans ce logis pendant le voyage de mon mari, l'ai enfermé dans la ſalle; vous le baille à diſcrétion, afin que le chaſſiés, & que le battiés aſſés rudement pour qu'il s'en ſouvienne.

Pas ne fut beſoin d'en dire davantage. Le manant qui ne vouloit ſe compromettre en ſe faiſant connoître, fut chaſſé de ſa maiſon, battu, & laiſſé mourant à la porte du verger. Sa moitié récompenſa largement ſes domeſtiques, qui s'étoient ſi bien acquittés de ſa commiſſion, & paſſa une douce nuit avec ſon bien-aimé.

Le lendemain, à peine le galant étoit-il ſorti, que le manant fut porté au logis, meurtri & dans un état digne de pitié. Comme il eût été humilié en diſant la vérité, il eut recours à un menſonge, en aſſurant que des larrons l'avoient roué de coups. Sa moitié contrefit la dolente, le plaignit, ordonna qu'on en prît ſoin, & mit à profit la maladie & la convaleſcence du manant.

Celui-ci, assés corrigé de sa jalousie, & content d'avoir appris à bien connoître la vertu de sa moitié, renvoya l'espion, ferma l'œil sur la conduite de sa femme, & demeura persuadé qu'il avoit épousé un dragon de vertu. Sa moitié continua de vivre en bonne intelligence avec le Clerc, & disoit tout bas à ses voisines : Quand voudrés corriger vos époux, prenés leçons de la *Dame qui fit battre son mari.*

Le Tribunal rit du conte, applaudit à la Dame qui l'avoit arrangé, & conclut que femme qui veut tromper, en trouve toujours l'occasion, tel jaloux & tel fin que puisse être un époux. On ajouta que la femme étoit plus ingénieuse dans son amour & dans ses vengeances. Tous les Chevaliers prirent

congé des Dames de la Cour d'amour ; celles-ci ſe rendirent chacunes dans leurs terres. Gradafilée, Angriote & le Chevalier au Beau-Fleuron, continuerent leur route pour aller à la rencontre du Chevalier Solitaire, qui ne s'offroit point à leurs yeux. Tout ce que le Chevalier au Beau-Fleuron avoit rapporté de la Princeſſe Onolorie, le nom de cette Princeſſe inſcrit ſur la liſte des loyaux amans, affligeoient la fidelle Gradafilée. Qu'il lui tardoit d'être éclairée !

Toujours malheureux, & cherchant toujours les aventures, Liſvart, après avoir quitté Amadis, avoit parcouru de nouveaux pays. Par-tout il avoit montré ſon courage ; mais quelques beaux que fuſſent ſes lauriers, ils étoient bai-

gnés de ſes larmes. Onolorie troubloit ſes beaux jours. Il mit pied à terre dans une île, & s'engagea dans une grande forêt. Des cris l'attirerent vers un endroit écarté, où il vit une Damoiſelle attachée par les cheveux à une branche. C'étoit Alquiſe ; à cette vue, il ne put contenir ſon indignation ; il coupa la branche, & courut, ſans s'arrêter, vers le Géant qui avoit auſſi indignement traité une femme. Le Géant parut vouloir le braver, & ne daignoit ni l'attendre, ni le regarder. Il preſſoit ſon cheval, & s'enfonçoit de plus en plus dans la forêt. Liſvart l'atteignit enfin, le ſerra de près, & le contraignit à ſe mettre en défenſe. Le Géant coucha ſon bois, s'avança ſur lui, & le pouſſa. Liſvart lui rendit coup pour

coup ; mais voulant terminer avant la nuit un combat qui lui déplaiſoit, il tira ſon épée, & fondit ſur le Géant, qui ſe défendit avec courage, mais qui reçut la mort. Ce combat l'avoit engagé plus avant qu'il n'avoit cru. Une fontaine ſe trouva auprès de lui, il réſolut de dormir ſur l'herbe, au murmure des eaux. Le ſommeil n'eſt pas l'ami des malheureux. Liſvart vouloit dormir, & ne fit que ſoupirer & ſe plaindre à haute voix.

Auprès de la fontaine venoient d'arriver Périon & Gandalin, jetés dans l'île par un coup de vent, & qui avoient été ſurpris par la nuit dans la forêt, où ils cherchoient un gîte. Gandalin avoit fait, avec les couvertures de leurs chevaux, ſupportées par leurs lances, une

eſpece de tente, ſous laquelle Périon & lui s'étoient retirés. Après le premier ſommeil, Périon repaſſa tous ſes ſouvenirs. — Que je ſuis heureux, diſoit-il à voix haute! — Liſvart qui repoſoit auprès de ſa tente, s'écrioit: Que je ſuis à plaindre; ma Dame me bannit, me hait. — Suis aimé, diſoit Périon, de la plus belle des Dames. — Cela n'eſt pas poſſible, s'écrie Liſvart; moi ſeul ai le bonheur d'aimer la plus belle & la plus cruelle des Princeſſes. — Il ſe leve auſſi-tôt, & provoque le Chevalier au combat, à moins qu'il ne dît le nom de celle qu'il aimoit. Le Chevalier refuſa; ils ſe battirent. C'étoit la première fois que Liſvart trouvoit un adverſaire digne de lui; jamais il n'avoit payé ſi cher l'eſpoir de vaincre. Le Chevalier venoit

nbit de tomber ; Liſvart vit à la lueur du jour qui commençoit à poindre, une ſphere peinte ſur l'écu du Chevalier. — C'eſt vous, Périon, s'écria-t-il : & ſe jettant à ſes genoux, il lui demanda pardon de ſa victoire.

Périon le preſſant dans ſes bras, remercioit le ciel de cette rencontre : c'eſt vous, Liſvart ! vous que je cherchois de la part des Princeſſes Gricilerie & Onolorie. Alquife ſurvint, & panſa leurs plaies : elle étoit chargée auſſi de paroles conſolantes de la part de Gricilerie. — Vous ne me dites rien de Dame Onolorie. — Cher Liſvart, n'en doutez, êtes aimé d'elle ; ſa ſœur ne m'auroit dépêché vers vous, ſi elle n'avoit connoiſſance des intentions de Dame Onolorie. Tout ce que je puis

vous dire, c'eſt que depuis qu'avés quitté la Cour de Trébiſonde, la Princeſſe n'a ri, ni pris la moindre part à la joie publique. Alquiſe vous dira qu'elle a vu pleurer la Princeſſe. — Ne voudriés me tromper. Dame Onolorie a pleuré ſur ſon Chevalier, & ne lui a oncques donné marques de bon ſouvenir! ne vous a chargé de me rien dire! — Croyés, beau Chevalier, dit Alquiſe, que la Princeſſe vous verra avec grand contentement: ce n'a été ſa fantaiſie de me donner charge auprès de vous; mais êtes aimé. — Seroit-il poſſible, Dame Onolorie, que vous euſſiez plus d'orgueil que d'amour? Je crains de le penſer, je ne veux conſerver cette crainte. Beauté de mes penſées! vous pardonne toutes vos injuſ-

tices. Partirai, cher frere, quand le voudrés —.

Ils se disposerent à retourner à Trébisonde. Périon, qui ne vouloit plus être connu sous le nom du Chevalier de la Sphere, se fit appeller le Chevalier Allemand, prit des armes azurées, semées d'étoiles d'or. Ils trouverent une barque prête à mettre à la voile, & voguerent en pleine assurance. Ils croyoient aller en Asie; mais un vent violent les poussa de la mer Méditerranée dans l'Océan, & leur fit côtoyer la Grande-Bretagne. L'envie de connoître la Capitale du Royaume, où regnoit Amadis, les détermina à aborder. Ils avoient à peine pénétré dans une forêt, qu'ils furent rencontrés par deux Chevaliers : l'un étoit couvert d'armes

noires; sur son écu, on voyoit pour devise la moitié d'un cœur : l'autre portoit des armes blanches.

Le Chevalier noir vint au-devant de Lisvart, & le pria, avec courtoisie, de rompre une lance pour l'honneur des Dames; il reconnut le Chevalier Solitaire à ses armes, & l'assura qu'il étoit dans un pays où il trouveroit un grand nombre de vaillans Chevaliers. Lisvart refusa le combat; & le Chevalier noir voulant du moins le vaincre en politesse, ne le força point de combattre.

La chaleur invita Périon & Lisvart à rechercher l'ombre des feuillages. Ils prenoient, sur l'herbe, un léger repas de viandes qu'Alquife avoit apportées. Un Chevalier passa auprès d'eux, portant en croupe une Damoiselle. Aussi-tôt qu'il les

eut appercus, il reposa son armée sous un arbre, & vint à eux la lance en arrêt. Il faut combattre, dit-il, ou me donner la Damoiselle que vous conduisés, pour servir celle qui m'attend sous cet arbre.

Les deux Chevaliers repoussèrent la menace par des réponses fieres, qui annoncerent leur force & leur courage. Le Chevalier insista; il fallut combattre. L'indiscret Chevalier tomba sans vie sur sa lance. La Damoiselle prit la fuite en jettant des cris, & revint bientôt suivie des deux Chevaliers aux armes blanches & noires : ceux-ci pousserent sans autre prélude droit à Périon & à Lisyart. Le Chevalier Solitaire ne put venir à bout du Chevalier aux armes noires, qu'après avoir épuisé son adresse & déployé toutes ses

Damoiſelles les eſcortoient. L'Impératrice étoit menée par un Chevalier monté ſur un harnois blanc, garni de pierreries; il portoit un écu auſſi brillant que le criſtal, entouré de ſept lettres dorées B.

Ce Chevalier ayant apperçu le Chevalier Solitaire, parla à voix baſſe à une Damoiſelle qui le vint prier de vouloir bien honorer les premiers coups d'eſſais du Chevalier blanc, en lui permettant de rompre avec lui une lance, ſans paſſer outre pour l'honneur des Dames. Elle ajouta qu'il ſeroit fier de ce combat, le premier qu'il eût ſoutenu, & le même jour qu'il avoit reçu l'ordre de Chevalerie. Liſvart pria la Damoiſelle de lui apporter une lance; ce qu'elle fit, en lui diſant que le Roi de Sardaigne lui ſerviroit de

parrain. Ils donnerent l'un & l'autre des éperons ; mais comme ils étoient prêts à se joindre, le Chevalier Solitaire haussa son bois; celui du Chevalier blanc l'atteignit si rudement, que la lance vola en éclats ; puis tournant la bride : Sur mon Dieu, dit-il, Sire Chevalier, votre courtoisie est encore plus grande qu'on ne la publie. Sans m'avoir touché, m'avés su vaincre. Bien est-il vrai que vraie chevalerie & courtoisie se font souvent compagnie. Ce Chevalier se nommoit Dinerpie, & étoit fils de l'Empereur de Rome : il continua sa route.

Périon & Lisvart passerent la nuit dans la forêt. Le lendemain, ils remonterent à cheval de grand matin, & rencontrerent le Grand-Maître de la maison d'Amadis, qui

alloit à Londres annoncer à tous les Chevaliers que le Roi, pour honorer l'Impératrice Léonorine, le Roi & la Reine d'Ecosse, qui étoient venus le visiter, tiendroit Cour plénière, & armeroit Chevalier le Prince Adariel, & l'un des fils du Roi Norandel.

Les deux Chevaliers dépêcherent aussi-tôt Alquife vers Amadis, pour lui dire que deux étrangers, dont l'un étoit le Chevalier Solitaire, qui lui avoit promis au château de la Roche de venir le voir, bien aises d'assister à cette fête, lui faisoient demander une tente pour se reposer, parce qu'ils vouloient rester inconnus, & ne point entrer dans la ville, jusqu'à ce qu'ils en eussent obtenu la permission de celle aux ordres de qui ils étoient.

Amadis fit dreſſer la tente à l'endroit qu'Alquiſe choiſit à l'entrée du bois, près le rivage de la mer. Dites au Chevalier Solitaire, avoit-il ajouté, qu'il fit tant pour nous au château de la Roche, qu'il ne ſera jour de ma vie qu'il n'ait en moi un Chevalier à ſon commandement.

Alquiſe ayant rendu compte du ſuccès de ſon meſſage, les deux Chevaliers s'avancèrent vers Fenuſe, armés de toutes pieces, & le caſque en tête. Ils arrivèrent au palais, où ils trouvèrent Dinerpie, Prince de Rome, Adariel & Elinie, l'Infant du Roi Norandel, qui venoient les recevoir. Ces jeunes Princes les conduiſirent devant Amadis, qui les attendoit, accompagné de Floreſtan, d'Agraies, de l'Impératrice Léonorine, de la Rei-

ne Oriane, des Reines de Sardaigne, d'Ecosse, & de l'Infante Brisene, fille d'Amadis. L'Infante étoit si belle, que Dinerpie en étoit devenu amoureux sur le bruit de sa renommée, & c'étoit en témoignage de son attachement qu'il portoit sur son écu sept B dorés.

Les Chevaliers demanderent au Roi de leur permettre de tenir la joûte huit jours durant, contre tous ceux qui voudroient assaillir. Les assaillans devoient frapper, en se présentant, sur deux écus qui devoient être attachés à un perron. La joûte étoit faite pour l'amour de l'Infante Brisene, dont le Chevalier Solitaire voulut être le Chevalier tout le tems qu'il séjourneroit à Fenuse. L'Infante devoit leur envoyer à la fin du tournois les

noms & les panaches des Chevaliers qu'ils auroient vaincus. Les échafauds furent dreſſés hors de la ville.

Sur ces entrefaites arriva Olarius, fils du Roi d'Eſpagne, qui avoit été envoyé par ſon pere à Fenuſe, pour recevoir des mains d'Amadis l'ordre de Chevalerie. La cérémonie fut renvoyée au lendemain. Olorius, Adariel, Elinie furent conduits à l'Egliſe pour faire la veillée des armes. Le lendemain, Amadis, ſuivi de pluſieurs Rois, de Princes & de Grands Seigneurs, de Dames & de Damoiſelles, vint lui donner l'accolée. Oriane ceignit l'épée à Olarius, l'Impératrice celle du Prince Elinie, Briſene celle d'Adariel. La Meſſe fut célébrée par l'Archevêque de Cantorbéry. Amadis fit porter

en même-tems dans la tente des deux Chevaliers une grande quantité de lances, leur fit préſenter douze chevaux de prix, couverts d'un harnois d'or : l'Infante Briſene leur envoya un pavillon de ſoie. On avoit joint à ces préſens deux pieces de drap d'or pour couvrir les deux écus du perron.

Pendant que tous ces préparatifs ſe faiſoient, Amadis avoit ordonné qu'on plantât des perrons de tous côtés à une lieue à la ronde, avec des écriteaux contenant les conditions du tournois. Les deux Chevaliers entrerent dans le champ à l'heure donnée, & ſe placerent à côtés de leurs écus.

Il n'y avoit pas long-tems qu'ils y étoient, qu'on vit ſortir de la forêt ſix Chevaliers armés & très-bien

montés, lesquels marchant au petit pas, vinrent toucher les écus des tenans : deux refferent ; les quatre se tinrent au bout du camp. Périon & Lisvart choisirent deux fortes lances, & se placerent au bout opposé. Les trompettes & les clairons sonnerent ; ils s'élancerent si vigoureusement les uns contre les autres, que les lances volerent en pieces. Les deux Chevaliers roulerent par-terre sous leurs chevaux ; les deux tenans ne perdirent ni les arçons ni les étriers, & retournerent s'armer d'un nouveau bois. Les deux qui se présenterent ensuite ne furent pas plus heureux que leurs compagnons. Les deux derniers espérant avoir un meilleur succès, coururent de si droit fil contre les deux tenans, que les lances rompirent jusques

dans la poignée, ſans qu'aucun d'eux fût renverſé. On leur apporta de nouveaux bois, avec leſquels ils coururent ſi bien, que, ſans croiſer, il en arriva comme des premieres lances; mais au paſſer, le choc des tenans fut ſi rude, que les deux aſſaillans furent renverſés. Briſene envoya auſſi tôt à Périon & à Liſvart les noms des Chevaliers vaincus & ſix panaches.

Quatorze Chevaliers, & enſuite dix autres, ſe préſenterent & toucherent par rang aux deux écus. Les deux tenans en défarçonnerent ſeize avant d'avoir rompu leurs lances. Enfin le champ leur demeura. Briſene leur donna les noms des vingt-quatre, & autant de panaches. Ainſi finit la premiere journée.

Le soir même, pendant que des cris de joie faisoient retentir les salles du palais, & que la fête se terminoit par un grand festin, il s'éleva dans la ville une si grande rumeur, que les Chevaliers & le Roi sortirent du palais en désordre, craignant quelque surprise de l'ennemi. A peine avoient-ils descendu dans la grande place, qu'ils furent éblouis par le feu brillant d'un météore enflammé. Un tonnerre épouvantable ébranla la terre autour d'eux. Ils découvroient, à la distance d'un mille, une montagne d'eau si haute, qu'elle sembloit surmonter les nues, au sommet de laquelle étincelloit un feu ardent qui embrâsoit un terrein de trois lieues d'étendue. Par intervalles, il en sortoit des éclairs & des tonnerres effrayans.

Cette montagne embrâſée s'avançoit vers la ville ; & à meſure qu'elle approchoit du rivage, la mer s'élevoit & s'agitoit avec violence. Cependant ce phénomene étonnant diminua inſenſiblement. les éclairs ceſſerent, le tonnerre ne roula plus avec bruit ; la mer ſe calma ; on n'entendit plus qu'un ſon harmonieux. La montagne ne conſerva que la forme d'un vaiſſeau, dans lequel étoient des ſinges tenant une torche allumée, à la clarté deſquelles on voyoit, ſur le tillac, douze Damoiſelles. Six pinçoient de la harpe, les autres jouoient du luth & du violon. Au milieu d'elles paroiſſoit une Dame aſſiſe ſur une chaiſe étincellante, ayant un voile ſur la tête. Amadis reconnut la bonne fée Urgande, qui étoit

mandée par le magicien Alquife, pere de la Fée dont nous avons tant parlé, qui s'intéreſſoit au ſort de Liſvart & de Périon, dont on n'avoit point de nouvelles à la Cour de Trébiſonde.

Le jour ſuivant, les deux tenans fournirent leur carriere avec le même ſuccès. Trente-cinq aſſaillans furent renverſés ſans avoir changé de lances. Les trois, quatre & cinquieme journées ne leur furent pas moins glorieuſes. Leur liſte étoit couverte des noms des plus illuſtres Chevaliers, & leurs écus étoient ſurchargés des panaches qu'ils avoient remportés. Tant de gloire enflamma le cœur de Dinerpie, amant ſecret de Briſene ; il crut que Liſvart étoit ſon rival, parce que les joûtes étoient en l'honneur

de l'infante Briſene. La jalouſie le mit ſur les rangs. Il fut joint par les Princes Olarius, Elinie & Adariel, qui tous s'étoient réſervés pour la ſixieme journée.

Le ſoir du cinquieme jour arriva à Fenuſe, Sergil, Ecuyer d'Eſplandian, lequel apporta la nouvelle que l'Impératrice étoit accouchée d'un fils, dont la beauté égaleroit un jour celle d'Oriane, & qui avoit ſous le mammelon gauche une étoile ſi rouge, qu'on l'avoit nommée Luciane. Olarius, à cette nouvelle, prit la réſolution de ne porter pour deviſe qu'une étoile ardente; il en fit auſſitôt peindre ſept ſur ſon écu. Dinerpie portoit ſur le ſien un vautour, tenant entre ſes ongles un cœur dépecé, emblême de ce qu'il ſouffroit pour l'amour de Briſene.

Le ſixieme jour il ouvrit le pas, ſuivi de ſes compagnons. Elinie & Adariel n'avoient point de deviſés. Adariel fut le premier à qui la joûte fut octroyée. Il combattit contre le Chevalier Allemand (Périon), & fut déſarçonné. Elinie & le Chevalier Solitaire rompirent par trois fois l'un ſur l'autre, & à la quatrieme chargeant avec de plus groſſes lances, ils ſe choquerent de corps & d'écus, en ſorte que Elinie & ſon cheval furent abattus. Dinerpie ſe préſenta & rompit; mais au *joindre*, le Chevalier Solitaire plia les reins, renverſant Dinerpie & ſon cheval l'un ſur l'autre. Olarius briſa enſuite contre le Chevalier Solitaire, huit lances, ſans qu'aucun d'eux perdît les arçons. Il prit une épée des plus fortes, donna carriere

à ſon cheval, & atteignit le Chevalier, qui en eût été percé ſans la malle qu'il portoit, & qui étoit d'un acier fin & poli. Olarius rompit enfin juſques dans les gantelets, & fut tourné ſi rudement, que les ſangles furent caſſées, & qu'il fut enlevé par-deſſus ſon cheval avec la ſelle.

Liſvart & Périon continuerent à joûter contre quarante ſurvenans avec la même gloire, juſques à la nuit, qu'ils furent conduits dans le palais, où les tables étoient dreſſées pour un ſouper magnifique. Le bal devoit ſuivre le feſtin. L'arrivée d'une Damoiſelle belle & richement parée, ſuſpendit les danſes prêtes à commencer. Elle venoit demander, attendu qu'il étoit trop tard pour joûter, le combat à l'épée, dans

la ſalle même, pour deux Chevaliers, contre les deux tenans. Périon & Liſvart accepterent le défi. On vit bientôt revenir la Damoiſelle accompagnée de douze hommes richement vêtus. Six deſquels ſonnoient de la trompette, & les autres faiſoient reſonner le clairon. Deux Héraults ſuivoient, couverts de cottes d'armes, portant chacun dans leur main droite une couronne garnie de perles & de pierres précieuſes, & dans la gauche un ſceptre d'or. Après eux marchoient les deux Chevaliers ſuperbement armés. Un Chevalier armé de toutes pieces les eſcortoit; tenant à la main un bâton doré. Il étoit accompagné de vingt Chevaliers armés, tenant chacun un arc avec ſa fleche. Le Chevalier fit faire un cercle à ceux

qui le ſuivoient, dans lequel il pria Périon & Liſvart d'entrer. Les quatre combattans commencerent à ſe charger avec la plus grande vivacité. Ils ſoutinrent l'égalité pendant une demi-heure & plus. La ſalle étoit parſemée des pieces de leurs écus. Le ſang découloit de toutes les parties de leur corps. Le Chevalier au bâton doré voulant empêcher qu'il n'y eût mort de part & d'autre, ſe mit entre les combattans, & leur fit ſouvenir qu'ils ne combattoient point à outrance, mais pour le plaiſir des Dames.

Les combattans s'éloignerent, les Hérauts s'approcherent & couronnerent les deux aſſaillans; & leur préſentant à chacun un ſceptre, les déſarmerent de tête. On reconnut dans l'un la Reine Eulalie, & dans l'autre

l'autre Pintiquineſtre. Le Chevalier au bâton doré étoit Périon de Sobradiſe, celui qui avoit conduit la marche étoit Manely, le compagnon d'armes de Talanque. Périon & Liſvart, confus de leur défenſe, s'excuſerent d'avoir oſé combattre contre des Dames, étant trop accoutumés à les ſervir & à les honorer. Ces deux Reines étoient venues à Fenuſe pour y viſiter Amadis. Pintiquineſtre parut ſi belle, la rougeur qui couvroit ſon viſage lui donnoit tant de graces, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'éprouver, en la regardant, des mouvemens d'amour & d'admiration. On étoit perſuadé, quand on la voyoit, qu'elle ſavoit employer les traits de l'amour avec la même dextérité qu'elle avoit employé

ceux de Mars, & qu'il étoit auſſi dangereux de la regarder que de la combattre.

La ſeptieme journée fut plus glorieuſe à Liſvart & à Périon. Tout ce qu'il y avoit de braves Chevaliers à Fenuſe, rompirent des lances contr'eux. Après avoir vaincu tous les Chevaliers de la Cour d'Amadis, ils fournirent leur carriere contre Galaor lui-même, Quedragant & la ſuite des braves qui venoient de conduire Briolanie à la Cour d'Amadis. Galaor cherchoit ſes deux fils Talanque & Garinter.

Le huitieme & dernier jour de cette joûte mémorable, les deux tenans s'étoient levés de grand matin pour fournir la journée complette; ils abattirent, à meſure

qu'ils ſe préſentoient, tous les Cheliers errans qui accouroient de tous les pays pour rompre une lance. Le combat avoit enfin ceſſé depuis une heure, faute de combattans. Le ſoleil alloit ſe coucher; on vit ſortir du bois un Chevalier monté ſur un cheval blanc comme la neige, mais teint en pluſieurs endroits du ſang de ſon maître, lequel étoit couvert d'armes vertes. Sa maille & ſon haubert étoient rompus, ſon heaulme enfoncé. L'écu étoit ſi mutilé, qu'il pouvoit à peine couvrir le poignet. Trois tronçons de lance y tenoient encore.

Il fit une grande révérence au Roi & aux Dames, puis toucha les écus, & choiſit un des plus forts glaives. Périon rompit pluſieurs lances, & fut à ſon tour jeté hors

des arçons avec roideur. Liſvart ſe préſenta ; la rencontre fut ſi forte, que Liſvart & ſon cheval tomberent par terre. Le Chevalier verd perdit un étrier. Liſvart ſe releva honteux de ſa chûte, & propoſa de finir le combat par l'épée. Les conditions du tournois s'y oppoſoient. Le Chevalier verd s'y refuſa. Amadis, qui avoit promis à Liſvart de lui ſervir de ſecond, deſcendit ſur l'arêne, & fondit impétueuſement ſur le Chevalier. Ils mirent pied à terre.

Mais Liſvart ayant preſſé le Chevalier verd de combattre à l'épée, Amadis ſe retira. Le Chevalier donna à Liſvart un coup d'épée ſi violent, qu'il lui fendit ſon écu en deux pieces. Liſvart irrité, ſe diſpoſoit à lui aſſener un coup ſur le caſque. Le tonnerre ſe

fit entendre, ſuivi de longs éclairs. Le lieu du combat fut ſoudain couvert d'une nuée obſcure. On n'appercevoit plus les deux Chevaliers. On découvrit enſuite Amadis & le magicien Alquife, montés ſur leurs chevaux. Le Magicien avoit pris ce traveſtiſſement. Liſvart & Périon avoient déſarçonné, dans cette huitaine, trois cents vingt aſſaillans.

Périon & Liſvart, toujours inconnus & couverts, ſe préſentèrent dans la ſalle du feſtin, où ſe trouvoient la fée Urgande & le magicien Alquife. Celui-ci ayant demandé à la Fée d'ajouter aux plaiſirs de la fête quelques enchantemens, Urgande fit paroître auſſitôt deux bras ſuſpendus en l'air, tenant dans chacune de leurs mains

une maſſe de fer avec laquelle ils chargerent les deux Chevaliers. Les torches & les flambeaux s'éteignirent ; une obſcurité profonde ſe répandit dans la ſalle. Le faux fourreau que Liſvart portoit ſur ſon épée tomba, & les pierreries du pommeau parurent ſi brillantes dans cette obſcurité, qu'on reconnut Liſvart & Périon de Gaule. Leurs caſques avoient été enlevés de leurs têtes. — Nous n'avions, dirent-ils, intention de nous faire ſitôt connoître ; mais puiſqu'il a plu à Urgande, nous ne ſaurions en être fâchés —.

Périon de Gaule & Liſvart ne pouvoient demeurer oiſifs plus longtems. Un intérêt puiſſant les rappeloit à Trébiſonde. Olarius & Adariel s'étoient attachés à eux.

Le ſecond ne voulut plus ſe ſéparer de Périon, Olarius de Liſvart. Le vaiſſeau qui devoit les tranſporter à Trébiſonde étoit préparé ; un incident nouveau ſuſpendit leur voyage.

On vit entrer dans la grande ſalle un vieux Chevalier vêtu de robes de deuil, la barbe & les cheveux longs. Il portoit dans ſa main droite un rouleau écrit en lettres dorées. Il étoit ſuivi d'un Chevalier couvert d'armes très-riches, ayant ſur ſa tête un caſque ſi bien travaillé & ſi poli, qu'on s'y miroit comme dans une glace. A côté de ce Chevalier, marchoit une Damoiſelle d'une beauté accomplie, qui portoit ſur ſa tête une couronne ornée de gros rubis & d'émeraudes. Vingt Chevaliers en armes noires l'accompagnoient. Le vieillard arrivé au

milieu de la salle, fit signe à ceux qui le suivoient de s'arrêter. Il s'avança seul, fit trois grandes révérences à Amadis, & dit :

Mon nom est Friſtion : je suis Gouverneur du royaume de Sicile, en absence du Roi dont le pays est maintenant privé. Philomonée, le Roi dernier mort, eut un fils nommé Alpatracie. C'est ce Chevalier que vous voyés : il fut jadis réputé un des plus braves du siecle ; il aima cette Damoiselle qui est près de lui, nommée Miraminie, & qui est fille de France. Il n'étoit bruit que de sa beauté. Ils s'aimerent ; mais comme ils ne pouvoient être unis en France, ils furent d'accord qu'Alpatracie la conduiroit en Italie. A peine furent-ils arrivés en Sicile, qu'ils se virent transformés en

marbre dans la ſalle, & en préſence du Roi. Ce rouleau qui, lors étoit de pierre, étoit dans la main d'Alpatracie. Philomonée mourut de douleur. Les Etats du royaume aſſemblés ne voulurent élire un Roi, & convinrent d'établir une régence pendant tout le tems que dureroit l'enchantement. J'ai été nommé à la Vice-Royauté. Il y a quatre années qu'un tremblement affreux ſe fit entendre en Italie. Les élémens ſembloient vouloir ſe confondre & rentrer dans le cahos, les deux ſtatues furent converties de marbre en chair humaine : elles me ſuivent en tous lieux ; mais l'enchantement dure, ils ne peuvent ni parler, ni prendre la moindre ſubſiſtance.

Lisés ce qui est contenu dans ce rouleau.

On lut :

Médée, engendrée des rayons du soleil, humble servante des sept Dieux qui gouvernent la machine ronde, Dame sur tous les arts de magie & de conjurations.

Pour montrer ma toute-puissance, ai établi le présent enchantement sur ces deux personnages, qui durera jusques à ce que vienne le Chevalier qui remportera, à force d'armes & d'amour, le casque de diamant qu'Alpatracie porte sur sa tête ; celui-là sera plus loyal amant encore que le fils du Roi de Sicile, qui a surpassé tous ceux de son tems. Toutefois l'enchantement ne finira point par cette conquête, à moins qu'il ne se

trouve Dame ou Damoiſelle ſurpaſſant en beauté & en amour Miraminie. Celle qui la ſurpaſſera, obtiendra la couronne, ſi elle la demande le genou en terre, & ſera réputée la plus loyale amante de ſon ſiecle ; alors l'enchantement finira ; Alpatracie & la fille du Roi de France retourneront dans leurs États ; le marbre ſe tournera en chair humaine, lorſque le brave lion perdra l'épée que le ſage Apollidon lui a plantée en l'eſtomac ; mais le ſurplus demeurera en ſon entier juſques à ce que ceux à la faveur deſquels il a été fait ſe repréſentent.

Toi qui ſeras Gouverneur des pays de ces Princes, lorſque le ſon épouvantable ſera entendu, & que les deux ſtatues de pierre ſeront réincarnées, ſois ſoigneux de les con-

duire par-tout, juſqu'à ce que tu aies trouvé le bienheureux Chevalier & la Damoiſelle qui, par leur bonté, beauté, force & amour, ſatisferont à cette prophétie ; mais n'y fais faute, ou mal t'en adviendra.—.

Sire, reprit le vieillard, s'il y a dans votre Cour quelque Chevalier qui veuille ſe meſurer contre Alpatracie, qu'il paroiſſe ; & ſi vos Dames ou Damoiſelles ſont jalouſes d'obtenir la couronne, elles peuvent ſe préſenter. Plût au ciel que ma courſe fût finie, & que l'honneur vous en reſtât ! J'ai parcouru bien des contrées, je n'ai encore pu trouver ce que je cherche.

Amadis fut preſſé par les plus braves de leur permettre de s'armer & de combattre Alpatracie. Toutes

les Dames firent les mêmes instances. Adariel assaillit le premier le Chevalier enchanté; mais comme il levoit le bras, il demeura sans pouvoir. — Retirés-vous, lui dit Fristion, il est aisé de connoître que vous n'aimés que bien peu; aussi vous n'avés pas le pouvoir de combattre pour l'amour —. Le Prince Élinie n'eut pas une fortune plus heureuse. C'étoit aux vrais amans qu'il appartenoit seuls de combattre. Quelle épreuve ! ô, qui pourroit la soutenir aujourd'hui ! Fristion promeneroit en vain, de Cour en Cour, ses statues, sans détruire leur enchantement; un amour aussi pur, aussi durable, aussi entier, tel que la Chevalerie a pu l'imaginer & a su le peindre, est un rayon échappé du ciel, est

une portion précieuſe de la Divinité. Les Dieux ſont ſi jaloux de leur bonheur, qu'ils refuſent de partager ainſi leur félicité ; & voilà pourquoi l'amour, dont le Vice-Roi avoit une idée aimable & enchantereſſe, étoit preſqu'impoſſible à trouver. Juſqu'ici j'ai offert des Chevaliers amoureux, fideles, braves, doués de vertus, & plein de la plus riante galanterie. Ils ont combattu pour les Dames, pour l'honneur, pour la gloire, il leur reſtoit à ſubir la plus glorieuſe épreuve, ſans laquelle on n'eſt pas un vrai Chevalier. Je veux dire l'épreuve de l'amour. O que celui qui, de nos jours, ſortiroit vainqueur de ce combat, ſeroit admiré !

Dimerpie ſe préſenta. Il croyoit

beaucoup aimer ; mais eſt ce aimer que de ſe croire amoureux ? cela ſuffit-il ? Il ſoutint cependant une telle bataille, que ſon écu fut hâché en pieces ; Alpatracie lui donna un ſi grand coup ſur le caſque, qu'il le jeta par terre. Olarius, qui n'étoit plus inſenſible depuis le moment que l'Ecuyer d'Eſplandian avoit annoncé la naiſſance de Luciane, & qui, en ſigne d'attachement, avoit fait peindre ſept étoiles d'or ſur ſon écu, ſe flattoit d'être plus heureux que ſes précédens ; il fut jeté preſque mort ſur le plancher. Un amour naiſſant a encore tout à prouver, & ſes titres ſont dans l'avenir. Ce n'eſt pas-là ce qu'il faut pour être cité comme un parfait modele. Eh ! combien on a vu de ces amours naiſſans, s'éteindre

dans leur courſe, & trahir les plus brillantes eſpérances !

Alpatracie refuſa de ſe battre contre les Chevaliers qui ſe préſenterent. La valeur ne ſuffiſoit pas, il falloit bien aimer. *Bien aimer !* ce mot préſentoit un ſens trop étendu, & peu de Chevaliers pouvoient répondre à tous les points. Aimer tant qu'on peut, n'étoit pas même aſſés ; car celui qui ne peut donner que moitié, n'eſt, dans aucun genre, un exemple ; il reſte dans l'obſcurité à laquelle le ſort l'a condamné. Ainſi finit la premiere journée.

Le lendemain, dès le point du jour, arriva à Fenuſe l'Infante Eliſene, fille de Don Bruneo, couſine de Briſene, fille d'Amadis. Deux Chevaliers inconnus qui

l'avoient ſuivie, voulurent combattre pour elle; car quand on a été frappé par l'éclat de deux beaux yeux, on croit, parce qu'on eſt brûlé de deſirs, que rien n'eſt impoſſible; on promet, on ſe préſente, on a l'orgueil de l'eſpérance, ſans en avoir la force, ni les illuſions. Combien de Chevaliers ſe reconnoîtront dans ce portrait! en eſt-il qui n'aient tout promis à une Dame, ſans meſurer leurs forces, ni leurs moyens?

L'un des aſſaillans ſe nommoit Quedragant, fils du vaillant ami d'Amadis; l'autre étoit Abyes d'Irlande. Leur audace fut impétueuſe. La Reine Calafie tenta en vain l'aventure ſous l'armure d'un Chevalier; elle vouloit obtenir, par ſa bravoure, le prix auquel elle avoit

tant de droits par ſa beauté. Elle courut ſur le Chevalier enchanté ; celui-ci, au lieu de ſe défendre, mit un genou en terre. Elle ſe plaça alors parmi les Dames. Alpatracie ſe releva, & fut attaquée par Périon de Gaule. Gandalin ſe mit à ſiffler en le voyant entrer en lice ; car il ſavoit que le genre de fidélité dont Périon ſe piquoit, n'étoit point, malgré ſon repentir, de nature à obtenir le prix. Il avoit commencé de chanter :

Du brillant joyau d'amour,
Pour obtenir la conquête,
N'avés pas fait bonne diette,
N'avés pâti nuit & jour ;
Laiſſés telle renommée,
Qu'on n'obtient que par exil,
Votre part fut mieux formée,
Dites tous ainſi ſoit-il.

Un ſigne de Périon l'empêcha de continuer ; mais il ſiffla à demi-voix.

Périon aſſaillit cependant Alpatracie avec tant de courage, que la mêlée dura plus de deux heures. L'honneur de vaincre lui ſembloit réſervé, il paroiſſoit avoir l'avantage ; mais le Chevalier enchanté, toujours atteint, bleſſé, ne perdoit point de ſang, il reprenoit ſes forces dans le moment qu'on le croyoit prêt à les perdre ; il chargea ſi durement Périon, qu'il le jeta à ſes pieds, & lui arracha le heaulme de ſa tête.

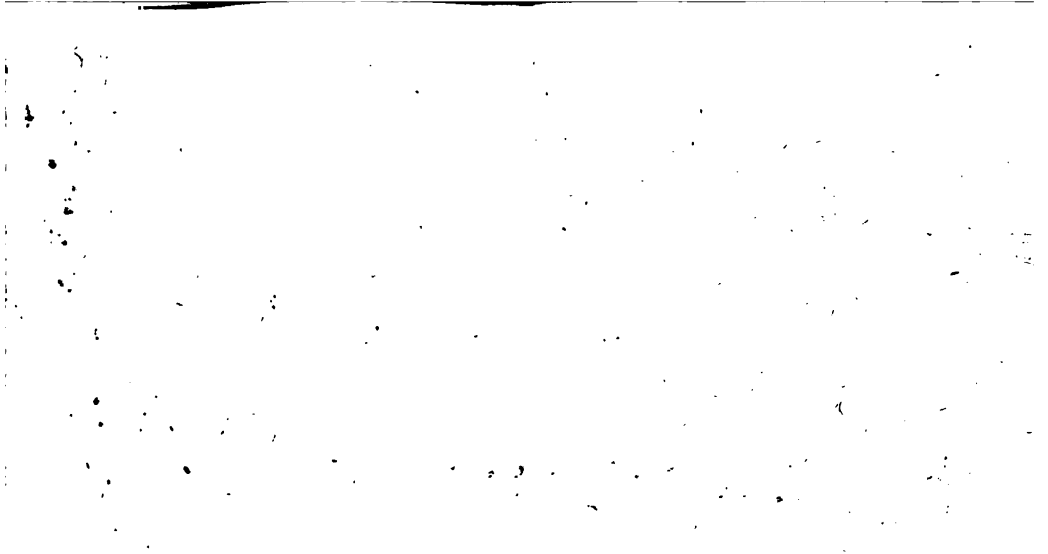
Liſvart, plein du ſouvenir d'Onolorie, & l'invoquant en ſecret, ſuccéda à Périon. On n'avoit aucun reproche à lui faire. Il n'avoit point brûlé d'encens paſſager, il n'avoit

eu qu'une ſeule Dame de ſes penſées, à laquelle il n'avoit ceſſé de pardonner ſes injuſtices. S'il y a jamais eu ſur la terre un amant parfait, c'étoit lui. Il s'avança, tenant ſon écu au bras, l'épée levée. Le Chevalier enchanté, ſans ſe préparer à une défenſe, recula tellement en arriere, que Liſvart ne put l'atteindre. Il remit ſon épée dans le fourreau, courut l'embraſſer, croyant le pouvoir renverſer à force de bras. Le Chevalier plus agile, s'échappoit ſans qu'il pût être joint, ni ſurpris. Friſtion pria Liſvart de s'arrêter. — Puiſqu'il vous fuit, dit-il, il n'a point envie d'être déſenchanté. Sire, dit-il, à Amadis, commandés aux Dames, s'il vous plaît, qu'elles eſſaient la couronne de Miraminie, à laquelle peut-être

trouveront-elles moins de peine, que les Chevaliers n'en ont eu avec Alpatracie —.

Amadis pria l'Infante Briſene de commencer. Elle ſe leva ; & ſuivant l'inſtruction du vieillard, ſe mit à deux genoux devant la Reine enchantée, & lui dit : — Madame, vous plaît-il me donner cette couronne, pour me rendre la plus heureuſe Damoiſelle du monde —? Miraminie lui prit les mains, la releva, puis ſe retira, & la laiſſa au milieu de la ſalle. Sa couſine Eliſene fit la même demande, & Miraminie répéta le même refus. Miraminie accompagna ſes refus envers les autres Damoiſelles, de geſtes d'indignation, en raiſon du plus ou du moins de diſpoſitions qu'elles avoient à aimer fidelement

& avec conſtance. —Je ſuis au déſeſpoir, dit Friſtion, de n'avoir pu trouver ici des perſonnages propres à finir cet enchantement; qu'il vous plaiſe me donner mon congé —. Il remonta Alpatracie & Miraminie dans leur chariot couvert d'une étoffe d'argent, & il partit ſuivi des mêmes Chevaliers aux armes noires. Il prit la route de Trébiſonde.

Fin du Tome deuxieme.

INSTITUTION
LIBRARY
570907